This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 00104676 6

MORY OF
ESTER FORD
NTED TO
PUBLIC LIBRARY
AW AND DAUGHTER
SKEEL, JR.
RTH FORD SKEEL

ETRENNES
DU
PARNASSE.

NOTICE
DES POËTES LATINS.

TROISIEME PARTIE.

Millet

NOTICE
DES POÈTES LATINS.

Contenant la vie de chaque Poëte, les jugemens ſur ſes Ouvrages, avec un choix des plus beaux morceaux, traduits ou imités en vers François.

PAR M. M******.

Dulces ante omnia Muſæ
Quarum ſacro fero.

A PARIS,
Chez FETIL, Libraire, rue des Cordeliers, au Parnaſſe Italien, près celle de Condé.

M. DCC. LXXIII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
73243B
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1919 L

SUITE
DU
TROISIEME AGE.

§. LVII.

OVIDE.

OVIDE, dans ſes vers doux & mélodieux,
Sut débrouiller l'hiſtoire de ſes Dieux;
Trop indulgent au feu de ſon génie,
Mais varié, tendre, plein d'harmonie,
Savant, utile, ingénieux, profond,
Riche, en un mot, s'il étoit moins fécond.
(*Rouſſeau.*)

OVIDE étoit l'homme de ſon temps le plus ſpirituel & le plus infortuné. Il naquit ſous le funeſte conſulat d'*Hircius* & de *Panſa*,

qui, pour le malheur de leur patrie, f
tués à la bataille de *Philippe*, où Rome
dit ſa liberté. Ce fut dans la Ville de
mone, en Italie, qu'*Ovide* prit naiſſ
Il tiroit ſon origine d'une famille ho
du titre de Chevalier Romain. Né ave
imagination vive & féconde, il donn
ſon enfance des marques certaines
beauté de ſon eſprit & des progrès qu'il
capable de faire dans les Lettres : o
tiva avec ſoin ſes talens naturels. Er
à Rome avec ſon frere, il profita beau
dans ce ſéjour du bon goût & de la
littérature. Peu de temps après, il
Athènes, tant pour le déſir de conn
d'autres pays que le ſien, que pour y
de nouveaux progrès dans l'étude. Le
grand avantage qu'il remporta de ce voy
fut de s'être perfectionné dans la con
ſance de la Langue Grecque ; & l'on
par quelques endroits de ſes Poëſies,
avoit lu *Homère* & les meilleurs Auteur
avoient écrit dans la même langue. L
ture du premier fortifia encore dava
ſon penchant pour la Poëſie.

At mihi jam puero cæleſtia ſacra placeba
Inque ſuum furtim Muſa trahebat
&c.

Il le ſuivit avec ardeur ; il s'y livra
meſure. Son pere, redoutant avec

l'empire qu'il prenoit ſur ſon fils, chercha à éteindre ſa verve. Il craignit qu'il ne devînt incapable de toute occupation plus ſérieuſe, & que par là il ne mît obſtacle à ſon élévation. Il le détourna de la carriere poëtique, & le ſollicita de s'appliquer plutôt à l'éloquence, qui étoit à Rome une voie ouverte aux honneurs & à la fortune.

Sæpe pater dixit, ſtudium quid inutile tentas?
Mæonides nullas ipſe reliquit opes
Motus eram dictis: totoque Helicone relicto,
&c.

Ovide parut ſenſible à ſes vifs reproches, & fit quelque temps violence à ſon attrait pour la Poëſie. Il étudia les Orateurs; il fréquenta ceux qui brilloient par leur éloquence, & ſe diſtingua lui-même dans cet art.

Mais de toutes les impulſions, la plus forte eſt celle de la nature, dont l'homme de génie tient ſon penchant.

Cuſtode & curâ natura potentior omni.

Il eſt difficile d'y réſiſter long-temps. Il eſt des talens qui s'annoncent avec tant d'éclat, qu'on ne ſauroit ni s'y méprendre ni s'y refuſer: talens dangereux, qui tyrannisant celui qui les poſſede, ne ſervent trop

ſouvent qu'au malheur de ſa vie. *Ovide* éto peu touché des honneurs que ſon éloquenc lui attiroit. Il n'étoit point dominé par l déſir de parvenir aux charges & aux di guités.

Nec patiens corpus, nec mens fuit apta labori
Sollicitæque fugax ambitionis eram :
Et petere Aoniæ ſuadebant tuta ſorores
Otia judicio ſemper amata meo.

Les conſeils, les remontrances d'un per qu'il aimoit & qu'il reſpectoit, n'empê choient pas qu'il ne tournât de temps e temps les yeux vers le Parnaſſe. Quelqu'ef fort qu'il fît pour ſuivre ſes volontés, l nature l'emporta. *Ovide* étoit Poëte malgr lui : les pieds & les nombres ſe préſentoien d'eux-mêmes ſous ſa plume : tout ce qu'i tentoit d'écrire étoit vers.

Scribere conabar verba ſoluta modis.
Sponte ſua carmen numeros veniebat ad aptos,
Et quod tentabam dicere, verſus erat.

Entraîné, ſubjugué par ſon génie, *Ovide*, ſans attendre la mort de ſon pere, ſe réconcilia avec les Muſes, pour les ſervir le reſte de ſes jours avec une conſtance que les malheurs qu'il éprouva dans la ſuite ne pu-

rent jamais affoiblir. Il ſe flatta d'ailleurs d'obtenir à leur ſuite une vie douce & tranquille, & un nom illuſtre qui paſſeroit avec éclat juſques dans la poſtérité la plus reculée.

Quid petitur ſacris, niſi tantum fama, Poëtis?
Hoc votum noſtri ſumma laboris habet.
Cura decum fuerant, olim regumque Poëtæ,
Præmiaque antiqui magna tulere chori, &c.

Ayant fixé ſa demeure à Rome, il ne tarda pas à ſe voir un grand nombre d'amis, illuſtres par leur nobleſſe, ou diſtingués par leur mérite. Tous ſes amis, *Tibulle*, *Cornelius Severus*, *Sabinus*, &c. fortifierent ſon inclination pour la Poëſie : tous aimoient à le voir & à s'entretenir avec lui. Il fut eſtimé & honoré à la Cour d'*Auguſte*, & l'on ſe faiſoit une gloire de le connoître & d'avoir part à ſon amitié. *Ovide* avoit l'eſprit riant, prompt à ſe faire des images nouvelles, & à les exprimer d'une maniere hardie. Son imagination étoit vive : l'étude, qui gâte ordinairement le plus beau naturel, lui avoit procuré cette élégance naïve qui paſſe de l'eſprit aux manieres. Tout jeune qu'il étoit, les plus célébres Poëtes de ſon temps le rechercherent avec autant d'ardeur qu'il en avoit pour ſe lier avec eux.

Temporis illius colui fovique Poëtas;
Quotque aderant vates, rebar adeſſe Deos.

Entr'autres, *Macer*, *Ponticus*, *Properce*, *Battus*, &c. *Horace* lui-même voulut l'avoir pour ami; mais il ne paroît pas qu'il ait eu aucunes liaiſons avec *Virgile*. *Ovide* dit ſeulement qu'il n'a fait que l'entrevoir.

Virgilium vidi tantum.

Ovide, preſqu'inſenſible aux honneurs que peuvent entraîner après ſoi les emplois & les dignités, avoit conſervé toute ſa tendreſſe pour la volupté. Son eſprit & ſa figure prévinrent les Romaines en ſa faveur. Il paroît par ſes Elégies amoureuſes qu'il eut pluſieurs bonnes fortunes, & qu'il eſſuya le ſort de tous les galans de profeſſion, celui d'être aimé & trompé alternativement. La fougueuſe paſſion de l'Amour le dominoit autant que celle de faire des vers.

Molle, cupidineis nec inexpugnabile telis
Cor mihi, quodque levis cauſſa movere erat.

Le plus grand nombre de ſes Poëſies ne reſpire que la molleſſe, & ſe ſent de ſa vie efféminée. On peut juger du libertinage de

ſon eſprit par le déſir qu'il formoit de mourir dans le ſein même de la volupté. C'étoit auſſi le ſouhait de *Laïs*, l'une des plus célébres courtiſanes d'Athènes.

Que peut-on dire de plus propre à exprimer les fureurs d'un tempérament ardent que ce qu'on lit dans l'Elégie X du IIe. Livre ?

Sæpe ego, laſcivæ conſumto, &c.

Et lorſqu'il nous apprend les forces qu'il avoit reçues de la nature, & l'uſage qu'il en avoit fait ?

Exigere à nobis anguſtâ nocte Corinam
Me memini numeros ſuſtinuiſſe novem.

On pourroit en citer mille exemples.

Si l'on jugeoit des mœurs d'un homme par ſes écrits, on n'auroit pas une idée fort avantageuſe de celles d'*Ovide*. Il paroît qu'il n'étoit point délicat ſur cet article. L'on ne trouve point, il eſt vrai, ces expreſſions obſcènes, ſi communes dans *Catulle*, dans *Horace*, dans *Martial*, &c. Les paroles licentieuſes ne naiſſent point ſi abondamment ſous ſa plume. Il ſavoit très-bien que,

Du moindre ſens impur la liberté outrage,
Si la pudeur des mots n'en adoucit l'image.

Mais le poiſon que l'Auteur y préſen n'en eſt que plus dangereux. Ses alluſio n'expliquent que trop ce qu'il ne veut p dire : l'indécence eſt dans le ſens, s'il n' point dans les expreſſions. Ce n'eſt pas ſe lement les paroles obſcènes que la bie ſéance proſcrit, c'eſt encore tout ce q peut préſenter un ſens impur. Plus il y d'art dans ces écrits, plus ce Poëte a ſo de n'y employer que des termes convenabl à la molleſſe, qui en fait le caractere.

Le Parnaſſe n'étoit, dans l'ancienne Grèc que le Temple des Sages, ſelon la fictic de *M. Greſſet*. L'obſcénité n'oſoit entrer da ce lieu révéré ; on ne mêloit aucun poiſc à la pure ambroiſie ; c'étoit là qu'on appr noit à l'univers

Que la Vertu, reine de l'Harmonie,
A la Décence, aux Graces réunie,
Seule a le droit d'enfanter des beaux vers.

Il eſt vrai qu'*Ovide*, en faiſant ſon ap logie dans le lieu de ſon exil, proteſta qu n'avoit point fait les actions qu'il avoit d crites, & que l'eſprit avoit eu beaucoi plus de part que le cœur, à ce qu'il avoit d

» Croyez-moi, mes mœurs ne reſſemble point à mes écrits ; ma conduite étoit ſag mais ma Muſe étoit un peu folâtre. La pl grande partie de mes Ouvrages n'eſt qu'

tiſſu de fictions & d'ingénieux menſonges ; ils en ont beaucoup plus dit que l'Auteur n'en eût oſé faire : un Livre n'eſt pas toujours garant des ſentimens du cœur ».

Crede mihi ; mores diſtant à carmine noſtro.
Vita verecunda eſt, Muſa jocoſa mihi.
Magnaque pars operum mendax & ficta meorum ;
Plus ſibi permiſit compoſitore ſuo.
Nec liber judicium eſt animi, ſed honeſta voluptas,
Plurima mulcendis auribus apta ferens.

Mais il proteſte en vain d'innocence. La poſtérité ne juge guère favorablement un Poëte qui quitte en faveur de ſon eſprit les ſentimens de ſon cœur.

Ovide, peu content de louer l'Amour & ſes effets, voulut encore apprendre l'*art d'aimer*, & de ſe faire aimer. Il réduiſit le plaiſir en ſyſtême, & ſe propoſa dans ſon Ouvrage de *Arte amandi*, de former un galant de perfection, qui en compte à toutes les belles, qui cherche à en tirer parti, qui ne ſe pique ni de fidélité ni de conſtance, & qui, dans le même quart-d'heure, jure à dix maîtreſſes qu'il les aimera toujours. Ecoutez les leçons que ce Poëte donne à ſes éleves.

Non mea vos uni donat cenſura puellas ;
Dî melius ! vix hoc nupta tenere poteſt.
Ludite, ſed furto celetur culpa modeſta :
Gloria peccati nulla petenda tibi eſt.
Nec dederis munus cognoſſe quod altera poſſit ;
Et ſint nequitiæ tempora certa tuæ, &c.

Ce ſavant Légiſlateur des plaiſirs, avoit plus de quarante ans lorſqu'il mit au jour ce Poëme, qui ſouleva contre lui tous les honnêtes gens, & alluma parmi la Jeuneſſe Romaine des paſſions dangereuſes. La morale laſcive qui y régne étoit plus propre à les enflammer qu'à les éteindre.

Il faudroit être bien ſévere pour ne pas convenir que l'amour eſt l'ame de la belle Poëſie. *Anacréon*, *Sapho*, *Horace*, *Tibulle*, *La Fontaine*, *Molière*, &c. l'ont repréſenté ſous les traits d'une paſſion noble & d'une vertu qui éleve l'ame, qui la charme, qui la tranſporte.

Tel eſt l'Amour, dans nos cœurs, dans nos vers ;
Lui ſeul anime, embellit l'univers,
Lui ſeul anime, embellit la nature :
La Poëſie, ainſi que la Peinture,
Doit à l'Amour mille tableaux divers.

Homère, *Virgile*, *Le Taſſe*, *Corneille*, *Racine*, *Quinault*, &c. placent l'Amour à

ment plairoit dans *Ovide*, ſi la délicateſſe, les mœurs, la vertu, la décence l'accompagnoient, & ſi ces peintures étoient un peu moins libres.

Nonobſtant ſon goût pour les plaiſirs, *Ovide* ne ceſſa de faire ſa cour aux Muſes. Il compoſoit avec une facilité extraordinaire. Il publia, quelques années avant ſon Art d'aimer, ſes cinq Livres des *Amours*, dont la plupart des piéces étoient le fruit de ſa jeuneſſe. *Corinne*, ſa premiere maîtreſſe, fut l'aſtre qui préſida à ſes beaux jours, & qui lui inſpira cet Ouvrage; mais ſa paſſion n'étoit point un tourment. *Ovide* traite l'Amour en homme galant & en bel-eſprit. Il eſt loin de la ſimplicité paſſionnée de *Catulle*. Il ne ſoupire point comme *Tibulle*; il ne gémit point comme *Properce*: mais il préſente des idées brillantes & des tableaux riants & gracieux. Sa Muſe eſt une coquette qui aime la parure: on en peut juger par cette peinture du triomphe de l'Amour.

Me voilà vaincu, dit ce Poëte au fils de *Vénus*, je tends les mains à tes chaînes. Tu peux te couronner de myrthe, & atteler les colombes de ta mere; je te vois déja ſur ton char, dirigeant ſes oiſeaux dociles au milieu de tout un peuple, qui célebre ton triomphe. A ta ſuite, je vois marcher une multitude de jeunes filles & de jeunes garçons; & moi, ton nouveau captif, je paroîtrai auſſi chargé de fers, & montrant ma

bleſſure encore vive. Tu traîneras après
la Sageſſe, les mains derriere le dos,
avec tout ce qui oſe te réſiſter. Tu auras p
compagnes les douces Careſſes, & la T
reur & la Fureur, qui par-tout march
ſous tes drapeaux ; c'eſt avec elles que
domptes & les hommes & les Dieux mêm
tu ſerois foible ſans elles. Cependant,
mere enchantée, contemplant du haut
cieux cette marche triomphante, t'appl
dira, & ſes belles mains ſemeront les ro
ſur ton paſſage. Conſerve-moi donc p
ce triomphe : n'accable point un cœur ſ
mis. Imite *Céſar*, ton parent ; il ſait va
cre, mais il tend aux vaincus la même m
qui les a domptés.

Si ce Poëte eût aimé véritablement
rinne, le langage paſſionné de l'Amour
gneroit beaucoup plus dans ſes Elégies.
n'y verroit point d'antithèſes, de ſailli
de jeux de mots ſi incompatibles avec
ſentiment. S'il reproche une infidélité à
maîtreſſe, ſon cœur n'eſt point agité ; c'
le Poëte qui parle, & preſque jamais l'am
jaloux & ſenſible. Il prend quelquefois
ton plaintif & douloureux : mais ce n'
qu'un badinage.

Croyez qu'il eſt des Dieux ſenſibles à l'injure
Après mille ſermens, *Corine* ſe parjure :
En a-t'elle perdu quelqu'un de ſes attraits ?
Ses yeux ſont-ils moins beaux ? ſon teint eſt
moins frais ?

Ah ! ce Dieu, s'il en eſt, ſans doute, aime les Belles :
Et ce qu'il nous défend, n'eſt permis que pour elles.

C'eſt ainſi qu'*Ovide*, couronné de myrthes & de lauriers, partageoit ſa vie entre ſes amis, ſes maîtreſſes & les Muſes. Le doux repos faiſoit ſes délices, la fortune lui ſouriоit : le Prince, ami des talens, le regardoit avec diſtinction, & lui accordoit ſon amitié. Sous des auſpices auſſi heureux, il donna ſucceſſivement pluſieurs Ouvrages qui eurent le plus grand ſuccès. Il étoit dans la réſolution de corriger avec ſoin ſes *Métamorphoſes ;* mais un malheur imprévu vint rompre toutes ſes meſures.

Cet illuſtre Poëte avoit déja paſſé ſes plus belles années à la Cour, lorſqu'*Auguſte*, ſans lui faire connoître le motif de ſon inimitié, & ſans avoir aucun égard ni aux talens d'un Poëte qu'il avoit aimé, ni à la beauté de ſon génie, ni à ſon âge, le relégua à Tomes, Ville de la Scythie d'Europe, ſur les bords du Pont-Euxin.

Poſtq : meos ortus Piſæa vinctus Oliva
Abſtulerit decies præmia victor eques.
Cum maris Euxini poſitos ad læva Tomitas
Quærere me læſi principis ira jubet.

On ignore le véritable ſujet de ſa di
grace. Quelques-uns prétendent qu'un att
chement trop déclaré pour la fille d'*Auguſte*
le perdit. D'autres en rejettent la cauſe ſi
le libertinage qui régnoit dans ſes écrit
Il eſt plus raiſonnable de penſer que l
Poëſies d'*Ovide* furent plutôt le prétexte q
la véritable cauſe de ſon exil. Comme
d'ailleurs l'Empereur auroit-il pu lui repr
cher ſes Poëſies licentieuſes, lui qui ch
riſſoit & protégeoit *Horace*, dont les écri
ſont ſouillés de termes les plus obſcènes
D'ailleurs, nous avons obſervé que les R
mains étoient très-indulgens pour ces ſort
d'Ouvrages. *Ovide*, ainſi qu'il le dit lu
même, s'étant plaint à l'Amour qu'apr
avoir travaillé à étendre ſon empire, il n'
avoit obtenu d'autre récompenſe que d'êt
exilé parmi les Barbares, l'Amour lui r
pondit : » Vous ſavez bien que ce n'eſt p
» ce qui vous a fait le plus de tort ». L
Poëte ſemble avoir indiqué la véritable cau
de ſon exil dans ſes vers obſcurs :

Cur aliquid vidi? cur noxia lumina feci? &

Il répéte en divers lieux la même plainte
& il déclare qu'il ne lui eſt pas permis d
révéler ce myſtere. On a tâché de le devi
ner. Quelques Auteurs ſe ſont perſuadé
qu'il avoit ſurpris *Auguſte* dans une poſtur

trop libre avec *Julie* ſa fille. En ſuppoſant que ce Prince eût brûlé d'un amour impur, auroit-il pris aſſez mal ſes meſures pour être ſurpris par quelqu'un ? Et ſi *Ovide* avoit été témoin de ſon inceſte, *Auguſte* étoit-il homme à ſe refuſer un homicide, pour dérober ſon crime à l'univers ? N'étoit-ce pas plutôt le moyen de le faire connoître, que d'en punir le confident par un ſimple exil qui ne lui ôtoit ni la liberté d'écrire ni celle de parler *.

Il eſt donc plus vraiſemblable de croire qu'*Ovide* commit une indiſcrétion ſemblable à celle d'*Actéon*, & qu'il vit au bain la Princeſſe *Livie*, épouſe d'*Auguſte*, pour laquelle il pouvoit ſoupirer en ſecret.

Ah ! pourquoi, dit-il, ai je été le témoin indiſcret de ce qu'il ne falloit pas voir ? Ce ſont mes yeux qui m'ont rendu coupable : oui, mes yeux téméraires ont vu ce qu'ils ne devoient jamais voir. *Actéon* vit autrefois *Diane* prête à ſe mettre au bain, ce fut une imprudence. Il la vit ſans le vouloir ; cependant, livré à ſes chiens furieux, il en devint la proie C'eſt qu'à l'égard des Dieux, ce qui arrive par haſard, eſt puni comme un crime. Non, le haſard n'eſt pas toujours une cauſe légitime devant une Divinité offenſée !

* V. *les portraits des Hommes illuſtres*. art. OVIDE.

Cur aliquid vidi? cur noxia lumina feci?
Cur imprudenti cognita culpa mihi est?
Inscius Acteon vidit sine veste Dianam,
Præda fuit canibus non minus ille suis.

Ces mots, *sine veste Dianam*, convien mieux d'ailleurs à *Livie*, qui passoit chaste, qu'à *Julie*, célebre par son libertin *Ovide*, quoiqu'il en soit, fut oblig quitter sa Patrie pour s'aller confiner un climat tout propre à glacer le gén plus vif. La peinture qu'il fait de son part est si touchant, qu'on a quelque pl à le voir malheureux.

Cum subit illius tristissima, &c.

Toi*, qui vis mes beaux jours s'éclipser dan
ombres,
Toi, qui couvris mes pleurs de tes nuages f
bres,
O nuit, cruelle nuit, témoin de mes adieux,
Sans cesse ma douleur te retrace à mes yeux.
Bientôt du haut des airs l'amante de *Céphale*
Alloit de mon départ fixer l'heure fatale,

(*) Cette belle traduction est de M. *le Fran Pompignan*. Les Poëtes anciens ne perdroient rie leurs graces; s'ils trouvoient en notre Langue des ducteurs aussi habiles.

L'uſage de mes ſens, tout-à-coup ſuſpendu,
Dérobe à mes apprêts le temps qui leur eſt dû.
Mon cœur ne peut gémir, ordonner ni réſoudre.
Semblable à ce mortel qui voit tomber la foudre,
Et qui, frappé du bruit, environné d'éclairs,
Doute encore de ſa vie, & croit voir les enfers.
J'ouvre les yeux enfin, mon trouble diminue :
Deux amis ſeulement frappent alors ma vue ;
Tous les autres fuyoient un ami condamné :
Le ſort d'un malheureux, eſt d'être abandonné.
Dans ce cruel moment, je ſens couler mes larmes :
Mon épouſe éplorée augmente mes alarmes :
Ma fille, loin de nous, ignoroit mon malheur,
De ce ſpectacle affreux elle évita l'horreur.
Hélas ! tout nous offroit la douloureuſe image
D'une famille en pleurs que la Parque ravage.
Si d'un ſimple mortel les deſtins rigoureux
Pouvoient ſe comparer à des revers fameux,
Tel fut le déſeſpoir des habitans de Troye,
Lorſque du fils d'*Achille* ils devinrent la proie.
Cependant la fraîcheur & le calme des airs
Répandoient le ſommeil ſur le vaſte univers.
L'aſtre brillant des nuits pourſuivoit ſa carriere.
Je vois, à la faveur de ſa douce lumiere,
Ces colomnes, ces tours, ces portiques altiers,
Formidables voiſins de mes humbles foyers.

Lieux protégés du ciel, séjour de n
Et vous... Divinités, qui me plaig
Fortunés habitans de ce riche Palai
Temple, autels, que mes yeux ne re
Toi, fleuve, dont *Ovide* illustra le
Recevez mes adieux & mes dernie
Il n'est plus de remede aux maux q
J'offrirois à *César* des regrets impu
Mais vous, Dieux immortels, m
geance;
Qu'il ne confonde point le crim
dence.
Vous le savez, grands Dieux, si j'a
Qu'il me punisse, hélas! du moin
Mon épouse, à ces mots, tomb
mourante;
Elle remplit les airs de sa voix gém
De nos lares sacrés embrassant les
Elle implore à la fois les Dieux &
Inutiles transports! c'est en vain q
D'un malheureux époux adoucir la
Mais déja vers le Pole, où l'ont pla
L'astre de *Calisto* disparoît à nos y
Rome, il faut pour jamais renoncer
C'est le dernier moment qu'on acc
mes.
L'aube éclaire tes murs, le silence
J'entends le citoyen, l'étranger er

» Où courez-vous, disois-je, & quel soin vous
» agite?
» Arrêtez, Rome seule est digne qu'on l'habite.
Funeste aveuglement! je vois naître le jour,
Et crois pouvoir encore prolonger mon séjour.
Trois fois je veux partir, & trois fois ma foi-
blesse,
Malgré moi, de mes pas, interrompt la vîtesse.
Je suspends, je finis, je reprends mes discours;
J'embrasse, je m'éloigne, & je reviens toujours.
Eh! pourquoi me hâter? je vais dans la Scy-
thie:
Sans espoir de retour, je quitte ma Patrie.
De mon cœur éperdu, chere & tendre moitié;
Et vous, dont mes malheurs excitent la pitié,
Seuls amis, que le ciel souffre encor que j'em-
brasse,
C'en est fait, je jouis de sa derniere grace.
Je ne vous verrai plus: vivez heureux, je pars.
Cependant l'horison brille de toutes parts;
L'étoile du matin cède au flambeau du monde,
Et ses premiers rayons sortent du sein de l'onde.
Je fuis, en gémissant; mais mon cœur déchiré
Revole vers les lieux dont il s'est séparé.
De mes tristes amis, de ma femme éperdue,
Les cris & les sanglots percent mon ame émue.
Je n'ose m'arrêter, elle court sur mes pas;
Bientôt autour de moi, je sens ses foibles bras,

Non, cruel, non, ta perte entraînera la mienne.
Penſe-tu, loin de toi, que Rome me retienne ?
Compagne de tes pas, comme de tes malheurs,
Au bout de l'univers, j'irai ſécher tes pleurs.
Céſar t'a condamné, ton épouſe eſt proſcrite :
Céſar veut ton exil, & l'Amour veut ma fuite.
Je te ſuis... mais hélas ! malgré tous ſes efforts,
Un rigoureux devoir m'arrache à ſes tranſports.
Déſolé, l'œil en pleurs & la vue égarée,
Entre les bras des ſiens je la laiſſe éplorée.
Elle tombe, & j'ai ſu qu'en ces affreux inſtans
Les ombres de la mort la couvrirent long-
temps.
Elle revoit le jour pour ſouffrir davantage ;
Ses cheveux arrachés tombent ſur ſon viſage ;
Dans ſes foyers déſerts elle me cherche en vain :
Elle accuſe les Dieux, *Céſar* & le Deſtin.
L'inſtant de mon trépas, où ſa fille expirée,
D'un plus vif déſeſpoir ne l'eût pas pénétrée :
Sa douleur mille fois auroit tranché ſes jours,
L'eſpoir de m'être utile en prolongea le cours.
Dieux qui nous ſéparez, prenez ſoin d'une vie
Qui conſerve la mienne au fond de la Sythie.
Je touche enfin la rive, & nous quittons le port,
Sous l'aſpect orageux des étoiles du Nord.
J'affronte, malgré moi, les horreurs du nauf-
frage,
Et la néceſſité me tient lieu de courage.

Mais quel bruit effrayant ſort du gouffre des mers !
Les aquilons fougueux s'élancent dans les airs :
L'onde mugit, s'entr'ouvre, & les ſables bouillonnent.
Déja ſur le tillac les flots nous environnent ;
Les cordages rompus, & les mâts chancelans,
Deviennent le jouet des ondes & des vents.
Du ciel rempli d'éclairs les voûtes allumées
Semblent fondre en éclats dans les mers enflammées.
Tremblant, déſeſpéré, le chef des matelots,
Laiſſe le gouvernail à la merci des flots.
Telle une main trop foible abandonne l'empire
Du courſier indompté qu'elle ne peut conduire.
Le rapide aquilon, plus fort que mon devoir,
Me ramene aux climats que je ne dois plus voir.
Loin des bords d'Illirie, à travers les nuages,
L'Italie à nos yeux découvre ſes rivages.
Vents, ne combattez plus le Dieu qui me punit ;
Eloignez-moi des lieux d'où *Céſar* me bannit.
Je le veux, & le crains... Quelle vague en furie
Dans ce gouffre profond va terminer ma vie !
Je t'implore, ô *Neptune*, & vous, Dieux de la mer !
C'eſt aſſez contre moi des traits de *Jupiter*.
Souffrez que dans l'exil, terminant ma carriere,
Une tranquille mort me ferme la paupiere ;
Du plus affreux trépas, daignez me préſerver,
S'il eſt temps aujourd'hui de vouloir me ſauver.

Ergo, quod vivo, durisque laboribus obsto;
Nec me sollicitæ tædia lucis habent
Gratia, Musa, tibi; nam tu solatia præbes
Tu curæ requies, tu medicina mali:
Tu dux, tu comes es; tu nos abducis ab Istro
In medioque mihi das Helicone locum.

Les Sarmates furent plus ſenſibles aux ma heurs d'*Ovide*, que la Cour d'*Auguſte*. Il ſut faire aimer de ces Peuples groſſiers, & trouv le ſecret de réaliſer en quelque ſorte la fi ble de *Linus* & d'*Apollon*. Il adoucit leu mœurs, & leur fit goûter les charmes de Poëſie.

Fertur & abductâ Lyrneſſide triſtis Achiles
Hæmoniâ curas attenuaſſe lyrâ.
Cum traheret ſylvas Orpheus & dura canent
Saxa; bis amiſsâ conjuge mœſtus erat.
Me quoque Muſa levat Ponti loca juſſa petere
tem
Sola comes noſtræ perſtitit illa fugæ.
Sola nec inſidias, Threci nec militis enſem,
Nec mare, nec ventos, barbaricemque time
&c.

Son exil dura neuf ou dix ans. Il avoi déſiré, au cas qu'il y mourût, que ſes cendre fuſſen

fuſſent portées à Rome, & que l'on mît ſur ſon tombeau l'épitaphe ſuivante, qui exprime des ſentimens conformes à ſon génie & à ſes principes.

Hic ego qui jaceo tenerorum luſor amorum,
Ingenio perii Naſo Poeta meo.
At tibi qui tranſis, ne ſit grave, quiſquis amaſti
Dicere, Naſonis molliter oſſa cubent.

Un des plus grands hommes de l'Italie, fit une Elégie ſur la mort d'*Ovide*, qu'on ne ſera pas fâché de retrouver ici.

La mort d'Ovide, imitation d'Ange Politien, par M. d'Arnaud.

I.

Quoi ! Rome, as-tu ſouffert que ton plus beau génie
Terminât loin de toi ſa déplorable vie ?
Tu ne t'es point montrée à ſes derniers regards !
Ovide .... ſon cercueil n'eſt point dans tes remparts !
En vain ſur tes autels on cherchera ſa lyre :
Le Chantre des Amours, dans la Scythie expire :
C'eſt là que ſont perdus ſes reſtes malheureux !
Une terre barbare a dans ſes flancs affreux
Renfermé ſans éclat les dépouilles ſacrées
De ce mortel divin, l'honneur de tes contrées !

D'un ſépulchre étranger ſes manes indignés,
Soulevent le tombeau qui les tient enchaînés,
Il redemande encor, d'une voix attendrie,
Ce ſein, que lui ferma ſon ingrate patrie,
Il veut encor fléchir cette inhumanité
Qu'accuſera le cri de la poſtérité.
O Rome! des vertus, des arts le ſanctuaire,
As-tu de ton bourreau pu ſervir la colere,
Immoler le talent au lâche uſurpateur?
C'étoit lui qui devoit épuiſer ta fureur;
C'étoit au vil *Octave*, au Triumvir coupable,
D'attacher tous les traits de ta haine implacable.
Le crime eſt-il abſous, revêtu du pouvoir?
Tes plus grands ennemis auront ſu t'émouvoir,
Et le fils d'*Apollon*, ce citoyen illuſtre,
Dont les chants immortels ajoutoient à ton luſtre,
A la voix d'un tiran, de tes murs rejetté,
Aura ſubi l'exil, l'affreuſe pauvreté?
Ce vieillard languiſſant, blanchi dans les alarmes,
Qui toujours t'adreſſoit ſes ſoupirs & ſes larmes,
Que tu lui renvoyois avec de nouveaux coups,
Ovide n'aura pu déſarmer ton courroux!
ſes ſons n'ont point touché ton oreille endurcie;
'andis que les rochers, ſes glaces de Scythie,
nt paru s'amollir, & s'ouvrir à ſes pleurs!
: le vois, ſuccombant ſous ſes longues douleurs,

Apollon, à leur tête, encor plus éploré,
Ayant briſé ce luth, aux doux ſons conſacré,
La plaintive Elégie, accablée & mourante,
Que de *Tibulle* en pleurs ſuit l'ombre gémiſſante;
L'Amour, marchant à peine, & traînant ſon flambeau,
Tout vient pleurer *Ovide* au pied de ſon tombeau;
Vénus deſcend des cieux, en leur cachant ſes charmes:
Le trépas d'*Adonis* lui coûta moins de larmes.
Sur le marbre funebre, au tribut de ſes pleurs,
Elle ajoute l'encens & de lugubres fleurs,
Et ſa main incertaine, & toujours retombante,
S'efforce d'y tracer cette plainte touchante:

„ Cy gît, dont les vers immortels
„ Triompheront des temps & du courroux d'*Auguſte*;
„ S'il n'eut point de tombeau dans ſa Patrie injuſte,
„ Dans le Monde il a des autels.

II.

Jugement ſur Ovide.

Jamais Ecrivain ne poſſéda une imagination auſſi ardente, un génie auſſi brillant & auſſi fécond. On voit régner dans les Ouvrages de ce Poëte une vivacité extraordinaire, une douceur admirable, un tour d'eſprit aiſé & galant, un coloris flatteur. Les roſes naiſſent en abondance ſous ſes pas; mais en

accordant qu'*Ovide* étoit peut-être ſupérieur à tous les Ecrivains de ſon temps, pour la facilité, l'invention, l'abondance, le génie poëtique, en accordant qu'il y a même dans ſes négligences je ne ſais quoi qui plaît & qui enchante, & qui donne à tous ſes ſujets un tour aimable & ſpirituel, il faut convenir auſſi qu'il ne ſe doute pas ſeulement de ce beau ſimple, de cette exactitude, de cette juſteſſe, de cette pureté de goût ſi connus de *Catulle*, de *Virgile*, d'*Horace* & des bons Auteurs formés par la lecture des Grecs, qui peignent, d'après nature, & joignent la paſſion à la vérité. *Ovide* au contraire cherche un peu trop à briller; il veut trop avoir d'eſprit » Trop d'éclairs m'éblouiſ» ſent, diſoit l'aimable Auteur de *Téléma*» *maque;* je cherche une lumiere douce qui » ſoulage mes foibles yeux.

Ovide paſſe les bornes de la convenance, & met la fineſſe à la place de la délicateſſe. Sa douleur eſt ſouvent étudiée. M. *Racine* le fils obſerve qu'il n'a pas toujours été fidele à copier la nature, & qu'il prend ſouvent pour elle tout ce que lui fournit ſon imagination trop vive. Quand il fait raconter à *Ariane* ſon déſeſpoir, au moment que *Théſée* l'a abandonné, elle croit que c'eſt par pitié pour elle & pour le ſecourir que l'écho répéte comme elle le nom de *Théſée*.

Et quoties ego te, toties locus ipſe vocabat :
Ipſe locus miſeræ ferre volebat opem.

Si elle va s'aſſeoir ſur une pierre, elle s'y trouve auſſi froide que la pierre : & elle-même eſt une pierre.

In ſaxo frigida ſedi,
Quamque lapis ſedes, tam lapis ipſa fui.

Les deſcriptions brillantes, les comparaiſons ingénieuſes, les anthithèſes, les expreſſions nouvelles, les ſaillies & tous ces vains ornemens prodigués avec tant d'oſtentation, ſont très-éloignés de la vraie paſſion. Qu'on ne penſe point que ce jugement ſoit haſardé. *Quintilien* reprochoit à *Ovide* d'être trop amoureux de ſon bel eſprit. *Nimium amator ingenii ſui.* Le ſage *Fénelon* penſoit comme cet habile Rhéteur. Le ſentiment des beautés répandues dans les Ouvrages du Poëte Latin, n'a pas empêché le grand *Rouſſeau* de dire de lui :

Riche, en un mot, s'il étoit moins fécond.

Le P. *du Cerceau*, dans une piéce enjouée, ne diſſimule point les défauts d'*Ovide*. Ecoutons ce Poëte moderne.

Pour *Ovide*, autrement Naſon,
Qu'on le préconiſe & le loue,
J'avouerai que l'on a raiſon ;
Mais il faut auſſi qu'on m'avoue
Qu'il cherche un peu trop à briller.
Pour moi j'ai la tête bleſſée,
Lorſque je lui vois tortiller
En cent façons une penſée.
A force de la reſſaſſer
La pointe au bout du temps s'émouſſe,
Et l'eſprit vient à ſe laſſer.
Il ne faut pas toujours qu'on pouſſe
Juſques où l'on pourroit pouſſer.
Sa fécondité qu'on admire,
Irrite ma mauvaiſe humeur,
Et j'enrage contre un Auteur
Qui ne me laiſſe rien à dire.

Un Académicien diſtingué * n'eſt guères plus favorable à *Ovide*. Il reconnoît que ce Poëte eſt léger, abondant, fleuri. Il ſurprend, dit-il, il étonne par ſon incomparable facilité ; mais il veut paroître trop ſpirituel. Au lieu de ſuivre la nature, il court après les ornemens frivoles ; il répand des fleurs, au lieu de montrer des ſentimens. Juſques dans ſes Héroïdes, qu'on peut regar-

* L'Abbé SOUCHAY,

der comme la fleur de l'eſprit romain, il ne ſait point maîtriſer ſon imagination, lorſqu'une fois elle eſt échauffée, ni modérer la démangeaiſon qu'il a de faire briller de l'eſprit.

S'il veut perſuader à *Corinne* que malgré ſon infidélité, il ne peut ſe défendre de l'aimer, *il fait quereller les ſens & la raiſon.* Il donne dans les pointes & les anthitèſes; il néglige le ſentiment pour faire briller la penſée. Le crime de *Corinne* ſollicite ſa haine, mais *Corinne* ſollicite ſon amour. Il haït ſes mœurs, mais il aime ſa perſonne; il déteſte ſes actions, mais il adore ſes charmes: il ne peut ni vivre avec elle ni ſans elle.

Luctantur, pectuſque leve in contraria ducunt.
Hac amor, hac odium. Sed puto, vincit amor,
&c.

Ovide a beau dire qu'il eſt touché: à la maniere dont il le dit, on s'apperçoit de la fiction; on ſent bien qu'il eſt Poëte, mais on ſent également qu'il n'eſt point amoureux.

Un autre défaut d'*Ovide*, c'eſt qu'il aime à s'égayer juſques dans les ſujets les plus graves & les plus ſérieux. Le vaiſſeau qui le porte au lieu deſtiné pour ſon exil eſt-il accueilli de la tempête? il s'amuſe à

compter les flots qui ſe ſuccédent les uns aux autres avec impétuoſité, & dont la fureur lui annonce un naufrage prochain.

Qui venit hic fluctus, fluctus ſupereminet omnes,
Poſterior nono eſt, undecimoque prior.

S'il l'en faut croire, la mort, toute préſente qu'elle eſt, n'a rien qui l'étonne; il la brave en homme intrépide, mais il ne peut ſe réſoudre à ſervir de pâture aux poiſſons.

Et non æquoreis piſcibus eſſe cibum.

Et de peur que l'on ne s'imaginât qu'il écrivoit après coup; je vois, dit-il ailleurs, en parlant de la même tempête, je vois ce qui l'irrite; c'eſt que malgré ſes menaces, j'aie l'aſſurance de faire des vers. Il eſt juſte qu'elle l'emporte ſur un mortel. Eh bien, ajoute-il, je ceſſe d'écrire: qu'elle ceſſe donc auſſi de nous menacer.

C'eſt en vain qu'*Ovide* ſe peint comme actuellement expoſé au péril, il ne m'intéreſſe point en ſa faveur; je ne partage point ſes dangers, parce que j'apperçois la fiction . . .

Bien différent de cet admirable peintre dont *Pline* fait mention, qui donnoit toujours plus de choſes à deviner au ſpecta-

teur qu'il n'en exprimoit: *Ovide* ne laiſſe rien à deviner, il exprime toujours plus qu'il ne peint; il offre une idée ſur toutes les images dont elle eſt ſuſceptible, & ne la quitte qu'après les avoir épuiſées. Cette abondance exceſſive eſt comme le fond de ſon caractere: & les exemples en ſont ſi fréquens, dans ſes Elégies ſur-tout, qu'elle n'a pas beſoin d'être prouvée.

Ovide contribua un peu à la décadence du goût après les beaux jours d'*Auguſte*. Il ſéduiſit la Jeuneſſe Romaine par ſes Ouvrages ingénieux & façonnés, & par ſes fautes éblouiſſantes. S'il eût ſu régler ſon imagination vagabonde, s'il eût ſacrifié tout ce que ſa veine facile produiſoit ſans choix & ſans jugement, ſi l'eſprit n'eût pas brillé ſouvent chez lui aux dépens de l'eſprit, ſa place ſeroit marquée entre *Virgile* & *Horace*.

Peres féconds, ſacrifiez ſans peine
Tous les enfans qu'une fertile veine
Produit ſans choix, enfante ſans deſſein,
Ou laiſſez-les mourir dans votre ſein.

III.

Des Héroïdes d'Ovide.

Ce Poëte illuſtre fut l'inventeur de l'*Héroïde*, ainſi nommée parce qu'on y fait parler

des héros & des héroïnes. Les Héroïdes d'*Ovide* ſont la plupart écrites dans le ſtyle de l'Elégie.

*L'*Auteur du *Comte de Warwick* publia, il y a quelques années, deux Héroïdes, précédées d'un eſſai ſur ce genre de Poëſie. Il traduiſit quelques morceaux d'*Ovide*, & apprécia très ſagement ce Poëte Latin. Voici ce qu'il en dit.

» On trouve dans les Héroïdes d'*Ovide* beaucoup d'intérêt, un ſtyle en général vif & naturel; mais des redites, des longueurs, quelquefois trop d'eſprit, défaut ordinaire d'*Ovide*, dans tout ce qu'il nous a laiſſé. Ajoutez à cela la monotonie continuelle des ſujets: ce ſont preſque toujours des amantes malheureuſes & abandonnées; c'eſt *Phillis* à *Démophoon*, *Didon* à *Enée*, *Hypſipile* à *Jaſon*, *Déjanire* à *Hercule*, *Œnone* à *Pâris*, *Sapho* à *Phaon*, &c. On ſent le dégoût que peut inſpirer cette ſuite de plaintes, de reproches, de regrets qu'on revoit ſans ceſſe; il eſt difficile de lire pluſieurs de ces piéces avec un plaiſir continu; & je doute qu'un Livre d'Héroïdes Françoiſes dans ce goût pût jamais réuſſir, fût-il écrit comme *Zaïre* & *Bérénice* ».

Il faut convenir cependant qu'*Ovide* emploie toute la fécondité de ſon génie à varier les détails dans un fond auſſi uniforme. Il y répand cette éloquence du cœur, où le génie ſeul peut atteindre, & qui n'eſt

bien ſentie que par le génie. J'en citerai quelques endroits, que j'ai haſardé de traduire, pour donner une idée de ſon ſtyle en ce genre. Dans la ſeconde, qui m'a paru une des mieux faites, *Phillis*, fille d'*Acaſte*, abandonnée par *Démophoon*, fils de *Théſée*, lui rappelle tous les artifices dont il s'eſt ſervi pour la rendre ſenſible».

Credidimus blandis, quorum tibi copia, verbis.
Credidimus generi nominibuſque tuis :
Credidimus lacrimis. An & hæ ſimulare docentur ?
Hæ quoque habent artes, quâque jubentur eunt !
. . . . . .
. . . . . .
Fallere credentem non eſt operoſa puellam
Gloria. Simplicitas digna favore fuit.
Sum decepta tuis, & amans & fœmina, verbis.
Dii faciant, laudis ſumma ſit iſta tuæ :
Inter & Ægidas mediâ ſtatuaris in urbe :
Magnificus titulis ſtet pater ante ſuis.
Cum fuerit Sciron lectus, torvuſque procuſtes,
Et ſinis, & tauri mixtaque forma viri ;
Et domitæ bello Thebæ, fuſique bimembres,
Et pulſata negri regia cæca Dei ;

Hoc tua poſt illum titulo ſignetur imago:
Hic eſt cujus amans hoſpita capta dolo eſt.

J'en ai cru tes diſcours & tes trompeurs ſermens,
Et ton ſang & ton nom, trop fragiles garans,
Et tes larmes enfin... Ah! devois-je les craindre?
Quoi! tout, juſques aux pleurs, a-t'il appris à feindre?
Eſt-ce un art de pleurer? . . . . . .
Tu me trahis, ingrat! tu me laiſſes mourante!
Ah! l'effort n'eſt pas grand de ſéduire une amante!
J'étois femme & ſenſible: il t'en a peu coûté:
Une autre auroit rougi de ma crédulité.
Mais puiſſe être du moins cette indigne victoire
Le titre le plus beau dont s'illuſtre ta gloire.
Que dans les murs d'Athène, & parmi ces héros,
Dont le marbre & l'airain conſacrent les travaux,
Démophoon s'éleve auprès du grand *Théſée*.
On verra, d'un côté, dans Thèbes embraſée,
Aux pieds de ſon vainqueur, tout un peuple à genoux,
Les fils affreux du ciel, expirant ſous ſes coups (*a*),
Ce monſtre, enfant du crime, & nourri de carnage (*b*),
Oppoſant à ſes traits une impuiſſante rage,

(*a*) Les Centaures, enfans des Nuées.
(*b*) Le Minotaure.

Son bras victorieux, raſſurant l'univers;
Et la terreur portée au trône des enfers:
Et d'un autre côté, tes exploits & ton ame,
Se liront dans ces mots: *au vainqueur d'une femme.*

Le commencement de la XIe. eſt d'une rapidité ſublime. C'eſt *Déjanire* qui reproche à *Hercule* ſa foibleſſe pour *Iolès.*

Gratulor Hæcaliam titulis accedere noſtris:
Victorem victæ ſuccubuiſſe queror,
Fama pelagiadas ſubito pervenit ad urbes,
Decolor, & factis inficianda tuis:
Quem nunquam Juno ſerieſque immenſa laborum
Fregerit huic Iolen impoſuiſſe jugum.
Hoc velit Euriſteus, velit hoc germana Tonantis,
Lætaque ſit vitæ labe noverca tua,
At non ille velit, &c.

Tu triomphes enfin, je prends part à ta gloire;
Mais mon époux, dit-on, a ſouillé ſa victoire,
Aux loix d'une captive un héros obéit.
Je l'ai ſu, je m'en plains, & la Grèce en gémit.
Une femme a dompté ce courage invincible;
Sans doute ta marâtre & ton frere inflexible
S'empreſſent d'applaudir à ces honteux récits:
Mais le maître des Dieux va rougir de ſon fils.

» Dans la XIIIe. *Laodamie*, écrivant à *Protéſilas* ſon amant, parti pour la guerre de Troye, lui fait une peinture très-vive de ſes regrets & de ſes alarmes. Elle aime, elle craint pour lui ; elle s'exprime ainſi dans ces vers ſi naturels ».

Hectora neſcio quem timeo. Paris Hectora dixit,
Ferrea ſanguineâ bella movere manu.
Hectora, quiſquis is eſt, ſi ſum tibi cara, caveto.
Signatum memori pectori nomen habe.
Hunc ubi vitaris, alios vitare memento,
Et multos illic Hectoras eſſe puta ;
Et facito dicas, quoties pugnare parabis :
Parcere me juſſit Laodamia ſibi.

Ah ! peins-toi mes frayeurs : tout m'alarme & m'accable.
Je tremble...on m'a parlé d'un *Heſtor* redoutable...
Crains *Heſtor*, quel qu'il ſoit, crains les autres encor,
Que tout guerrier enfin pour toi ſoit un *Heſtor*.
Je ne ſais ; mais ce nom me glace d'épouvante :
Un glaive inévitable arme ſa main ſanglante...
Songe à ce nom fatal, ſonge à mon juſte effroi,
Et ſouviens-toi toujours & d'*Heſtor* & de moi ».

Dans la XVe. Elégie, l'illuſtre *Sapho* emploie tous les reſſorts de la plus vive paſſion, pour engager *Phaon*, ſon amant, à revenir de Sicile. Hâte-toi, lui dit-elle, de revenir entre mes bras. Je ne te demande pas d'aimer, mais conſens d'être aimé.

Scribimus, & lacrymis oculi rorantur obortis
Adſpice, quam ſit in hoc multa litura loco.
Si tam certus eras hinc ire, modeſtius eſſes;
Et modo dixiſſes: Leſbi puella, vale, &c.

Mes pleurs ſur ce billet ont tracé ton outrage.
Lis, ingrat! vois mes pleurs, & connois ton ouvrage.
Si tu quittois Sapho, ſi tu fuyois ces lieux,
Ah! devois-tu du moins la quitter ſans adieux?
Mais tu fuyois, cruel, mes adieux & mes larmes
Tu voulois m'envier juſques à les alarmes,
Et tu ne m'as laiſſé pour gage de ta foi
Que le vuide & l'horreur où je ſuis loin de toi;
Encor ſi j'avois pu, de cette main tremblante,
T'offrir à ton départ les préſens d'une amante,
Et dans l'inſtant fatal qui nous dut déſunir,
Te laiſſer de ma flamme un tendre ſouvenir!
Hélas! & j'étois loin de te croire parjure,
Et je n'ai pu prévoir les tourmens que j'endure.
Quand un cruel récit m'annonça mon malheur,
Je demeurai ſans voix, ainſi que ſans couleur;

Mes larmes dans mes yeux formerent un nuage,
Ma douleur de mes ſens m'avoit ravi l'uſage:
Et quand je les repris, quand je pus entrevoir
L'excès de ma diſgrace & d'un crime ſi noir,
Un déſeſpoir affreux s'empara de mon ame;
J'étouffai la pudeur, je divulguai ma flame,
Et mes cris contre toi juſqu'au ciel élancés,
Apprirent à Leſbos mes tranſports inſenſés.
Caraxe (*a*) cependant, pour me braver encore,
Affecte d'ignorer le feu qui me dévore.
» Pourquoi ces pleurs? dit-il; qui peut tant t'af-
» fliger?
» Les jours de ta *Cléis* (*b*) ne ſont point en danger.
Ah! comment accorder l'amour & la décence?
Mon indiſcrette ardeur a forcé le ſilence;
Tout le peuple m'a vue en proie à mes douleurs,
Bacchante échevelée, avouer mes fureurs.
La nuit, la ſeule nuit, vient ſuſpendre ma peine,
A mes eſprits troublés ſon charme te ramene.
Des ſonges, mille fois, plus rians que le jour,
Te peignent à mes yeux fidele & plein d'amour.
Malgré l'éloignement, ton amante égarée,
Se retrouve avec toi dans une autre contrée.
Là, *Phaon*, de moi ſeul attendant ſon deſtin,
Docile, & tendrement renverſé ſur mon ſein,

(*a*) *Caraxe*, frere de *Sapho*.
(*b*) *Cléis*. fille de *Sapho*.

Goûte la même ivreſſe, où ſe perdoit ſon ame
Quand ſes yeux dans les miens ſembloient puiſe
leur flâme.
Nos baiſers confondus, & cent fois répétés,
Par cent baiſers nouveaux ſont encore excités,
Et j'y reçois enfin, d'une bouche plus pure
Tous ces mêmes ſermens qui t'ont rendu parjure
Oui, dans un ſonge heureux, & dont l'erreur m
plaît,
Je jouis de ton cœur, tout perfide qu'il eſt.
Quand l'aurore naiſſante a frappé ma paupiere
Je revois à regret l'importune lumiere;
Je fuis au fond des bois, comme ſi les forêts
Renfermoient un remede à mes triſtes regrets.
A chaque pas encor, leur aſyle ſauvage,
De mon bonheur paſſé me retrace l'image.
Cette roche entr'ouverte & cet antre ſacré,
Sont témoins de l'amour que tu m'avois juré:
Et voici ce même arbre où, retirés à l'ombre,
Nous comptions nos inſtans par des plaiſirs ſan
nombre.
Mais je n'y revois point cet infidele amant,
Ce *Phaon*, qui des bois fut le ſeul ornement.
Cependant je t'y cherche, & mon aveugle plainte
Te redemande aux lieux qui portent ton em
preinte;
A cet antre, à ces lits de verdure & de fleur,
Où l'herbe plus foulée invite à cette erreur.

J'arroſe de mes pleurs ces traces qui m'enchantent ;
Je m'arrête par-tout où ces traits ſe préſentent.
Le murmure des eaux & l'ombre des cyprès
Semblent ſe conformer à mes triſtes regrets :
De la ſœur de *Promé*, l'éloquente triſteſſe,
Flatte le déſeſpoir & l'horreur qui me preſſe,
&c.*

Dans la XIe. Epître, *Canace*, ſur le point de mourir, fait ſes adieux à *Macarée*. Cette amante infortunée peint de quelle maniere elle s'eſt laiſſé ſéduire par l'amour.

Cur unquam plus me, frater, quam frater amaſti ?
Et tibi, non debet quod ſoror eſſe, fui ?
Ipſa quoque incalui : qualemque audire ſolebam,
Neſcio quem ſenſi corde tepente Deum, &c.

Pourquoi dans ton ivreſſe
Me choiſir pour objet de ta folle tendreſſe ?
Pourquoi moi-même auſſi, ſenſible à ton ardeur,
Ai-je ſacrifié la nature à mon cœur ?
Oui, je devins pour toi l'amante la plus tendre :
Heureuſe de te voir, heureuſe de t'entendre,

* M. de *Sivry*.

Ton image gravée en mon cœur par l'a
Me ſuivoit en tous lieux, & la nuit &
Je vivois pour toi ſeul : toi ſeul, cher
Donnois le ſentiment à mon ame égar
Je ne cherchois que toi, je volois ſur t
Et je croyois te voir, même où tu n'ét
Dans tes moindres diſcours, que je t
charmes !
Souvent je ſurprenois mes yeux baig
mes ;
Elles couloient pour toi : le trouble d
Ne pouvoit m'éclairer ſur mes tranſ
ſans.
Toujours par mon penchant, à te voir
Un moment, loin de toi, me ſemblo
née ;
Mes regards inquiets, mon ſilence rêv
Ton nom qui m'échappoit, tout ma
douleur *.

IV.

Des Faſtes.

On entend par ce mot le cale
Romains, où étoient marqués le
leurs cérémonies, leurs jeux, &
Ovide, pluſieurs Auteurs avoient t

* Poëſies diverſes de deux Amis.

matiere, mais d'un ſtyle fort ſec & très-ſimple. Ce Poëte, par la beauté de ſes vers & par la fécondité de ſon imagination, trouva le moyen de répandre des fleurs ſur la route qu'il a tracée. Le P. *Rapin*, homme d'un jugement exquis, ne fait pas difficulté de dire que les *faſtes* d'*Ovide* ſont l'Ouvrage du meilleur goût & le plus judicieux de tous ceux qui ſont ſortis de ſa plume. Il y a beaucoup d'érudition, mais de cette érudition que l'on puiſe dans la belle antiquité, & qui n'exclut point les graces.

Nous allons extraire quelques endroits de cet Ouvrage.

Ovide, à l'imitation de *Virgile*, raconte comment *Cacus* fut vaincu par *Hercule*. Pendant que ce héros recevoit l'hoſpitalité chez *Evandre*, ſon troupeau erroit à l'aventure & ſans garde par la campagne. Un matin, à ſon réveil, il apperçut qu'il lui manquoit quelques piéces de ſon bétail. Auſſitôt il cherche s'il ne trouvera point quelques veſtiges du larcin qu'on lui a fait. *Cacus* étoit le voleur. Voici comme *Ovide* peint les fureurs de ce demi-monſtre & le triomphe d'*Alcide*.

Cacus Aventinæ timor atque infamia ſylvæ,
Non leve finitimis hoſpitibuſque malum.
Dira viro facies, vires pro corpore, corpus
Grande, pater monſtri Mulciber hujus erat;
&c.

» *Cacus* étoit la terreur du Mont
fléau de tout ce qui approchoit de
l'ennemi implacable de tout étranger
me avoit un air farouche : ſa taille etoi
que, ſon corps nerveux & robuſte :
force même. *Vulcain* fut ſon pere : il
demeure une vaſte caverne à longs
inacceſſible aux bêtes mêmes... Déja le
piter s'en alloit aſſez mécontent d'avo
ſa faute une partie de ſon bétail, lorſ
giſſement ſe fit entendre. Profitons du
Hercule. Alors il ſuivit la voix, & per
vers de la forêt, il arrive à la caverne
celui-ci en avoit bouché l'entrée par
d'une groſſeur énorme . . . . . *Hercule*
che ; il y applique ſes épaules, ces mêm
qui ſoutinrent autrefois le ciel ; il ébr
roche : il la renverſe enfin, mais avec
qui fit trembler le ciel même & affaiſſ
Cacus fut le premier à livrer le combat
d'abord contre ſon adverſaire des mo
rocher & de troncs d'arbres : mais voyan
trouvoit trop foible contre un tel adv
eut recours aux ruſes de *Vulcain* ſon per
de ſa bouche des tourbillons de flamm
ſortent avec un grand bruit : on croiroit
inſtant que c'eſt le géant *Typhée* qui r
comme autant de foudres ſorties des g
Mont-Ethna. Cependant *Hercule* s'élan
le ſaiſit au corps, & le frappa trois ou q
ſur la bouche. *Cacus* tombe ſous les cou
blés du héros ; il vomit des torrens de
ſanglantée, & battant la terre de ſa larg
il expire.

Occupat Alcides, adductaque clava
Ter quater adverſi ſedit in ora vir

Ille cadit, miſtoſque vomit cum ſanguine fumos,
Et lato moriens pectore plangit humum.

On lit avec plaiſir le trait mémorable de l'amitié d'*Oreſte* & de *Pylade*.

Ire jubet Pylades charum periturus Oreſtem :
Hic negat, inque vicem pugnat uterque mori,
&c.

Le récit de la mort de *Lucrèce*, après ſon déshonneur, mérite encore d'être remarqué.

Quid victor gaudes ? hæc te victoria perdet ;
Heu quantò regnis nox ſtetit una tuis !
Jamque erat orta dies : paſſis ſedet illa capillis,
Et ſolet ad nati mater itura rogum, &c.

On connoît ces vers qui caractériſent cette illuſtre Romaine.

Nec mora, celato figit ſua pectora ferro,
Et cadit in patrios ſanguinolenta pedes,
Tunc quoque jam moriens, ne non procumbit honeſtè
Reſpicit, hæc etiam cura cadentis erat.

V.

Des Métamorphoſes d'Ovide.

Le plus bel Ouvrage d'*Ovide*, eſt celu
Métamorphoſes. L'Auteur le jugeoit a
& c'eſt de-là qu'il eſpéroit l'immortali

Jamque opus exegi, quod nec Jovis ira
ignes
Nec poterit ferrum, nec edax abolere vetu
&c.

» Ni le courroux de *Jupiter*, ni le fe
le Temps qui conſume tout, ne pourro
détruire. Que ce Temps, dit-il, qui n'
droits que ſur mon corps, termine, q
il le voudra, la durée incertaine de ma
la meilleure partie de moi-même me ſi
vra : portée au-deſſus des aſtres, immor
comme eux, mon nom ne s'éteindra jar
Je ſerai lu dans tous les lieux où s'étend
puiſſance Romaine ; & ſi les préſages
Poëtes ont quelques certitudes, je vivrai
la renommée durant tous les âges * ».

On ſait combien la lecture de cet imr
tel Ouvrage a été utile aux Poëtes & aux
tiſtes. *Ovide* y eſt ſupérieur à lui-même
ſcène qu'il embraſſe eſt l'univers entier.

* Métamorph. L. XV, verſ. de M. de *Fontan*

Que de traits, que de couleurs différentes ne falloit-il pas avoir ramaſſées pour tant de tableaux ! Cependant il les a tous finis, ces tableaux, & à la fin de l'ouvrage ſon pinceau n'eſt point affoibli. Il a plus fait encore : dans des fables qui ſe reſſemblent, il a ſu mettre les nuances délicates qui les diſtinguent les unes des autres..... ce ſont toujours de nouvelles images, des beautés ſingulieres. Uni dans les narrations, pathétique, tendre & touchant dans les monologues, élevé dans les harangues, *Ovide* ſait faire paſſer imperceptiblement le Lecteur d'une fable à une autre par des liaiſons ſouvent fort ingénieuſes. Il a ſu même, dans une matiere obſcure, garder une eſpéce d'ordre chronologique. On le voit en effet, après avoir commencé par le cahos & le déluge, s'approcher d'événement en événement juſqu'à la mort de *Jules-Céſar*, par où il a fini cet ingénieux & pénible ouvrage *.

Il ne faut point cependant diſſimuler ſes défauts. L'imagination & les graces embelliſſent, il eſt vrai, toutes les deſcriptions ; mais on trouve dans ce Poëme, comme dans les autres productions d'*Ovide*, de la monotonie & des répétitions. Le dernier Traducteur des *Métamorphoſes* n'eſt pas auſſi indulgent que l'Abbé *Banier*. Selon

* L'Abbé BANIER.

lui, la plupart des changemens que peint le Poëte Latin, roulent ſur peu d'objets. Le fond en eſt à peu près le même par-tout Quelque ſoin qu'il apporte à varier ſes tableaux, il ne peut empêcher qu'ils ne ſe reſſemblent: ce ſont toujours des bras qui ſe couvrent de poils pour former des jambes, de plumes pour faire l'office des aîles, ou de feuilles pour s'étendre en rameaux. On admire d'un bout à l'autre une facilité malheureuſe, à laquelle l'Auteur s'abandonne. Il ſemble qu'*Ovide* ait voulu parler de tout ce qu'il ſavoit. Dans l'embraſement de la terre par *Phaëton*, il n'oublie aucune des montagnes, ni aucuns des fleuves dont le nom lui eſt préſent: il fait parade de ſes connoiſſances aſtronomiques & géographiques, &c. *

On lui reproche auſſi ſes répétitions fréquentes. *Ovide*, de ſon temps, convenoit qu'il n'étoit pas toujours content de ce qu'il venoit d'écrire. » Mais ce n'eſt pas la même » choſe, diſoit-il, de ſentir un mal, & » de le guérir. Le ſentiment eſt de tous les » hommes, le remede eſt l'ouvrage de l'art. » Quand je veux corriger un mot, je ſuis » forcé de le laiſſer, le courage & les for- » ces me manquent. Pourquoi craindre » d'avouer la vérité? Souvent l'ennui me » ſaiſit, lorſqu'il s'agit de me livrer au

* *V.* la Préface de M. de *Fontanelle.*

» travail pénible de la réviſion, &c.

Ovide avoit compoſé ſes *Métamorphoſes* avant le temps de ſa diſgrace; mais ſe voyant condamné à l'exil, il les jetta au *feu*, ſoit par dépit, ſoit parce qu'il n'y avoit pas mis encore la derniere main.

Carmina mutatus hominum dicentia formas,
Infelix domini quod fuga rupit opus:
Hæc ego diſcendes, ſicut bona multa meorum,
Ipſe mea poſui mæſtus in igne manu.

On avoit heureuſement tiré quelques copies de cet Ouvrage.

Le premier & le IIe. Livres des *Métamorphoſes* ſont plus finis que les autres. *Ovide* dans le Ier. s'annonce à la fois comme un bon Poëte & un excellent Philoſophe. La deſcription du cahos eſt de la plus grande ſublimité. Perſonne n'a peint comme lui, avec des couleurs plus vraies, la formation de l'univers. Ses principes ſont d'accord avec la plus ſaine philoſophie. Un Dieu ſuprême façonne la terre de ſes mains, & lui donne la forme d'un globe. Il répand les mers ſur elle, & leur ouvre un lit dans ſon ſein. Le ſouffle impétueux des vents les agite & les enfle à ſa voix: les plaines s'étendent, les vallées s'abaiſſent, les arbres, les forêts ſe couvrent de feuilles, les rochers & les montagnes s'élevent, &c.

Un être plus noble & plus parfai
d'un eſprit plus ſublime, l'homme,
d'une ſemence divine. Diſtingué de
animaux, dont les yeux ſont baiſſ
terre, il porte ſa tête élevée, & ſe
ſe tournent vers le ciel & les aſtres

Pronaque cùm ſpectent animalia cæ
ram,
Os homini ſublime dedit, cœlumque
Juſſit, & erectos ad ſidera tollere vul

La deſcription de l'âge d'or ren
grandes beautés.

Aurea prima ſata eſt ætas, quæ,
nullo,
Sponte ſua, ſine lege, fidem rectumque
Pœna metuſque aberant. Nec verba
fixo
Ære legebantur, &c.

» Alors on vit naître l'âge d'or, où la fo
loix ne contraignoient perſonne, ou par ſc
penchant chacun ſuivoit les régles de la j
de la bonne foi. La terreur & les ſupplice
ignorés ; on ne liſoit point de loix men
gravées ſur des tables d'airain. Des c
tremblans ne craignoient pas les regards
juges : & ce n'étoit pas leur vigilance qu
la ſureté commune ».

» Les pins, arrachés des montagnes, n
point encore deſcendus ſur les mers pc

viſiter des bords étrangers ; les hommes ne connoiſſoient point d'autres rivages que les leurs ; les Villes n'avoient pas beſoin d'être défendues par des foſſés profonds ; l'airain ni le fer n'avoient point été façonnés en inſtrumens meurtriers ; les trompettes, les caſques, les épées étoient inutiles ; les nations vivoient dans une douce ſécurité qu'elles ne devoient pas aux armes ».

» La terre, que la charrue n'approchoit point pour l'ouvrir, produiſit tout d'elle-même, & ſans y être forcée. Contens des nourritures qu'elle leur préſentoit, les hommes cueilloient les fruits qui naiſſoient ſur les montagnes, ſur les haies, ou les glands mêmes qui tomboient des chênes. Un printemps éternel régnoit : les paiſibles Zéphirs animoient de leur ſouffle tempéré les fleurs qui naiſſoient ſans culture. Les champs ſe couvroient de moiſſons abondantes, & les renouvelloient ſans ceſſe ſans le ſecours du laboureur. De tous côtés ſe répandoient des fleuves de lait & de nectar ; & du creux de l'arbre du ſouverain des Dieux, découloient des ſources de miel ».

Quelle force ! quelle énergie ! quelle richeſſe d'expreſſions dans cette peinture du vent du Sud !

Protinus Æoliis Aquilonem claudit in antris,
Et quæcumque fugant inductas flamina nubes :
Emittitque notum, &c.

» *Jupiter* enferme dans les antres d'*Eole* l'aquilon & les autres vents, dont le ſouffle écarte les nuages ; il ne laiſſe en liberté que celui du Midi. Ce vent s'éleve ſur ſes ailes humides : l'obſcurité qui

l'environne ſe répand par-tout autou
barbe eſt chargée de brouillards : l'or
long de ſes cheveux blancs : les nuées
aſſiſes ſur ſon front : des torrens tom
ſein & de ſes aîles. Il ramaſſe les n
dues au loin, & les preſſe entre ſes
dain un horrible fracas ſe fait entendr
affreuſes deſcendent du ciel avec imp
meſſagere de *Junon*, vêtue de pluſie
différentes, *Iris*, puiſe des eaux dans
elle va groſſir les nuages. Les moiſſo
verſées, l'eſpérance du laboureur eſt
le travail pénible d'une année tomb
un inſtant ».

Celle du fleuve *Pénée*, qui rou
dans une vallée de la Theſſalie,
core d'être remarquée.

Peneus ab imo
Effuſus Pindo Spumoſis volvitur
Dejectuque gravi tenues agitanti
Nubila conducit, ſummaſque aſ
vas
Impluit, & ſonitu pluſquam vici
&c.

» Le *Pénée*, deſcendant du haut
roule avec rapidité ſes flots écumar
dans ſa chute des vapeurs & des nuag
vont arroſer la cime de ces forêts : le
eaux ſe fait entendre au-delà des lie
finent, &c. ».

Qu'eſt-ce qui n'admireroit pas cette belle métaphore, *ſummaſque aſpergine ſylvas impluit?* Il n'eſt guères poſſible de s'exprimer avec plus d'énergie.

Et lorſqu'il parle des rivieres inondant leurs bords.

Exſpatiata ruunt per apertos flumina campos.

Il eſt très-rare de voir dans *Ovide* des vers auſſi harmonieux, & qui renferment une ſi juſte propriété de mots.

La deſcription du Palais du Soleil, au commencement du IIe. Livre, eſt un très-beau morceau de Poëſie. L'eſprit eſt étonné; le Poëte y a employé tout ce qu'une imagination naturellement brillante & féconde a pu lui fournir de matériaux plus riches & plus variés. Nous ne pouvons nous empêcher d'admirer un ſi excellent ouvrier.

Regia ſolis erat ſublimibus alta columnis,
Clara micante auro, flammaſque imitante pyropo, &c.

» Le palais du Soleil étoit ſoutenu par de hautes colomnes; il brilloit d'or & de pierreries, dont l'éclat imitoit celui du feu; l'ivoire en couvroit les lambris; ſes portes ſuperbes étinceloient d'argent. L'ouvrage étoit encore au-deſſus de la matiere; la main de *Vulcain* y avoit gravé les mers dont la terre eſt environnée, la terre elle-même & le ciel étendu ſur le monde ».

» Les Dieux marins ſe montroient
les tritons avec leurs conques, le ſi
gea-t *Protée*, le giganteſque *Egéon*,
immenſes peuvent entourer les bal
monſtrueuſes, & *Doris* & ſes filles;
roiſſoient nager; d'autres, aſſiſes ſu
ſemblent s'occuper à ſécher leurs
quelques-unes ſe promener ſur le c
tres des mers. Leurs traits ne ſont p
ils conſervent cependant cet air de
qui convient à des ſœurs, &c. ».

Après la deſcription de ce P
fique, l'arrivée de *Phaëton*, &
audacieuſe, commencent à no

Quo ſimul acclivo Clymeneia limi
Venit, & intravit dubitati tecta p
Protinus ad patros ſua fert veſti
&c.

» *Phaëton*, arrivé dans ce Palais,
core s'il y trouveroit un pere, dirig
le Dieu; mais ébloui des traits de
l'environnoit, ne pouvant les ſout
il s'arrête dans l'éloignement ».

» *Apollon*, vêtu d'une robe de p
aſſis ſur un trône enrichi d'émeraud
à ſes côtés les Siécles, les Années,
Jours & les Heures placés dans des e
On y diſtinguoit le Printemps courc
naiſſantes: l'Eté nud, tenant un bo
l'Automne, couvert de raiſins à de
l'Hiver glacé, dont les cheveux b
hériſſés ſur ſa tête ».

» Le Dieu du Jour, aſſis au

cour, jetta ſur le jeune homme, étonné de tant de merveilles, un de ces mêmes regards qui percent l'immenſité. Quel eſt le motif de ton voyage, lui dit-il ? que viens-tu chercher dans ce Palais ? ô mon fils ! ton pere ne peut te déſavouer.

» *Phaëton* lui répondit : lumiere bienfaiſante de l'univers, mon pere, ſi vous me permettez de vous donner ce nom, ſi *Clymène* n'a point voulu cacher une foibleſſe ſous une fiction, faites-moi connoître par des ſignes certains que je ſuis votre fils, & fixez mes incertitudes ».

» Il dit, & le Dieu adouciſſant l'éclat des rayons qui brilloient autour de ſa tête, lui commande de s'approcher, & l'embraſſe, en lui diſant : ta mere t'a découvert ta véritable origine. Pour diſſiper tous tes doutes, demande-moi la grace que tu voudras, & ſois certain de l'obtenir : j'en atteſte le fleuve des Enfers, inacceſſible à mes rayons, mais garant inviolable des promeſſes des Dieux ».

» A peine *Apollon* avoit ceſſé de parler, que *Phaëton* lui demande ſon char à conduire, & la permiſſion de gouverner ſes chevaux pendant un jour. Le Soleil ſe repentit de ſon ſerment ».

Nous voyons avec attendriſſement la douleur mortelle de ſon pere & les efforts tendres & ſuperflus qu'il fait pour le détourner de ſon funeſte deſſein.

Temeraria, dixit,
Vox mea facta tuâ eſt. Utinam promiſſa liceret
Non dare ! confiteor ſolum hoc tibi, nate, negarem.
Diſſuadere licet. Non eſt tua tuta voluntas.

Magna petis, Phaeton; & quæ nec viribus iſtis
Munerant, conveniant, nec tam puerilibus annis, &c.

» Ta demande eſt téméraire, *Phaëton*: cette entrepriſe eſt au-deſſus de ton âge, & ſur-tout de tes forces. Mortel, tes déſirs ſont au-deſſus d'un mortel, interdits même aux Dieux. Qu'ils contentent tant qu'ils voudront ſur leurs forces, ſeuls puis reſter aſſis ſur ces roues embraſées: le Souverain même du Ciel, dont le bras lance la foudre, ne pourroit conduire mon char. Qu'avons nous cependant de plus puiſſant que *Jupiter*? &c.

At tu, funeſti ne ſim tibi muneris auctor,
Nate, cave: dum reſque ſinit, tua corrige vota, &c.

» O mon fils! crains que je ne t'accorde une grace funeſte; tandis qu'il en eſt temps, révoque toi-même tes vœux. Si tu me demande des témoignages de la naiſſance que tu me dois, en eſt-il de plus certain que mes craintes? Mes terreurs paternelles prouvent que je ſuis ton pere, &c.

Qu'on eſt vivement ému de ſa ſituation touchante! & quels vers admirables!

Pignora certa petis: do pignora certa timendo,
Et patrio pater eſſe metu probor.

Le reſte de la narration n'offre point les mêmes beautés. Le Poëte s'abandonne trop à ſon génie. Qu'a-t'on beſoin de ſavoir les noms des rapides courſiers du Soleil & des Villes embraſées par l'imprudence de *Phaëton* ? Tous ces détails aſtronomiques & géographiques font languir la narration, & détruiſent l'effet qu'on en doit attendre. On aime beaucoup mieux la peinture animée d'*Euripide*. Le Soleil parle ainſi à ſon fils, en lui mettant en main les rênes de ſes chevaux.

Prends garde qu'une ardeur trop funeſte à ta vie
Ne t'emporte au-deſſus de l'aride Lybie ;
Là, jamais d'aucune eau le ſillon arroſé,
Ne rafraîchit mon char dans ſa courſe embraſé,
&c.

Et dans les vers ſuivans.

Auſſi-tôt devant toi s'offriront ſept étoiles,
Dreſſe par là ta courſe, & ſuis le droit chemin.
Phaëton, à ces mots, prend les rênes en main,
De ſes chevaux ailés il bat les flancs agiles :
Les courſiers du ſoleil à ſa voix ſont dociles.
Ils vont : le char s'éloigne, & plus prompt qu'un
éclair,
Pénétre en un moment les vaſtes champs de l'air
Le pere cependant, plein d'un trouble funeſte,

Le voit rouler de loin ſur la plaine céleſte,
Lui montre encor ſa route, & du plus haut des cieux,
Le ſuit, autant qu'il peut, de la voix & des yeux.
Va par là, lui dit-il : reviens, détourne, arrête.

Ne voyez-vous pas, remarque *Longin*, que l'ame du Poëte monte ſur le char avec *Phaëton*, qu'elle partage tous ſes périls, qu'elle vole dans l'air avec les chevaux ? &c.

VI.

C'eſt la multitude & la variété des peintures & des deſcriptions, tantôt riantes, tantôt voluptueuſes, tantôt énergiques, qui flattent agréablement l'eſprit, intéreſſent toujours le Lecteur, & lui procure ce plaiſir ſecret & continuel qu'il goûte dans la lecture des *Métamorphoſes*. On admire l'art du Poëte dans l'hiſtoire d'*Eréſichton*, dans la deſcription du Palais du Sommeil, dans celle de la Peſte, dans les amours de *Biblis* & de *Caunus*, &c. Nous nous contenterons ici de copier quelques imitations des plus beaux endroits d'*Ovide*. On trouvera ſouvent des morceaux dignes de l'original.

VII.

Narciſſe.

Fons erat illimis nitidis argenteus undis,
Quem neque Paſtores neque paſtæ in monte capellæ
Contigerant, aliudve pecus, quem nulla volueris
Nec fera turbarat, nec lapſus ab arbore ramus, &c.

(Liv. III.)

Au fond d'une vallée une onde fugitive
Arroſoit le gazon qui tapiſſoit ſa rive;
Là, jamais les bergers ne menoient leurs troupeaux:
Rien ne troubloit jamais le criſtal de ſes flots;
Et des chênes voiſins l'ombre fraîche & ſacrée
Aux rayons du ſoleil en défendoit l'entrée.
Au retour de la chaſſe, en ce riant ſéjour,
Narciſſe fatigué fuit la chaleur du jour;
Mais lorſqu'il veut calmer la ſoif qui le dévore,
Il ſent naître une ſoif plus dévorante encore.
A l'aſpect imprévu de ſa propre beauté,
Immobile & rêveur, il demeure enchanté:
Il ſe contemple, il brûle, étonné de lui-même,
Et prête un corps, hélas! à cette ombre qu'il aime.

Avidement penché vers ces bords trop flatteurs,
Il admire ſes yeux embellis par ſes pleurs,
Ces longs cheveux flottans dont il eſt idolâtre,
Ce col plus éclatant & plus blanc que l'albâtre,
Cette noble pudeur & ce tendre incarnat,
Qui des lys de ſon teint annonce encore l'éclat.
Se livrant par degrés au charme qui l'attire,
Il languit, il déſire, & c'eſt lui qu'il déſire:
Il eſt tout à la fois l'amant, l'objet aimé,
Et meurt d'un feu cruel par lui-même allumé.
Combien de fois, trompé par ces ondes perfides,
Lui donna-t'il en vain mille baiſers avides?
Malheureux! il s'épuiſe en efforts ſuperflus;
Il voudroit ſe ſaiſir, & ne ſe trouve plus.
Il ne ſait ce qu'il voit; mais ce qu'il voit l'enflame,
Et l'erreur de ſes yeux a paſſé dans ſon ame.
Inſenſé! que fais-tu? quel objet t'a ſéduit?
Diſparois, il n'eſt plus; fuis de ces lieux, il fuit.
Le ſommeil ni la faim n'interrompt ſon ivreſſe,
Il ne ſauroit quitter cette onde enchantereſſe;
L'œil chargé de langueurs, où brille encor l'eſpoir,
Il ſavouré à longs traits le plaiſir de ſe voir:
Et ſur l'herbe étendu, ſe ſoulevant à peine,
Il adreſſe ces mots à la forêt prochaine.
Solitude profane, aſyle ténébreux,

Où tant d'amans diſcrets ont ſoupiré leurs feux;
Oui, j'en prends à témoin votre antique feuillage,
Depuis qu'à leurs ſecrets vous prêtez votre ombrage,
Et que vous les cachez dans vos ſombres détours :
Avez-vous jamais vu d'auſſi triſtes amours?
Ce que j'aime ſe peint dans ces eaux trop fidelles,
Et ſes charmes trompeurs ſont fugitifs comme elles.
Qu'eſt-ce donc qui m'arrête au moment d'être heureux?
Ce ne ſont point des monts, des rochers ſourcilleux,
Ni d'un rempart d'airain l'intervalle barbare,
C'eſt l'eau d'une fontaine, hélas! qui nous ſépare.
Lui-même à mes déſirs, bien loin de s'oppoſer,
Lorſqu'à ces flots émus je confie un baiſer,
De ma bouche enflammée il approche ſa bouche;
Le cruel! il m'échappe alors que je le touche.
Que peu de choſe nuit au bonheur des amans!
O toi, qui que tu ſois, viens calmer mes tourmens.
Pourquoi donc me fais-tu? par quel deſtin contraire
Ne puis-je te flêchir, t'attendrir & te plaire?

Ma jeuneſſe pour toi n'eſt-elle d'aucun prix?
Ces Nymphes ont aimé l'objet de tes mépris.
Que dis-je? J'entrevois un rayon d'eſpérance:
Sur cette onde attaché, quand vers toi je m'élance,
Lorſque je tends les bras, je rencontre les tiens,
Et tes prompts mouvemens ſont l'image des miens.
Tu ris, lorſque je ris: ſemblable à mes alarmes,
Tu parois à mes yeux mêler auſſi tes larmes;
Tu rends geſte pour geſte, & même en ce moment,
Si ce n'eſt pas encore un doux enchantement,
Tu ſembles me parler, & fidele interprête,
Ce que ma bouche dit, ta bouche le répéte.
Trop douce illuſion! ſignes trompeurs, hélas!
Que je crois expliquer, & que je n'entends pas.
Mais je n'en puis douter, j'adore mon image;
Quel amant dut jamais prétendre davantage?
Je poſſéde, je ſuis l'objet de mon déſir,
Et je n'en jouis point à force d'en jouir!
Puiſſé-je être à jamais ſéparé de moi-même!
Puiſſe s'anéantir le bel objet que j'aime!
Quel vœu pour un amant! Je cède à ma douleur:
De mes jours malheureux l'amour ſéche la fleur.
Déja la mort s'approche, & j'y ſuis inſenſible:
Elle eſt pour moi la fin d'un menſonge pénible.
Il revient à la ſource, en prononçant ces mots,
Et trouble par ſes pleurs la ſurface des eaux,

on image à l'inſtant s'obſcurcit & s'efface.
uoi! tu me fuis, barbare! Ah! demeure, par
grace,
)it-il, ah! laiſſe-moi jouir de mon erreur,
l'enivrer de moi-même & nourrir ma fureur.
ſes-tu m'envier cette cruelle joie?
Ie pouvant rien de plus, au moins que je te voie.
frappe en ce moment, & déchire ſon ſein:
es roſes & les lys s'y confondent ſoudain.
ers l'onde colorée, où ſe peint ce ravage,
l ſe penche & frémit en voyant ſon ouvrage.
:omme aux premiers rayons d'un jour pur & ſe-
rein,
'exhalent dans les airs les parfums du matin,
:omme à l'aſpect du feu l'on voit fondre la cire,
'el *Narciſſe* languit, il ſuccombe, il expire:
:e n'eſt plus ce paſteur, par *Echo* préféré,
'orces, couleurs, attraits, tout s'eſt évaporé.
La Nymphe cependant, par lui ſi malheureuſe,
mite encor les ſons de ſa voix douloureuſe.
lélas! s'écrioit-il: elle répéte, hélas!
rappe les airs des coups dont il meurtrit ſes bras,
t du fond de la grotte, où gémit ſa tendreſſe,
oint des adieux plaintifs aux adieux qu'il s'a-
dreſſe.
lle n'entend plus rien. *Narciſſe* inanimé,
ur le gazon épais tombe & meurt conſumé.
es ſœurs, en gémiſſant préparent des guirlandes,
es feuilles de cyprès, les funèbres offrandes,

Et déja le bûcher, couvert de leurs cheveux,
Semble leur demander leur frere malheureux.
On cherche en vain ſon corps, on n'en voit plus la trace ;
Narciſſe diſparoît, une fleur le remplace (*a*).

VIII.

Pyrame & Thyſbé.

Ovide fait ſentir dans ce morceau l'heureux talent qu'il avoit pour la narration : tout y eſt intéreſſant, tout y attache.

Pyramus & Thiſbe juvenum pulcherimus alter
Altera, quas oriens habuit prælata puellis, &c.

(Liv. IV.)

Deux jeunes cœurs s'aimoient d'une égale tendreſſe ?
Pyrame, c'eſt l'amant, eut *Thyſbé* pour maîtreſſe.
Jamais couple ne fut ſi bien aſſorti qu'eux ;
L'un bienfait, l'autre belle, agréables tous deux,
Tous deux dignes de plaire, ils s'aimerent ſans peine,
D'autant plutôt épris, qu'une invincible haine,
Diviſant leurs parens, ces deux amans unit,
Et concourut aux traits dont l'amour ſe ſervit.

(*a*) *Imitée par M. Dorat.*

Le haſard, non le choix, avoit rendu voiſines
Leurs maiſons, où régnoient ces guerres inteſtines:
Ce fut un avantage à leurs déſirs naiſſans.
Le cours en commença par des jeux innocens;
La premiere étincelle eût embraſé leur ame,
Qu'ils ignoroient encor ce que c'étoit que flame;
Chacun favoriſoit leurs tranſports mutuels,
Mais c'étoit à l'inſu de leurs parens cruels.
La défenſe eſt un charme: on dit qu'elle aſſaiſonne
Les plaiſirs, & ſur-tout ceux que l'amour nous donne.
D'un des logis à l'autre, elle inſtruiſit du moins
Nos amans à ſe dire avec ſigne leurs ſoins.
Ce léger reconfort ne les put ſatisfaire:
Il fallut recourir à quelqu'autre myſtere.
Un vieux mur entr'ouvert ſéparoit leurs maiſons,
Le temps avoit miné ſes antiques cloiſons;
Là, ſouvent de leurs maux ils déploroient la cauſe:
Les paroles paſſoient, mais c'étoit peu de choſe.
Se plaignant d'un tel ſort, *Pyrame* dit un jour:
Chere *Thyſbé*, le ciel veut qu'on s'aide en amour;
Nous avons à nous voir une peine infinie;
Fuyons de nos parens l'injuſte tyrannie;
J'en ai d'autres en Grèce, ils ſe tiendront heureux
Que vous daigniez chercher un aſyle chez eux:

Leur amitié, leurs biens, leur pouvoir, tout
m'invite
A prendre le parti, dont je vous ſollicite.
C'eſt votre ſeul repos qui me le fait choiſir:
Car je n'oſe parler, hélas! de mon déſir,
Faut-il à votre gloire en faire un ſacrifice?
De crainte de vains bruits, faut-il que je lan-
guiſſe?
Ordonnez, j'y conſens, tout me ſemblera doux;
Je vous aime, *Thyſbé*, moins pour moi que pour
vous.
J'en pourrois dire autant, lui répartit l'amante:
Votre amour étant pure, encor que véhémente,
Je vous ſuivrai par-tout: notre commun repos
Me doit mettre au-deſſus de tous les vains propos
Tant que de ma vertu je ſerai ſatisfaite,
Je rirai des diſcours d'une langue indiſcrette,
Et m'abandonnerai ſans crainte à votre ardeur,
Contente que je ſuis des ſoins de ma pudeur.
Jugez ce que ſentit *Pyrame* à ces paroles:
Je n'en fais point ici de peintures frivoles.
Suppléez au peu d'art que le ciel mit en moi:
Vous même peignez-vous cet amant hors de ſoi:
Demain, dit-il, il faut ſortir avant l'aurore,
N'attendez point les traits que ſon char fa
éclore;
Trouvez-vous aux degrés du terme de Cérès:
Là, nous nous attendrons, le rivage eſt tout pr

ıe eſt au bord, les rameurs, le vent
nême,
ur notre départ, montre une hâte ex-
rême :
:n eſt heureux, notre ſort va changer :
ux ſont pour nous, ſi je ſais bien juger.
ſent à tout : elle en donne pour gage
ſers, par le mur, arrêtés au paſſage.
nur ! tu devois ſervir mieux leur déſir :
:nnent de toi qu'une ombre de plaiſir.
nain *Thyſbé* ſort, & prévient *Pyrame* :
:nce, hélas ! maîtreſſe de ſon ame,
river ſeule & ſans guide aux dégrés,
& le jour luttoient dans les champs azu-
és.
ne vint, monſtre imprimant la crainte,
nage récent ſa gueule eſt toute teinte.
t, & ſon voile emporté par les airs,
'un ſort cruel, tombe dans ces déſerts.
: le voit, le ſouille, le déchire,
t teint de ſang, aux forêts ſe retire.
toit cachée en un buiſſon épais :
trive, & voit ces veſtiges tous frais.
! que devient-il ? un froid court dans ſes
veines ;
oit le voile étendu dans ces plaines,
:, & le ſang, joint aux traces des pas,
he de douter d'un funeſte trépas.

Thiſbé, s'écria-t'il, *Thyſbé*, je t'ai perdue:
Te voilà, par ma faute, aux enfers deſcendue!
Je l'ai voulu: c'eſt moi qui ſuis le monſtre affreux,
Par qui tu t'en vas voir le ſéjour ténébreux.
Attends-moi, je te vais rejoindre aux rives ſombres:
Mais m'oſerai-je à toi préſenter chez les ombres?
Jouis au moins du ſang que je te vais *offrir*,
Malheureux de n'avoir qu'une mort à ſouffrir.
Il dit, & d'un poignard coupe auſſi-tôt ſa trame.
Thyſbé vient, *Thyſbé* voit tomber ſon cher *Pyrame*.
Que devient-elle auſſi? Tout lui manque à la fois,
Les ſens & les eſprits, auſſi bien que la voix.
Elle revient enfin: *Cloton*, pour l'amour d'elle,
Laiſſe à *Pyrame* ouvrir ſa mourante prunelle.
Il ne regarde point la lumiere des cieux,
Sur *Thyſbé* ſeulement il tourne encor les yeux;
Il voudroit lui parler, ſa langue eſt retenue:
Il témoigne mourir content de l'avoir vue.
Thiſbé prend le poignard, & découvrant ſon ſein,
Je n'accuſerai point, dit-elle, ton deſſein,
Bien moins encor l'erreur de ton ame alarmée:
Ce ſeroit t'accuſer de m'avoir trop aimée.
Je ne t'aime pas moins: tu va voir que mon cœur
N'a, non plus que le tien, mérité ſon malheur.

her amant, reçois donc ce triſte ſacrifice :
i main & le poignard ſont alors leur office ;
lle tombe, & tombant range ſes vêtemens,
ernier trait de pudeur, même aux derniers mo-
mens.
es Nymphes d'alentour lui donnerent des lar-
mes,
t du ſang des amans teignirent par des charmes
e fruit d'un mûrier proche & blanc juſqu'à ce
jour,
ternel monument d'un ſi parfait amour*.

IX.

Salmacis.

Videt hic ſtagnum lucentis ad imum
Uſque ſolum lymphæ. Non illic canna paluſtri,
Nec ſteriles ulvæ, nec acuta cuſpide junci, &c. (L. IV, v. 297.)

D'un antre ſolitaire une onde vive & pure
Tombe & baigne en fuyant la naiſſante verdure.
Cette ſource eſt ſacrée, & l'on n'y voit jamais
Croître ces triſtes joncs qu'enfantent les marais.
D'un ombrage éternel le printemps la couronne,
Et Flore n'y craint point le retour de l'automne.

* Imitée par *La Fontaine*.

Une Nymphe indolente en ces charmans réduits :
Perd dans un froid repos & ſes jours & ſes nuits,
Un arc entre ſes mains accable ſa molleſſe,
Et le ſeul bruit du cor fait frémir ſa pareſſe.
Elle fuit des forêts les ſentiers tortueux ;
Sa ſœur lui dit ſouvent : viens te joindre à nos jeux :
Salmacis, prends un arc : *Diane* nous appelle ;
Arme-toi : viens, ſuis-moi, viens chaſſer avec elle.
Salmacis, ſouriant avec tranquillité,
Demeure & s'applaudit de ſon oiſiveté.
Elle treſſe tantôt ſa blonde chevelure
Sur la roſe & le lys éparſe à l'aventure ;
Se jouant quelquefois dans un fleuve voiſin,
Elle abandonne aux flots l'albâtre de ſon ſein :
Et ſon œil attaché ſur leur criſtal fidelle,
S'y regardant toujours, s'y voit toujours plus belle.
Quand du feu du Midi les brûlantes chaleurs
Percent la grotte obſcure & deſſéchent les fleurs,
On la voit repoſer ſous un dais de feuillage,
Des boſquets parfumés lui prêtent leur ombrage.
Elle dort, tout ſe tait : les timides oiſeaux
N'oſent plus voltiger de rameaux en rameaux.
Zéphir même s'arrête, il adoucit pour elle
Ses baiſers amoureux & le vent de ſon aile :

Et-

Elle dort, & ſon ſein doucement agité,
N'oppoſe qu'un gazon à la témérité.
L'amante de *Titon*, ſur les gazons humides,
Déployoit ſes réſeaux & ſes perles fluides;
Séduite par le calme & l'air pur du matin,
La gorge demi-nue & le regard ſerein,
Salmacis moiſſonnoit les doux préſens de *Flore*,
Encor tout humecté des larmes de l'aurore.
Soudain s'offre à ſes yeux un Berger plein d'appas,
Et formé par l'Amour qu'il ne ſoupçonnoit pas.
Charmant, il uniſſoit, doux & rare aſſemblage!
La fleur de l'innocence à la fleur du bel âge:
Et la nature en lui, retardant le déſir,
Déroboit à ſes ſens les ſecrets du plaiſir.
A peine *Salmacis* peut-elle ſe contraindre,
Le voir & ſoupirer, & déſirer & craindre,
Ces ſentimens divers l'agitent tour-à-tour.
Ses yeux, jadis ſi doux, étincellent d'amour;
Son orgueil inquiet a connu les alarmes;
Ses avides regards interrogent ſes charmes.
Ce ruiſſeau qui ſouvent lui peignit la beauté,
Alors trop peu flatteur, eſt cent fois conſulté.
Elle vole au Berger, s'arrête, ſe retire:
La Frayeur la retient, lorſque l'Amour l'attire.
A travers le feuillage, elle ſuit tous ſes pas,
Déſire qu'il approche, & craint ſon embarras.

Elle s'avance enfin : jeune enfant, lui dit-elle ;
Ah ! parlez, de quel nom faut-il qu'on vous appelle ?
Deſcendez-vous des cieux pour orner ce ſéjour ?
Si vous êtes un Dieu, c'eſt le Dieu de l'Amour.
Si vous êtes mortel, heureuſe la maîtreſſe
Qui de vous a reçu la premiere careſſe !
Elle voudroit pourſuivre ; il ſe trouble, il rougit ;
Mais ſon trouble lui ſied, ſa rougeur l'embellit.
Elle exige de lui cette faveur légére,
Ces baiſers qu'à ſa ſœur peut accorder un frere.
Ah ! ceſſez, lui dit-il ; que vois-je dans vos yeux ?
Ceſſez, ou pour jamais j'abandonne ces lieux.
Salmacis en pâlit. Demeurez, je vous laiſſe ;
Demeurez... Elle fuit alors avec adreſſe ;
Et derriere un buiſſon, d'où ſon œil peut le voir,
Elle obſerve l'inſtant de remplir ſon eſpoir.
Se croyant libre, il vole, erre dans la prairie,
Foule d'un pas léger l'herbe tendre & fleurie ;
Et dans ces belles eaux qui l'invitent au bain,
Hazarde un pied craintif qu'il retire ſoudain ;
Mais bientôt abuſé par leur charme perfide,
Sur ces bords enchantés, devenu moins timide,
Il découvre à la Nymphe, en quittant ſes habits,
La jeuneſſe en ſa fleur prête à donner des fruits.

Ce ne ſont point ces traits, cette expreſſion mâle
Et ces muſcles nerveux qui fatiguoient *Omphale*,
Ni devos demi-Dieux les brillans attributs:
C'eſt le jeune *Adonis* préféré par *Vénus*.
Sous l'eau qui le reçoit, & près de lui bouillonne,
Il paroît comme un lys que le verre empriſonne,
Ou comme un bloc d'albâtre, ou des ciſeaux hardis,
Ont ſculpté d'un beau corps les contours arrondis.
Salmacis en ſecret dévore tant de charmes,
Une tendre fureur lui fait verſer des larmes;
Tout, juſqu'à l'air, ſi frais qu'on reſpire en ces lieux,
Lui paroît autour d'elle embraſé de ſes feux.
Rien ne la retient plus; elle brûle, friſſonne:
Elle ne peut ſouffrir tout ce qui l'environne.
Le voile qui la couvre & pèſe à ſes déſirs,
Détaché de ſon ſein, flotte au gré des Zéphirs,
Et ſon œil, de ſa flamme éloquent interprête,
Eſt ſemblable au ſoleil que le cryſtal répéte.
Oui, je te tiens, dit-elle; & la Nymphe à ces mots,
Jette ſes vêtemens, s'élance dans les eaux:
Tour-à-tour elle emploie & la force & la ruſe,
Lui ravit des baiſers, que l'ingrat lui refuſe;

Sous le voile de l'onde, où ſes efforts ſont vains ;
Laiſſe errer au haſard ſes careſſantes mains :
De ſes flexibles bras, l'enveloppe, le lie,
S'élance dans les ſiens, & cent fois ſe replie :
Tel le lierre, en naiſſant, ſur la terre couché,
Serpente autour du chêne, & s'y tient attaché.
L'Amour, qui rit en l'air des efforts de la belle,
Emouſſe encor l'organe interrogé par elle,
Et la Nymphe, expirant de honte & de déſirs,
Dans leur propre foyer cherche en vain les plaiſirs.
Dieux, ô Dieux, dans mes bras enchainez le barbare,
Dit-elle, je mourrai plutôt qu'on m'en ſépare.
L'Amour trop tard, hélas ! applaudit à ſes vœux ;
Et dans un même corps les confondit tous deux.
Sur une même tige ainſi l'on voit deux roſes
Mourir en même temps, en même temps écloſes ;
Ou tels dans les forêts deux jeunes arbriſſeaux,
Semblent, d'un même tronc, enlever leurs rameaux.

X.

Philémon & Baucis.

Dans le VIIIe. Livre, *Jupiter & Mercure* parcourant le monde, déguiſés ſous des habits de voyageurs, arrivent dans un hameau de la Phrygie, dont les habitans impies refuſent de les recevoir chez eux. Chacun leur ferme ſa porte. Deux bons vieil-

lards, *Philemon* & *Baucis* ſa femme, tous deux religieux envers les Dieux & charitables envers les hommes, fideles aux devoirs de l'hoſpitalité, reçoivent avec joie dans leur humble chaumiere ces deux Etrangers. Rien n'eſt plus touchant que le récit que fait *Ovide* des mœurs ſimples & vertueuſes de ces bonnes gens, &c.

Haud procul hinc ſtagnum eſt, tellus habitabilis olim,
Nunc celebres mergis, fulicisque paluſtribus undæ
Jupiter hunc ſpecie mortali, &c.

Hymenée & l'Amour, par des déſirs conſtans, (*a*)
Avoient unis leurs cœurs dès leur plus doux printemps,
Ni le temps ni l'hymen n'éteignirent leur flame,
Cloton prenoit plaiſir à filer cette trame;
Ils ſurent cultiver, ſans ſe voir aſſiſtés,
Leur enclos & leur champ par deux fois vingt étés.
Eux ſeuls ils compoſoient toute leur république:
Heureux de ne devoir à pas un domeſtique,
Le plaiſir ou le gré des ſoins qu'ils ſe rendoient.
Tout vieillit: ſur leur front les rides s'étendoient,

(*a*) *Imitée par La Fontaine.*

L'amitié modéra leurs feux ſans les détruire,
Et par des traits d'amour ſut encore ſe produire.
Ils habitoient un bourg, plein de gens, dont le cœur
Joignoit aux duretés un ſentiment moqueur.
Jupiter réſolut d'abolir cette engeance.
Il part avec ſon fils, le Dieu de l'Eloquence,
Tous deux en Pélerins vont viſiter ces lieux :
Mille logis y ſont, un ſeul ne s'ouvre aux Dieux.
Prêts enfin de quitter un ſéjour ſi profane,
Ils virent à l'écart une étroite cabane,
Demeure hoſpitaliere, humble & chaſte maiſon.
Mercure frappe, on ouvre ; auſſi-tôt *Philémon*
Vient au-devant des Dieux, & leur tient ce langage :
Vous me ſemblez tous deux fatigués du voyage ;
Repoſez-vous, uſez du peu que nous avons ;
L'aide des Dieux a fait que nous le conſervons :
Uſez-en, ſaluez ces Pénates d'argile.
Jamais le ciel ne fut aux humains ſi facile,
Que quand *Jupiter* même étoit de ſimple bois ;
Depuis qu'on l'a fait d'or, il eſt ſourd à nos voix.
Baucis, ne tardez point, faites tiédir cette onde :
Encor que le pouvoir au déſir ne réponde,
Nos Hôtes agréeront les ſoins qui leur ſont dûs.
Quelques reſtes de feu, ſous la cendre épandus,
D'un ſouffle haletant par *Baucis* s'allumerent,
Des branches de bois ſec auſſi-tôt s'enflammerent.

L'onde tiéde, on lava les pieds des Voyageurs.
Philémon les pria d'excuſer ces longueurs :
Et pour tromper l'ennui d'une attente importune,
Il entretint les Dieux, non point ſur la fortune,
Sur ſes jeux, ſur la pompe & la grandeur des Rois,
Mais ſur ce que les champs, les vergers & les bois
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare :
Cependant par *Baucis* le feſtin ſe prépare.
La table où l'on ſervit le champêtre repas,
Fut d'ais non façonnés, à l'aide du compas :
Encore aſſure-t'on, ſi l'hiſtoire en eſt crue,
Qu'en un de ſes ſupports le temps l'avoit rompue.
Baucis en égala les appuis chancelans
Du débris d'un vieux vaſe, autre injure des ans.
Un tapis tout uſé couvrit deux eſcabelles :
Il ne ſervoit pourtant qu'aux fêtes ſolemnelles.
Le linge, orné de fleurs, fut couvert, pour tout mets,
D'un peu de lait, de fruits, & des dons de Cérès,
Les divins Voyageurs, altérés de leur courſe,
Méloient au vin groſſier le cryſtal d'une ſource :
Plus le vaſe verſoit, moins il s'alloit vuidant.
Philémon reconnut ce miracle évident ;

Baucis n'en fit pas moins : tous deux s'agenouillerent,
A ce ſigne d'abord leurs yeux ſe déſillerent.
Jupiter leur parut avec ces noirs ſourcils
Qui font trembler les cieux ſur leurs pôles aſſis.
Grand Dieu ! dit *Philémon*, excuſez notre faute.
Quels humains auroient cru recevoir un tel hôte !
Ces mets, nous l'avouons, ſont peu délicieux :
Mais quand nous ſerions Rois, que donner à de Dieux ?
C'eſt le cœur qui fait tout ; que la terre & qui l'onde
Apprêtent un repas pour les maîtres du monde :
Ils lui préféreront les ſeuls préſens du cœur.
Baucis ſort à ces mots pour réparer l'erreur :
Dans le verger couroit une perdrix privée,
Et par de tendres ſoins dès l'enfance élevée ;
Elle en veut faire un mets, & la pourſuit en va
La volatille échappe à ſa tremblante main,
Entre les pieds des Dieux elle cherche un aſyl
Ce recours à l'oiſeau ne fut pas inutile ;
Jupiter intercede : & déja les vallons
Voyoient l'ombre, en croiſſant, tomber de des monts.
Les Dieux ſortent enfin, & font ſorti hôtes ;
De ce bourg, dit *Jupin*, je veux punir les

Suivez-nous : toi, *Mercure*, appelle les Vapeurs.
O gens durs ! vous n'ouvrez vos logis, ni vos cœurs.
Il dit : & les Autans troublent déja la plaine.
Nos deux époux suivoient, ne marchant qu'avec peine :
Un appui de roseau soulageoit leurs vieux ans.
Moitié secours des Dieux, moitié peur, se hâtans,
Sur un mont assez proche enfin ils arriverent.
A leurs pieds aussi-tôt cent nuages creverent ;
Des ministres du Dieu, les escadrons flottans,
Entraînerent, sans choix, animaux, habitans,
Arbres, maisons, vergers, toute cette demeure,
Sans vestige du bourg, tout disparut sur l'heure.
Les vieillards déploroient ces séveres destins.
Les animaux périr ! car encor les humains,
Tous avoient dû tomber sous les célestes armes,
Baucis en répandit en secret quelques larmes.
Cependant l'humble toit devient Temple, & ses murs
Changent leur frêle enduit en marbres les plus durs ;
De pilastres massifs les cloisons revêtues,
En moins de deux instans, s'élevent jusqu'aux nues ;
Le chaume devient or, tout brille en ce pourpris :
Tous ces événemens sont peints sur les lambris.

Loin, bien-loin les tableaux de *Zeuxis* (
pelle,
Ceux-ci furent tracés d'une main immort
Nos deux époux, ſurpris, étonnés, con
Se crurent par miracle en l'Olympe rendu
Vous comblez, dirent-ils, vos moindre
tures;
Aurions-nous bien le cœur & les mai
pures
Pour préſider ici ſur les honneurs divins,
Et prêtres, vous offrir les vœux des péleri
Jupiter exauça leur priere innocente.
Hélas! dit *Philémon*, ſi votre main puiſſ
Vouloit favoriſer juſqu'au bout des mor
Enſemble nous mourions en ſervant vos
Clotho feroit d'un coup ce double ſacrifi
D'autres mains nous rendroient un vain
office;
Je ne pleurerois point celle-ci, ni ſes yeu
Ne troubleroient non plus de leurs lar
lieux.
Jupiter, à ce vœu, fut encor favorable;
Mais oſerai-je dire un fait preſqu'incroya
Un jour qu'aſſis tous deux dans le ſacré P
Ils contoient cette hiſtoire aux Pélerins r
La troupe à l'entour d'eux debout prêt
reille.
Philémon leur diſoit: ce lieu plein de merv

N'a pas toujours ſervi de Temple aux Immortels.
Un bourg étoit autour, ennemi des autels,
Gens barbares, gens durs, habitacles d'impies,
Du céleſte courroux tous furent les hoſties:
Il ne reſta que nous d'un ſi triſte débris,
Vous en verrez tantôt la ſuite en nos lambris.
Jupiter l'y peignit. En contant ces annales,
Philémon regardoit *Baucis* par intervalles:
Elle devenoit arbre, & lui tendoit les bras:
Il veut lui tendre auſſi les ſiens, & ne peut pas.
Il veut parler, l'écorce à ſa langue preſſée;
L'un & l'autre ſe dit adieu de la penſée:
Le corps n'eſt tantôt plus que feuillage & que bois.
D'étonnement la troupe, ainſi qu'eux, perd la voix:
Même inſtant, même ſort à leur fin les entraîne;
Baucis devient tilleul, *Philémon* devient chêne:
On les va voir encor, afin de mériter
Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûter.

XI.

Biblis & Caunus.

Ovide décrit admirablement bien les ſymptômes & les progrès d'une paſſion inceſtueuſe. Il auroit fait une peinture achevée, s'il ne s'étoit pas trop arrêté ſur les détails,

M. de Saint-Ange (a) a retranché sagement dans sa traduction tout ce qui pouvoit offenser les gens de goût, & nuire à la chaleur du sentiment.

Biblis in exemplo est, ut ament concessa puellæ :
Biblis apollinei correpta cupidine fratris
Non soror ut fratrem, nec quâ debebat, amavit,
Illa quidem primo nullos intelligit ignes, &c

(L. IX, v. 452.)

Beau sexe, de *Biblis* l'ardeur illégitime
T'apprend à fuir l'amour, quand l'amour est un crime.
Biblis aima *Caunus*, l'aima pour son malheur,
Assez pour une amante, & trop pour une sœur.
Sans soupçonner d'abord sa flamme criminelle,
Elle en nourrit long-temps la premiere étincelle
Souvent elle le presse en ses bras caressans,
Lui donne des baisers qu'elle croit innocens.

(a) Ce jeune Auteur, aussi distingué par ses mœurs douces & honnêtes, que par ses talens poétiques, se propose de traduire les plus beaux morceaux d'*Ovide*. Les essais qu'il a inséré dans le Mercure, & les applaudissemens des vrais connoisseurs, lui assurent le succès de son entreprise.

Elle s'abuſe ainſi : l'Amour qui l'a ſurpriſe,
Sous le nom d'amitié, ſe voile & ſe déguiſe.
Mais accru par degrés, ce poiſon ſuborneur,
Pénetre tous ſes ſens, embraſe tout ſon cœur.
Son ardeur ſe trahit ; va-t'elle voir ſon frere ?
Sa parure décèle un deſſein de lui plaire.
Qu'une jeune beauté paroiſſe devant eux,
L'alarme entre auſſi-tôt dans ſon cœur ſoupçonneux.
L'Amour la fait déja rougir de la nature ;
Déja le nom de ſœur eſt pour elle une injure.
Cependant elle n'oſe encore ouvrir ſon cœur
Au dangereux eſpoir d'un coupable bonheur.
La lumiere du jour intimide ſon ame :
Mais l'ombre de la nuit, complice de ſa flame ;
Dans un ſonge à la fois, plein d'horreurs & d'appas,
Lui préſente *Caunus*, le met entre ſes bras ;
Et ſur ſon front brûlant la rougeur imprimée
Trahit l'illuſion dont elle eſt trop charmée :
Biblis ſe rappellant les erreurs du ſommeil,
Veut s'en repaître encore, & maudit le réveil.
L'œil inondé de pleurs, tremblante, irréſolue,
Elle exhale en ces mots le poiſon qui la tue.
Malheureuſe *Biblis* ! ah ! que vient m'annoncer
Ce ſonge... ſans rougir puis-je encore y penſer ?
S'il alloit s'accomplir !... ciel qui punit l'inceſte,
Ciel, détourne à jamais ce préſage funeſte.

Oui, ſans doute, *Caunus* eſt digne d'être aimé :
Il ne faut que le voir pour en être charmé.
Si *Biblis* d'un amant eût eu le choix à faire,
Il eût choiſi *Caunus* . . . . Faut-il qu'il ſoit mon frere ?
Ah ! pourvu que du moins mon malheureux amour
Ne profane jamais la pureté du jour.
O nuit ! rends-moi ſouvent, rends-moi ce doux menſonge !
Le ſonge eſt ſans témoins, & l'on jouit d'un ſonge.
O Vénus ! ô tranſports ! ô fortunés momens !
Comme la volupté pénétra tous mes ſens !
Ils en ont treſſailli ! dans mon ame vaincue
J'ai ſenti ſe gliſſer une joie inconnue.
O douce illuſion ! nuit propice à l'Amour !
Hélas ! que ne peut-on rêver auſſi le jour !
Toi, que *Biblis* à peine oſe nommer ſon frere,
Que ne m'eſt-il permis d'avoir un autre pere !
De t'appeller d'un nom & plus libre & plus doux,
Du nom de mon amant, du nom de mon époux !
Au gré de mes déſirs, ſi le ciel m'eût fait naître,
Tout nous ſeroit commun, hors l'auteur de notre être ;
Ou, pour me laiſſer plus à recevoir de toi,
Tu ſerois né d'un ſang plus illuſtre que moi.

Une femme, peut-être, indigne de te plaire,
Te devra donc, *Cannus*, le bonheur d'être mere !
Moi, que le ſang t'unit, hélas ! pour mon malheur,
Je me vois condamnée à n'être que ta ſœur ;
Nous n'aurons de commun que ce qui nous ſépare.
Que deviendra l'eſpoir où ce ſonge m'égare ?
L'eſpoir !.... qu'oſé-je dire ? où l'ai-je donc trouvé ?
Eſt-il rien de plus vain que ce qu'on a rêvé ?
Les dieux ſont plus heureux ! les dieux exempts de crimes
S'uniſſent à leurs ſœurs par des nœuds légitimes.
Opis eſt de *Saturne* & la femme & la ſœur,
Thétis de l'Océan, ce Dieu, ce Dieu vengeur,
Dont *la foudre* punit l'inceſte & l'adultere,
Jupiter de *Junon* eſt l'époux & le frere.
Ces droits ſont ceux des Dieux. En accuſant le ciel,
Crois-je donc excuſer mon penchant criminel ?
Eteignons, éteignons une ardeur déteſtable,
Ou bien mourons avant que d'être plus coupable ;
Mais qu'il donne du moins, attendri ſur mon ſort,
Des baiſers à ma bouche & des pleurs à ma mort.
Oui, la mort m'eſt un bien ; qu'ai-je encore à prétendre,
Si j'aimois, à mes vœux daigneroit-il ſe rendre ?

Je crois déja le voir frémir de mon amou
Me repouſſer, me fuir, & me fuir ſans
Mais, pourquoi m'alarmer d'un ſcrupu
N'a-t'on pas vu jadis les fiers enfans d'
Dans les bras de l'hymen s'unir avec le
Qu'ai-je dit? eſt-ce à moi de ſavoir ces
Loin de moi, feux impurs! quoique vo
faire,
Je veux aimer *Caunus*, l'aimer . . . . m
un frere.
Si pourtant le premier il eût formé d
Je me trompe, ou *Biblis* eût conſolé ſe
Hé bien! pourquoi n'oſer demander u
Qu'il obtiendroit de moi, ſi j'étois à ſa
Quoi! lâche! quoi! ce feu . . . . . tu
couvrir?
Oſeras-tu parler, quand tu devrois mo
L'amour m'y forcera: je parlerai ſans d
Ou bien à cet aveu, car je ſens qu'il m'
Si ma voix ſe refuſe . . . écrivons . . . un
Diſpenſe de rougir, & dira mon ſecret
Ce parti de ſon cœur fixe l'incertitude
Il faut rompre à la fin un ſilence trop ru
» Allons, dit-elle, allons, qu'il appr
vœux . . .
» Mais par où commencer ces coupables
» Chaque idée eſt horrible . . . ». Elle
efface,
Retranche quelques mots, & ſoudain l

Son eſprit agité par la crainte & l'eſpoir
Ne ſait ni ce qu'il veut, ni ce qu'il doit vouloir.
Elle approuve & condamne, & toujours inquiette,
Vingt fois reprend la plume, & vingt fois la rejette.
Sa main trace en tremblant, *c'eſt ta ſœur qui t'écrit*;
La Pudeur en triomphe, & l'Amour en gémit.
Mais inutile joie! inutiles alarmes!
Ces mots ſont auſſi-tôt effacés par ſes larmes.
Le crime enfin l'emporte, & ces traits mal formés,
Sur le fatal billet reſterent imprimés.
C'eſt une amante en pleurs qui tremble de t'écrire;
Son nom... ah! ciel!... ſon nom... je rougis de le dire.
Que ne puis-je, *Caunus*, lire au fond de ton cœur
Avant de mettre au jour l'opprobre de ta ſœur!
Oui, c'eſt moi, c'eſt *Biblis*; peux-tu la méconnoître?
Je t'aime, & dès-long-temps tu le ſavois peut-être.
Hélas! tout trahiſſoit mon cœur déſeſpéré,
Ce teint pâle & flétri, ce front défiguré,
Ces regards languiſſans, & ces larmes ſecrètes,
D'un amour concentré, timides interprêtes,

Et ces ſoupirs muets, & pourtant éloquens,
Et ces embraſſemens, ſi doux & ſi fréquens,
Et ces baiſers ſur-tout, qu'à leur ardeur brûlante
Tu devois bien ſentir être ceux d'une amante.
Quel que ſoit cependant cet amour inſenſé,
Malgré le trait fatal dans mon cœur enfoncé,
Les Dieux m'en ſont témoins, à moi-même cruelle,
J'ai tout fait pour dompter une flamme rebelle;
Oppoſant à l'Amour, honneur, raiſon, vertu,
Contre ce Dieu cruel j'ai long-temps combattu.
Va, crois que j'ai ſouffert avant que de me rendre
Plus que d'un foible ſexe on oſeroit l'attendre.
J'ai dévoré ma honte autant que je l'ai pu;
Je ſuis vaincue, hélas! mon deſtin l'a voulu.
Tu peux perdre ou ſauver une amante timide!
Oui, tu le peux, ingrat, que ton cœur en décide.
Songe au moins, avant tout, ſonge au moins qui je ſuis.
Pour t'avoir trop aimé, ne ſuis-je plus *Biblis*?
Es-tu mon ennemi, quand je ſuis ton amante?
Va, crois-moi, va, laiſſons la vieilleſſe impuiſſante
Sur l'auſtere devoir meſurer tous ſes pas,
Et chercher ce qu'on doit, & ce qu'on ne doit pas.

Ne vas point prévenir le moment d'être ſage :
L'Amour & ſes plaiſirs ſont faits pour le jeune âge.
L'Amour nous rend heureux, & non pas criminels :
L'Amour a ſous ſes loix rangé les immortels.
Aimons-nous : dans l'Amour rien ne peut nous contraindre,
Rien, pourvu qu'en effet nous ne voulions rien craindre :
Ni d'un pere cruel le pouvoir odieux,
Ni les diſcours jaloux, ni l'œil des curieux.
Nous pouvons, ſous les noms & de ſœur & de frere,
Des larcins amoureux cacher le doux myſtere :
En pleine liberté je puis t'entretenir,
Du bonheur de te voir m'enivrer à loiſir.
Ta main, ta chere main, peut careſſer la mienne,
Ma bouche peut ravir un baiſer ſur la tienne :
Ne puis-je rien de plus ? ces horribles aveux,
Ne les impute au moins qu'à l'excès de mes feux :
Et juge ſi tu dois encore être inflexible.
Ton cœur à la pitié doit-il être inſenſible ?
L'honneur exige-t'il que tu ſois mon bourreau ?
Et voudrois-tu qu'un jour on lût ſur mon tombeau :
Victime de l'Amour, Biblis *ici repoſe*,
Son frere trop aimé de ſa mort fut la cauſe.

Son cœur dictoit encor ..... mais de ce long
discours,
Le papier qui lui manque interrompit le cours.
Elle appelle un Eſclave, il vient: à ſon approche
Elle tremble, & paroît redouter un reproche.
Viens, lui dit-elle, ami, viens, porte ce billet.
A ces mots elle veut retenir ſon ſecret:
Elle héſite long-temps ſur ce qu'elle doit faire,
Et ce n'eſt qu'en tremblant qu'elle ajoute...à mon
frere.
Deux fois la lettre échappe à ſa tremblante main:
Préſage malheureux, mais préſage trop vain!
Il fallut l'envoyer: le meſſager fidele
Obéit promptement, & guidé par ſon zèle,
Saiſit l'heureux inſtant de remettre à *Caunus*
Ce billet dont les traits à ſes yeux ſont connus.
Caunus l'ouvre, & frémit: & ſans lire le reſte,
Il déchire auſſi-tôt cette lettre funeſte:
La pâleur ſur ſon front ſe mêle à la rougeur.
» Sors, dit-il à l'Eſclave, évite ma fureur:
» Si ta mort de nos jours n'entraînoit l'infamie,
» Ton audace déja t'auroit coûté la vie ».
L'eſclave fuit tremblant: à ces affreux récits,
Hélas! que devins-tu, malheureuſe *Biblis*!
Tu pâlis, & la mort ſe gliſſant dans tes veines,
Te rendit quelque temps inſenſible à tes peines.
Elle renaît enfin, & r'ouvrant l'œil au jour,
Reprend ſa triſte vie, & ſur-tout ſon amour.

à bouche, où ſemble errer ſon ame fugitive,
aiſſe à peine en ces mots tomber ſa voix plaintive.
» Je l'ai bien mérité ; devois-je mettre au jour
a bleſſure d'un cœur honteux de ſon amour ?
alloit-il d'un ſecret qu'à jamais j'ai dû taire,
onfier au papier l'exécrable myſtere ?
l falloit, par degrés, dans un tendre entretien,
aire parler mon cœur, étudier le ſien.
e quel égarement ai-je eu l'ame frappée ?
ette lettre fatale une fois échappée,
ers l'innocence en vain je retourne les yeux.
uelle erreur m'aveugla ! prête à trahir mes vœux,
rois fois ma main trembla, tous mes ſens ſe troublerent,
e noirs preſſentimens dans mon cœur s'éleverent.
élas ! ils me diſoient de prendre un autre jour,
u même d'abjurer ! ... oui ... d'abjurer l'Amour.
oi ! n'aimer plus *Cæsar* ! Dieux, qu'offenſe ma flame,
ui, vous pourriez plutôt anéantir mon ame.
l falloit l'aborder, lui dévoiler mon cœur,
ui peindre mon amour & toute ſa fureur.
'une amante il eût vu le déſeſpoir, les larmes,
ux cris de ma douleur, il eût rendu les armes.

Rien ne la retient plus : s'élançant ſur les mers,
Elle ira le chercher dans un autre univers.
Telle qu'une Bacchante, éperdue, éplorée,
Elle porte en cent lieux ſa douleur égarée ;
Enfin, pâle & tremblante, atteinte du tré-
pas,
Dans un déſert affreux elle arrête ſes pas.
Là, ranimant encor ſes forces accablées,
Elle ſe fait un lit des feuilles raſſemblées :
Victime de l'Amour, victime des remords,
Son ame en gémiſſant deſcendit chez les morts.

XII.

Diſpute d'Ajax & d'Ulyſſe, au ſujet des armes d'Achille.

Le XIIIe. Livre des *Métamorphoſes* préſente un des plus ſublimes tableaux que le temps ait fait parvenir juſqu'à nous. Nous allons remettre ici ſous les yeux la belle traduction que M. de *La Condamine* a lu cette année à l'Académie Eranҫoiſe.

Les chefs étoient aſſis, les ſoldats en ſilence :
Dans ce Sénat guerrier le fier *Ajax* s'avance,
Armé d'un bouclier de ſept peaux revêtu,
L'œil enflammé, le bras vers le port étendu.
De ce débat, grand Dieu ! ce rivage eſt la lice :
A l'aſpect de la flotte, on me compare *Ulyſſe* !

Lui

Lui qu'on vit n'oppoſer que d'impuiſſans efforts
Aux feux dont les Troyens menacerent nos bords,
Tandis que bravant ſeul *Hector*, le fer, la flame,
Ajax les repouſſoit juſqu'aux murs de Pergame.
Un bras vainqueur eſt donc un trop foible ſecours,
Il vaut mieux, pour combattre, employer les diſcours !
Mais d'un langage orné j'ignore l'artifice,
Comme l'art de la guerre eſt ignoré d'*Ulyſſe*.
Parler eſt ſon talent, il peut le ſignaler,
Haranguer le Troyen qu'*Ajax* feroit trembler.
Pourquoi ferois-je ici le pompeux étalage
Des périls qu'à vos yeux affronta mon courage ?
D'un ſi grand appareil *Ulyſſe* a ſeul beſoin ;
Il n'eut de ſes exploits que la nuit pour témoin.
Je l'avouerai, le prix flattoit mon eſpérance ;
Mais il perd ſon éclat par cette concurrence.
Pour *Ulyſſe* déja c'eſt l'avoir emporté ;
Ne publiera-t'on pas qu'il me l'a diſputé ?
Mes droits ſont la valeur ; mais je les abandonne,
Et je réclame ici ceux que le ſang me donne.
Mon pere, ſur les pas d'*Hercule* & de *Jaſon*,
Télamon, ſoumit Troye, & conquit la Toiſon.
Il naquit d'*Eacus*, Juge & terreur des Ombres,
Arbitre de leur ſort dans les Royaumes ſombres,
Où ton aïeul *Siſyphe*, expiant ſes forfaits,
Roule un roc qui retombe, & gémit ſous le faix.

Petit-fils d'*Eacus*, dont *Jupiter* fut père,
J'ai pour troiſiéme aïeul le maître du tonnerre:
Je ne me vante ici d'être du ſang des Dieux,
Qu'autant qu'*Achille* & moi les avons pour aïeux:
Le ſang nous uniſſoit: je demande ſes armes.
Pour *Ulyſſe* la ruſe & la fraude ont des charmes;
Nos droits ſont-ils douteux? ſeroient-ils ſuſpendus
Entre un fils de *Siſyphe* & le fils d'*Eacus*?
Sans uſer, comme toi, d'une baſſe induſtrie,
Je m'offris le premier pour ſervir la patrie;
Mais de quel front prétend au divin bouclier
Celui qui dans nos camps ſe montra le dernier?
Qui, par le trait honteux d'une lâche prudence,
Aux yeux de tous les Grecs amena la démence,
Quand *Palamède*, hélas! que l'on pleure aujourd'hui,
Guerrier plus malheureux, mais plus adroit que lui,
Par un piége innocent dévoila ſa baſſeſſe,
Et l'emmena tremblant au ſecours de la Grèce?
Tel qui n'oſa s'armer, par la crainte abattu,
Des armes d'un héros ſe verroit revêtu;
Et je ſerois fruſtré de ce noble héritage,
Pour avoir le premier ſignalé mon courage!
Ah! plût au ciel qu'*Ulyſſe*, encor loin de ces lieux,
Eprouvât ou feignît un tranſport furieux!

Philoctète, à Lemnos, innocente victime,
Ne pourroit aujourd'hui nous reprocher un crime;
Au fond d'un antre obscur ses lamentables cris
Ne feroient point gémir les rochers attendris;
Il accuse du ciel la trop lente justice:
Mais les Dieux, (s'il en est) le vengeront d'*Ulysse*.
Cher Prince, ami d'*Hercule*, & son digne héritier,
Toi, qu'au serment des Grecs on a vu se lier,
Epuisé par la faim & par la maladie,
Faut-il, pour te vêtir & conserver ta vie,
Qu'à percer des oiseaux tes traits soient profanés,
Ces traits contre *Ilion* par le ciel destinés!
Mais tu vis; tes malheurs ne sont pas sans remede,
Et tu jouis d'un sort qu'enviroit *Palamède*.
Sans *Ulysse* il vivroit: un infame soupçon,
En perdant l'innocent, n'eût pas flétri son nom;
Et cet or, qu'un perfide enfouit dans sa tente,
N'eût pas d'un crime faux fait la preuve apparente.
Ainsi combat *Ulysse*, ainsi, perfide & vil,
Il trama de nos chefs ou la mort ou l'exil.
Mais dût-il de *Nestor* surpasser l'éloquence,
Fera-t'il oublier qu'il laissa sans défense,
Au milieu des Troyens, sur un cheval blessé,
Cet auguste vieillard par les ans affaissé?

732438

Qu'on ne m'impute pas de ſuppoſer un crime ;
Diomède t'a vu livrer cette victime ;
La voix de ton ami, honteux de ton affront,
De tout autre qu'*Ulyſſe* eût fait rougir le front.
Mais admirons des Dieux la juſtice ſuprême :
Ce ſecours qu'il refuſe, il l'implore lui-même.
Ulyſſe, en ce moment, doit être abandonné :
Il a dicté l'arrêt, l'exemple en eſt donné.
Il appelle, j'accours ; je vois le Roi d'Ithaque
Renverſé ſous le bras du Troyen qui l'attaque ;
Pâliſſant à l'aſpect de l'homicide acier.
J'oppoſe à l'ennemi cet épais bouclier ;
Je t'en fais un rempart : perdons-en la mémoire ;
Sauver les jours d'un lâche, eſt un ſujet de gloire.
Oſes-tu ſur le prix lever encor les yeux,
Digne rival d'*Ajax* ? Retournons ſur les lieux :
Vois l'ennemi, reprends ta pâleur & ton trouble ;
Tu vois couler ton ſang, & ta frayeur redouble ;
Viens ſous mon bouclier rappeller tes eſprits :
Viens t'y cacher, & là diſpute-moi le prix.
Mais que vois-je ? Celui qu'accabloit ſa foi-bleſſe
A retrouvé pour fuir ſa force & ſa viteſſe.
Heſior paroît, & mene au combat tous les Dieux.
Tout tremble à ſon aſpect, la foudre eſt dans ſes yeux ;

Le plus brave frémit : je te pardonne, *Ulyſſe*.
Vainqueur, couvert de ſang, au milieu de la lice,
Hector, le fier *Hector* eſt par moi renverſé,
D'un éclat de rocher que mon bras a lancé,
Il défie au combat tous les chefs de la Grèce,
A déſigner *Ajax* chacun de vous s'empreſſe :
Enfin la voix du ſort me nomme ſon rival,
Et l'honneur du combat entre nous fut égal.
Par le fer & le feu la flotte eſt menacée,
Et la langue d'*Ulyſſe* à l'inſtant s'eſt glacée,
Son bras eſt engourdi : le mien a dans ce jour
Sauvé mille vaiſſeaux, ſeuls garans du retour.
L'un demande le prix : cette armure immortelle
A plus beſoin d'*Ajax*, qu'*Ajax* n'a beſoin d'elle.
J'oſe dire du moins que de cette faveur,
Le vainqueur & le prix partageront l'honneur.
Rhéſus, *Dolon* vaincus, *Hélénus* & ſa priſe,
Et du Palladium la nocturne entrepriſe,
Tels ſont les faits qu'*Ulyſſe* oſe oppoſer aux miens.
Mais ſont-ce des exploits ? ſont-ce même les ſiens ?
Qu'a-t'il fait au grand jour, & qu'a-t'il fait ſans aide ?
Toujours il a ſuivi les pas de *Diomède*,
Toujours d'un bras plus ſûr il implora l'appui,
Et *Diomède* au prix a plus de droit que lui.

Les armes d'un Héros entre les mains d'*Ulyſſe* !
Jamais en connut-il d'autres que l'artifice ?
De ce caſque doré l'éclat étincelant,
Dans l'ombre de la nuit le feroit voir tremblant.
Tu plierois ſous le faix de l'armure d'*Achille* ;
La lance qu'il porta veut un bras moins débile.
Cette égide divine, en paſſant dans le rien,
Seroit bientôt la proie & le prix du Troyen.
Son poids affoibliroit, en retardant ſa courſe,
Celui dont l'art de fuir eſt l'unique reſſource.
Tu vois que mille traits criblent mon bouclier,
Il m'en faut un nouveau : le tien eſt tout entier.
Mais nous perdons le temps en diſcours frivoles ;
J'en appelle aux effets, laiſſons-là les paroles :
Lançons ce bouclier dans les rangs ennemis,
De qui l'en tirera, qu'il devienne le prix.

M. *de la Condamine* n'a point encore publié la réponſe d'*Ulyſſe*, qui doit couronner le beau morceau d'*Ovide*. Voici de quelle maniere M. le Chevalier de *Cogolin* l'a rendue.

Ulyſſe *, après avoir juſtifié ſon éloquence, dont la Grèce a éprouvé les heureux effets, fait voir qu'il eſt d'un ſang auſſi beau que ſon rival : il mépriſe cependant ce frivole avantage.

* V. *Lettre ſur quelques Écrits de ce temps*, an. 1751.

» Que nous fait la naiſſance & l'éclat des aïeux,
Si de ſa propre gloire on ne brille comme eux?
Ajax nous vante ici ſa céleſte origine:
Comme lui je deſcends d'une ſource divine.
Le grand *Arceſius*, dont *Laerte* eſt le fils,
Reçut de *Jupiter* le jour qu'il m'a tranſmis.
Et l'on ne compte point dans la race d'*Ulyſſe*
Des criminels flétris d'exil & de ſupplice.
Je pourrois joindre encore à ſes droits ſolemnels
L'avantage & l'éclat de mes droits maternels.
Mercure à mes aïeux ajoute un nouveau luſtre:
Ainſi, des deux côtés, ma naiſſance eſt illuſtre ».

Ulyſſe fait enſuite l'énumération de ſes exploits. Rien n'eſt ſi beau que le parallèle qu'il fait de lui-même avec *Ajax*.

» Cependant tous ces chefs, tes égaux en courage,
Toujours à mes conſeils ont cédé l'avantage.
Tu ſignales ton bras, *Ajax*, au champ de *Mars*:
Moi, je régis ta fougue au milieu des haſards.
Ta valeureuſe ardeur ignore la prudence:
Tu ſais combattre, & moi j'uſe de prévoyance.
C'eſt *Atride*, avec moi, qui réglons le combat;
Mon eſprit qui préſide, & ton corps qui ſe bat,
Autant qu'un Nautonier, rempli d'expérience,
Du groſſier Matelot ſurpaſſe la ſcience;

Autant qu'à ſes ſoldats le chef doit commander,
A mes vertus, *Ajax*, autant tu dois céder ».

» De l'Eloquence alors on éprouva les charmes :
Par elle, du Guerrier, l'Orateur eut les armes ».

Ajax, au déſeſpoir, ſe plonge ſon épée dans le ſein.

» Son bras qui s'affoiblit tente de l'arracher,
Le flot, qui rejaillit, aide à l'en détacher ;
Tout-à coup une fleur, de pourpre étincelante,
Naît du ſein humecté de la terre ſanglante ;
Elle offre aux yeux le cri d'*Hyacinthe* bleſſé,
Et le chiffre d'*Ajax* ſur ſa feuille tracé ».

Les perſonnes éclairées, qui rendent juſtice au vrai mérite, au goût & aux connoiſſances ſolides, conviennent que M. de *Sivry* a très-heureuſement imité *Ovide* dans ſa Tragédie d'*Ajax*. On retrouve dans tous les Ouvrages de cet Auteur eſtimable, les traces précieuſes de l'Antiquité. On voit qu'il s'eſt nourri de bonne heure de la lecture des bons Ecrivains de la Grèce & de Rome : & la traduction de *Pline* prouve qu'il ne ſacrifie point ſes talens à la frivolité & au goût du ſiécle. Il s'eſt dit de bonne heure, pour ſe conſoler de quelques injuſtices du Public, ces ſages paroles d'*Euripide*.

. . . .

Que l'homme inſtruit m'accorde ſon ſuffrage :
De plaire à tous je n'ai pas le deſſein.
Charmer le Peuple, eſt le plus ſûr moyen
De ſuccomber ſous le mépris du Sage.

XIII.

Vertumne & Pomone.

On trouve dans *Vertumne* & *Pomone* des morceaux charmans de Poëſie deſcriptive. M. de *Saint-Ange* a fait paſſer dans notre Langue une partie de leurs beautés.

Jamque Palatinæ ſummam Proca gentis habebat.
Rege ſub hoc Pomona fuit : qua nulla Latinas
Inter Hamadryadas coluit ſolertius hortos,
Nec fuit arborei ſtudioſior altera fœtus, &c.
(L. XIV.)

Pomone fit fleurir, aux temps des vieux Albains,
L'art heureux d'enrichir & d'orner les jardins.
Jamais *Hamadryade*, avec autant d'adreſſe,
Ne cultiva des fruits la champêtre richeſſe,
Ne ſut mieux diriger un flexible arbriſſeau,
L'étendre en eſpalier, le courber en berceau.
Vallons, forêts, étangs, vous ne pouvez lui plaire.
Armée, au lieu de traits, d'une ſerpe légere,

Dans l'écorce entr'ouverte elle inſere un bouton ;
Du rameau maternel étranger nourriſſon ;
Et des jets déréglés réprimant la licence,
Elle émonde avec art leur ſtérile abondance.
Là d'une ſource vive elle appelle les eaux,
Et les fait lentement ſerpenter en ruiſſeaux.
Ici ſa main, d'une onde avec peine puiſée,
Sur l'émail de ſes fleurs fait jaillir la roſée.
Ce ſont là tous ſes ſoins, ſes plaiſirs les plus doux.
Son ame effarouchée au ſeul nom d'un époux,
Des plaiſirs de l'hymen craint la trompeuſe amorce.
Pour écarter loin d'elle & la ruſe & la force,
Un rempart de verdure enfermant ſes jardins,
En défend toute entrée aux amoureux Sylvains.
Les Dieux, les demi-Dieux des vallons, des montagnes,
Les Faunes habitans des riantes campagnes,
Pan, couronné de pins, & ce Dieu dont la faulx,
De nos fruits mûriſſans écarte les oiſeaux ;
Des Satyres badins la folâtre jeuneſſe,
Sylvain, plus jeune encore, en ſa verte vieilleſſe,
Eſſayerent cent fois de lui plaire, & cent fois,
Pour cacher leur dépit, s'enfuirent dans les bois.
Vertumne, Dieu des fruits, que Septembre colore,
Sans être plus aimé, l'aima plus qu'eux encore.

Oh que n'inventa point ſon cœur induſtrieux
Pour aborder la Nymphe & rencontrer ſes yeux !
Tantôt d'un moiſſonneur, rembruni par le hâle,
Il emprunte les traits & la rudeſſe mâle :
Des épis ſur ſa tête il charge les faiſceaux,
Et ſon bras demi-nud eſt armé d'une faulx.
Tantôt, tel qu'un faneur, des treſſes de verdure,
Entrelaſſent ſans art ſa noire chevelure,
Où, nouveau *Triptolème*, aiguillonnant ſes bœufs,
D'un fouet qui frappe l'air il fait ſiffler les nœuds !
Combien de fois encore, au bord d'une eau courante,
Lui vit-on balancer une ligne tremblante !
Heureux par tant de ſoins d'obtenir un regard !
Enfin, pour épuiſer les ſecrets de ſon art,
D'une antique Prêtreſſe il prend l'habit & l'âge ;
Il allonge ſes traits, fillonne ſon viſage,
Blanchit l'or de ſa tête, & marchant d'un pas lent,
Sur un bâton noueux courbe ſon corps tremblant.
Vertumne, à la faveur de l'âge qu'on révere,
Pénetre dans l'enclos de la Nymphe ſévere.
Dans ce charmant ſéjour tout enchante ſes yeux.
» Chaſte Nymphe, plus belle encor que ces beaux lieux,

Votre verger, dit-il, l'honneur de ces campagnes,
Surpaſſe les vergers des Nymphes vos compagnes!
Autant que la beauté qui brille dans vos traits,
Surpaſſe à mes regards l'orgueil de leurs attraits ».
En achevant ces mots, d'une voix langoureuſe,
Sur ſa bouche il appuie une lèvre amoureuſe,
Et lui prend un baiſer, dont la chaleur dément
De ſes faux cheveux gris le menſonge impoſant.
La Nymphe ſoutenant ſa marche qui chancelle,
Sur un banc de gazon le fait aſſeoir près d'elle.
Là, promenant ſes yeux, & voyant les rameaux,
Se courber mollement ſous des riches fardeaux,
Il admire en ſecret l'ouvrage de *Pomone*,
Et reconnoît ſes ſoins dans les dons de l'Automne.
Non loin d'eux s'élevoit un orme vigoureux
Qu'une vigne enlaçoit de ſes bras amoureux.
« Regardez-les, dit-il, l'Amour les joint enſemble :
Ils empruntent leur prix du nœud qui les raſſemble.
Sans la vigne, l'ormeau de ſes feuillages verds,
Etaleroit en vain le luxe dans les airs ;
La vigne, qui des vents brave avec lui la guerre,
Humble arbuſte, ſans lui, rampe roit ſur la terre.

Oui, l'univers entier s'embellit par l'Amour.
Vous ſeule n'oſez-vous aimer à votre tour?
Hélas! ſi vous vouliez des plaiſirs d'Hymenée
Eſſayer à la fin la douceur fortunée,
Jamais belle n'eût vu tant d'amans ſur ſes pas,
Ni l'épouſe d'*Ulyſſe* ou du fier *Ménélas*,
Ni cette amante auſſi, dont la beauté fatale
A l'inſtant qu'on paroit ſa couche nuptiale
Arma le fier *Lapithe* au milieu des feſtins,
Et des fils de la Nue enſanglanta les mains.
Que dis-je? vos mépris & votre indifférence
Ont-ils de vos amans rebuté la conſtance?
Mortels, Dieux, demi-Dieux, rejettés tant de fois,
N'aſpirent qu'au bonheur de fixer votre choix.
N'allez point, par la foule, à l'autel entrainée,
Allumer les flambeaux d'un vulgaire hymenée.
Vertumne avec *Pomone*, uni par de beaux nœuds,
Seul peut la rendre heureuſe, en ſe rendant heureux.
Jamais on ne le vit, adorateur volage,
Promener en cent lieux ſon indiſcret hommage.
Cet heureux coin du monde eſt pour lui l'univers,
Et ce ruiſſeau voiſin, la barriere des mers.
Ce n'eſt point un amant de qui l'ardeur commune
Flatte chaque beauté ſans en aimer aucune;

Dont le cœur enflammé par un premier regard,
Donne, reprend ſa foi, la redonne au haſard.
Belle Nymphe, c'eſt vous qu'il aima la premiere:
Et c'eſt vous que ſon cœur aimera la derniere.
Que lui faut-il de plus pour être votre époux?
Comme vous il eſt jeune, aimable comme vous;
Il ſait, il ſait encor, ſous diverſes figures,
Faire aux regards ſurpris d'aimables impoſtures.
Ordonnez, & bientôt, prompt à ſe transformer,
Il deviendra l'objet digne de vous charmer.
N'eſt-il pas juſte enfin, quand vos goûts ſe reſſemblent,
Que par un doux lien vos deux cœurs ſe raſſemblent?
Ainſi que vos plaiſirs, uniſſez vos deſtins.
Comme vous il habite, il aime les jardins;
Et ſi du ſoin des fruits vous faites vos délices;
Des fruits de ſon autel il reçoit les prémices.
De ces foibles préſens s'il a paru jaloux,
C'eſt qu'offerts par vos mains, ils deviennent plus doux.
Mais, ni le don des fruits, ni le tribut des plantes,
Qui croiſſent à l'envi ſous vos mains diligentes,
N'ont rien qui puiſſe encor lui plaire à l'avenir.
C'eſt vous ſeule qu'il veut de vous même obtenir;
Lui refuſerez-vous tendreſſe pour tendreſſe?
Pomone, ayez pitié de l'ardeur qui le preſſe;

Et croyez que préſent aux lieux où je vous vois,
C'eſt lui qui vous implore, & parle par ma voix.
Ainſi, puiſſe des vents la rigoureuſe haleine
Reſpecter du printemps la promeſſe incertaine:
Et que jamais la grêle, à coups précipités,
Ne détruiſe vos fruits, mûris par les étés ».
Il dit, & tout-à-coup dépouillant ſa vieilleſſe,
Le Dieu change, & paroît tout brillant de jeuneſſe.
Tel perçant un nuage étendu ſur les cieux,
Le ſoleil dans ſa gloire étincelle à nos yeux.
Peut-être tranſporté d'une amoureuſe audace,
Il alloit... Mais la Nymphe, épriſe de ſa grace,
Déja tremble, ſoupire & reſſent tous ſes feux:
C'en eſt fait, elle cède, & *Vertumne* eſt heureux.

XV.

Nous terminerons nos extraits par la belle comparaiſon des quatre Saiſons avec les quatre âges de la vie.

C'eſt *Pythagore* qui apprend à une aſſemblée ſilencieuſe, qui le ſuivoit & l'admiroit, cette philoſophie ſublime.

Ætatis paragentem imitamina noſtræ?
Nam tener, & lactens, puerique ſimillimus ævo
Vere novo eſt, &c.

(Métamorph. XV.)

Les diverſes ſaiſons, de nos différens âges,
Retracent à nos yeux de fidelles images.
Le Printemps, jeune enfant que bercent les Zéphirs,
Se couronne de fleurs, & ſourit aux plaiſirs.
La terre allaite encore l'herbe tendre des plaines,
Et Cérès craint de voir ſes eſpérances vaines.
Tout fleurit, tout eſt jeune en cet aimable temps:
L'Eté, fils du Soleil, ſuccéde au doux Printemps.
Sa robuſte jeuneſſe, a l'air viril & mâle,
Et ſes vives couleurs, éclatent ſous le hâle.
Il n'eſt point de Saiſon, où l'art plus vigoureux
Enfante plus de fruits, brûle de plus de feux.
L'Automne ſuit ſes pas, d'un air tranquille & ſage,
Sans être vieux encore il n'eſt plus au bel âge:
De la jeuneſſe en lui les feux ſont amortis,
Même on peut ſur ſon front compter ſes cheveux gris.
L'Hiver, hideux vieillard, qui chemine avec peine,
Chancelle à chaque pas dans ſa marche incertaine;
Et ſur ſon front blanchi, couronné de glaçons,
Le Temps injurieux a creuſé ſes ſillons.
Les Saiſons dans leur cours changent auſſi les hommes;
Ce qu'hier nous étions, ce qu'aujourd'hui nous ſommes,

Demain, foibles mortels, nous ne le ſerons plus.
Autrefois dans le ſein où nous fumes conçus,
De l'homme encore à naître, incertaine eſpérance,
S'accroiſſoit lentement notre informe exiſtence.
Nous n'étions qu'ébauchés. Mais la nature alors,
Ouvriere ſavante, organiſa nos corps;
Et les tirant enfin de leur priſon féconde,
Nous montra tout-à-coup ſur la ſcène du monde.
L'homme entre dans la vie, automate impuiſſant,
Sur la terre couché, ne vit qu'en gémiſſant,
Rampe avec effort: & ſemblable aux reptiles,
Aux ſecours de ſes pieds viennent ſes mains débiles.
Il veut ſe ſoulever, & retombant ſoudain,
Il implore, en criant, l'appui d'une autre main.
Bientôt de ſes genoux eſſayant la ſoupleſſe,
Il ſe ſoutient & marche avec moins de foibleſſe.
Déja plein de vigueur & plein d'agilité,
Il parcourt la jeuneſſe avec rapidité.
A peine a-t'il franchi le midi de la vie,
Sa courſe impétueuſe eſt bientôt ralentie.
Sa tremblante vieilleſſe a beſoin d'un appui,
Ou plutôt le penchant l'entraîne malgré lui.
Fille affreuſe du Temps, de notre foible argile
La Vieilleſſe détruit l'édifice fragile,
Nous conſume en détail. Milon, devenu vieux,
Pleure de voir ſes bras autrefois ſi nerveux,

D'os, de muſcles tendus, vigoureux aſſemblage,
Tomber languiſſamment, appeſantis par l'âge.
Tu pleures, *Tyndaris*, tu pleures, & tu crains
Qu'un criſtal indiſcret n'offre à tes yeux éteints
Les rides de ton front, d'où s'envolent les graces;
Tu n'oſes demander aux trop fidelles glaces
Si l'on a pu t'aimer & t'enlever deux fois,
Ou comment ta beauté fit armer tant de Rois.
O Temps, Temps deſtructeur, tout reſſent ton outrage:
Et d'une longue mort notre vie eſt l'image.

(*Par M.* DE SAINT-ANGE)

§. LVIII.

MÉLISSUS.

Et tua cum Socco Muſa, Meliſſe, levi.
(OVID.)

Ce *Méliſſus*, célébré par *Ovide*, étoit de Spoléte. Il fut expoſé dans ſon enfance, à cauſe de la méſintelligence de ſes parens. Il tomba entre les mains d'un honnête homme, qui l'adopta pour ſon fils. Il reçut une bonne éducation, devint habile dans les

Lettres, & fut offert à *Mécène* comme Grammairien. Son eſclavage ne dura pas long-temps. Le Miniſtre éclairé apperçut en lui des talens pour la Poëſie. Il le traita avec douceur, l'admit plus ſouvent dans ſa ſociété, & contribua à ſa fortune. *Auguſte*, dans la ſuite, le fit ſon Bibliothécaire.

Méliſſus fut, dit-on, l'inventeur d'un nouveau genre de Comédie. Quel étoit ce genre? Quel étoit le caractere de ſes Piéces? En quoi ce Poëte différoit-il de *Plaute* & de *Térence?* Nous n'avons aucunes lumieres ſur ce ſujet. Nous ſavons ſeulement que *Méliſſus*, par ſes Poëmes dramatiques, mérita les applaudiſſemens des Romains, & qu'il compoſa dans une extrême vieilleſſe pluſieurs Livres de *facéties*.

Pline, le Naturaliſte, dit que pour ſe guérir d'un crachement de ſang, *Méliſſus* garda trois ans le ſilence.

§. LIX—LXII.

TURANIUS.

Musaque Turani Tragicis innixa cothurnis.

I. Ce Poëte floriſſoit à peu près dans le même temps que *Méliſſus*. Il ſe diſtingua dans la Tragédie, ſi l'on en croit *Ovide*. Le Temps, qui nous a enlevé une infinité d'excellens Ouvrages Grecs & Latins, n'a pas plus reſpecté ceux de *Turanius*. A peine connoît-on les noms de *Capella*, de *Proculus*, de *Fontanus*, &c. tous favoris des Muſes, dans le beau ſiécle du génie à Rome.

II. CAPELLA, qui écrivit des Elégies, & dont *Ovide* fait mention dans ce vers.

Clauderet imparibus verba Capella modis.

III. PROCULUS, le rival de *Callimaque*, pour la Poëſie tendre & mélodieuſe.

Callimachi Proculus molle teneret iter.

IV. Et *Fontanus*, qui chanta les amours des Nymphes & des Satyres.

Naïadas à Satyris caneret Fontanus amatas.

§. LXIII.

MANILIUS.

Cum Jupiter miſertus humani gregis
Indulſit orbi aſtripicem Manilium
Claratum & occaſûs & ortûs ſiderum,
Oculoſque apertum Romuli nepotibus.

Ce Poëte a été ſi négligé par ſes contemporains, qu'on trouve à peine ſon nom dans les anciens Auteurs. *Ovide* n'en dit pas un mot dans l'Elégie, où il fait l'énumération de tous les Poëtes de ſon temps. Peut-être *Manilius* n'avoit-il encore rien publié du Poëme qu'il nous reſte de lui. Mais pourquoi *Quintilien* garde-t'il le ſilence ſur un Auteur ſi digne de ſon attention, lui qui recommande la lecture de *Macer*, de *Lucrèce*, &c. & qui aſſure que l'étude de l'aſtronomie eſt néceſſaire à un Orateur? Pourquoi *Aulugelle*, *Macrobe* & les autres Phi-

mença cet Ouvrage dans ſa jeuneſſe, & ne vécut pas aſſez pour le finir & le perfectionner.

On eſt partagé ſur le caractere de *Manilius*. *Scaliger* & *Voſſius* en portent des jugemens très-oppoſés. Le premier, comme Editeur du Poëte Latin, en parle avec un peu d'enthouſiaſme, & ne veut reconnoître aucune tache dans ſon Poëme. Le ſecond, au contraire, ne peut ſouffrir qu'on place cet Auteur dans la claſſe des bons Ecrivains du ſiécle d'*Auguſte*. *Caſtelveſtro* vient à l'appui de ſon jugement, & prétend de plus que *Manilius* ne peut être honoré du titre de Poëte; qu'il n'eſt tout au plus qu'un ſimple Verſificateur.

On veut qu'un Poëte Didactique ne néglige point le chant des Muſes: la voix de l'auſtere raiſon n'eſt pas ſuffiſante pour attacher les hommes. Le Poëte Latin en général manque de chaleur & d'élévation. Rien chez lui n'annonce un homme inſpiré; point de morceaux vigoureux, d'épiſodes attachans, de tableaux majeſtueux ou touchans, d'images brillantes, de deſcriptions ſublimes. On trouve dans ſon Poëme des tours forcés & entortillés, quelques vers contraires aux loix de la verſification & au génie de la Langue, tels que ceux-ci,

Nec

Nec trahit in ſe tum, quo fulget Delia, lumen.
(5. 844.)
Tuncque in deſertis habitabat montibus aurum
(1. 75.)
Idcircoque manet ſtabilis, quia totus ab illâ.
(1. 168.)
Atque eget alterius mundus : natura ſuiſmet.
(5. 214.)
. . . . . &c. &c.
Et lenocinium vitæ, præſenſque voluptas.
(5. 268.)
Nec tyrocinio peccet ; circumque feratur.
(1. 189.)
Ore, Magiſterio, nodoque coercita virgo.
(4. 190.)
Et cum luce refert operum vadimonia terris.
(1. 244.) *&c.*

Il ſeroit cependant injuſte de juger ce Poëte avec trop de rigueur, puiſque la mort vint l'enlever au milieu de ſa carriere.

Malgré ſes défauts, il mérite notre attention. Il poſſédoit beaucoup de ſaine Philoſophie, ſes lumieres étoient étendues, & ſon ſtyle eſt quelquefois pur & digne de l'âge d'or de la Poëſie Romaine. Il auroit fait de ſon Poëme un chef-d'œuvre dans le genre didactique, s'il n'en eût pas employé une

partie aux rêveries de l'ancienne Aſtrologie ; & s'il eût été plus perſuadé que ſon ſujet étoit propre à recevoir les accens de la belle Poëſie.

On trouve dans *Manilius* quelques idées que les âges ſuivans ſe ſont appropriées & qu'ils ont fait paſſer comme leurs propres découvertes. Ce qu'il dit des étoiles fixes, de la voie lactée, de la fluidité des cieux, &c. eſt conforme aux principes reçus.

Manilius, pour donner une plus haute idée de ſon entrepriſe, fait ſentir adroitement la difficulté de bien écrire ſur un pareil ſujet.

Facile eſt ventis dare vela ſecundis,
Fœcundumque ſolum varias agitare per artes ;
Auroque atque ebori decus addere, cum rudis ipſa
Materies niteat. Specioſis condere rebus
Carmina vulgatum eſt opus & componere ſimplex,

L'Aſtronomie eſt de toutes les ſciences celle qui échapperoit le moins au pinceau de la Poëſie. Elle fourniroit les détails les plus heureux. Le Poëte y pourroit ſacrifier aux Graces, ſans nuire à la vérité. La belle Epître de M. de *Voltaire* à la Marquiſe du *Châtelet* en eſt une preuve convaincante,

L'imagination, qui prête tant d'attraits à la vérité, ne peut-elle pas être la compagne d'*Uranie ?* Qu'un homme de génie, doué de beaucoup de lumieres, compoſe un Poëme ſur l'Aſtronomie ; qu'il ſe rende maître d'un auſſi beau ſujet ; qu'il ait l'art de rejetter les détails techniques qui ne prêtent point à l'harmonie, un pareil Ouvrage s'embellira dans ſes mains.

Les anciens Poëtes, loin de regarder l'Aſtronomie comme une étude ſtérile, l'enviſageoient au contraire comme une ſcience divine, propre à élever l'ame aux contemplations les plus ſublimes, & à lui donner l'idée d'un Etre ſuprême. La connoiſſance des aſtres étoit la ſource de pluſieurs beautés dans leurs écrits. Ouvrez *Homère*, *Héſiode*, *Virgile*, *Horace*, *Lucain*, *Claudien*, &c. vous verrez que ces beaux génies avoient ſur cet objet des lumieres bien plus étendues que nos Poëtes modernes, qui ſont, pour la plupart, d'une ignorance impardonnable.

Les jeunes Poëtes, qui pourroient n'être pas de notre avis, & regarder cette obſervation comme minutieuſe, peuvent jetter les yeux ſur le Diſcours préliminaire de l'*Aſtronomie* de M. de *Lalande*. Ce illuſtre Académicien leur apprendra que les Poëtes qui ont illuſtré la Grèce & l'Italie, & dont les Ouvrages ſont actuellement ſûrs de l'immortalité, aimerent tous & connurent l'Aſ-

partie aux rêveries de l'ancienne Aſtrologie ; & s'il eût été plus perſuadé que ſon ſujet étoit propre à recevoir les accens de la belle Poëſie.

On trouve dans *Manilius* quelques idées que les âges ſuivans ſe ſont appropriées & qu'ils ont fait paſſer comme leurs propres découvertes. Ce qu'il dit des étoiles fixes, de la voie lactée, de la fluidité des cieux, &c. eſt conforme aux principes reçus.

Manilius, pour donner une plus haute idée de ſon entrepriſe, fait ſentir adroitement la difficulté de bien écrire ſur un pareil ſujet.

Facile eſt ventis dare vela ſecundis,
Fœcundumque ſolum varias agitare per artes ;
Auroque atque ebori decus addere, cum rudis ipſa
Materies niteat. Specioſis condere rebus
Carmina vulgatum eſt opus & componere ſimplex,

L'Aſtronomie eſt de toutes les ſciences celle qui échapperoit le moins au pinceau de la Poëſie. Elle fourniroit les détails les plus heureux. Le Poëte y pourroit ſacrifier aux Graces, ſans nuire à la vérité. La belle Epître de M. de *Voltaire* à la Marquiſe du *Châtelet* en eſt une preuve convaincante,

L'imagination, qui prête tant d'attraits à la vérité, ne peut-elle pas être la compagne d'*Uranie ?* Qu'un homme de génie, doué de beaucoup de lumieres, compoſe un Poëme ſur l'Aſtronomie ; qu'il ſe rende maître d'un auſſi beau ſujet ; qu'il ait l'art de rejetter les détails techniques qui ne prêtent point à l'harmonie, un pareil Ouvrage s'embellira dans ſes mains.

Les anciens Poëtes, loin de regarder l'Aſtronomie comme une étude ſtérile, l'enviſageoient au contraire comme une ſcience divine, propre à élever l'ame aux contemplations les plus ſublimes, & à lui donner l'idée d'un Etre ſuprême. La connoiſſance des aſtres étoit la ſource de pluſieurs beautés dans leurs écrits. Ouvrez *Homère*, *Héſiode*, *Virgile*, *Horace*, *Lucain*, *Claudien*, &c. vous verrez que ces beaux génies avoient ſur cet objet des lumieres bien plus étendues que nos Poëtes modernes, qui ſont, pour la plupart, d'une ignorance impardonnable.

Les jeunes Poëtes, qui pourroient n'être pas de notre avis, & regarder cette obſervation comme minutieuſe, peuvent jetter les yeux ſur le Diſcours préliminaire de l'*Aſtronomie* de M. de *Lalande*. Ce illuſtre Académicien leur apprendra que les Poëtes qui ont illuſtré la Grèce & l'Italie, & dont les Ouvrages ſont actuellement ſûrs de l'immortalité, aimerent tous & connurent l'Aſ-

tronomie; que quelques-uns en ont même fait un uſage ſi fréquent, qu'on ne ſauroit entendre leurs Ouvrages ſans le ſecours de cette ſcience . . . On peut compter parmi les Grecs *Homère*, *Héſiode*, *Aratus*. Parmi les Latins, on ſait qu'*Horace*, *Virgile* & *Ovide* paroiſſent, dans pluſieurs endroits de leurs Ouvrages, remplis d'admiration pour l'Aſtronomie. *Horace* nous annonce qu'il veut prendre ſon eſſor vers les aſtres.

Juvat ire per alta
Aſtra, juvat terris & inani ſede relictis;
Nube vehi, validique humeris inſidere atlantis.

Ovide, dans le premier Livre de ſes *Faſtes*, fait un éloge pompeux des premiers Inventeurs de l'Aſtronomie.

Felices animos quibus hæc cognoſcere primis,
Inque domos ſuperas ſcandere cura fuit,
Credibile eſt illos pariter vitiiſque lociſque,
Altiùs humanis exeruiſſe caput.
Non Venus aut vinum ſublimia pectora fregit,
&c.

II.

Paſſages choiſis du Poëme de Manilius.

Quelques paſſages ſuffiront pour nous faire connoître le génie de *Manilius* & ſa maniere d'écrire.

On cite avec éloge la deſcription de la conſtellation d'*Andromède.*

Cepheuſque & Caſſiopæa,
In pœnas ſignata ſuas : juxtaque relictam
Andromedam, vaſtos metuentem piſcis hiatus,
Expoſitam ponto deflet ſcopuliſque relictam;
Ne veterum Perſeus cœlo quoque fervet amorem, &c.

Les douze ſignes du Zodiaque ſont exprimés avec leurs attributs dans les douze vers ſuivans.

Aurato princeps Aries *in vellere fulgens,*
Reſpicit admirans averſum ſurgere Taurum,
Summiſſo vultu Geminos *& fronte vocantem,*
Quos ſequitur Cancer : *cancrum* Leo : Virgo *Leonem.*
Æquato tum Libra *die cum tempore noctis*
Attrahit ardenti fulgentem Scorpion *aſtro,*

In cujus caudam contentum dirigit arcum
Mixtus equo, volucrem miſſurus jamque ſagit-
tam.
Tum venit anguſto Capricornus *ſidere ſtexus*
Poſt hunc inflexam diffundit Aquarius *urnam*
Piſcibus *aſſuetas avidè ſubeuntibus undas,*
Quos Aries tangit claudentes ultima ſigna.

Le commencement du IVe. Livre offre un morceau très-philoſophique ſur la vanité de nos déſirs. Le Poëte eſt ſurpris de voir les hommes ſe donner tant de peines pour les biens de cette vie ; ils l'abregent par leurs ſoins & leurs inquiétudes, en cherchant à la prolonger. Ils ne vivent jamais ils eſperent de vivre. Mais pourquoi tous ces ſoins ? Une Sageſſe éternelle régit l'univers & preſcrit des bornes qu'on ne ſauroit paſſer. Le premier pas que nous faiſons vers la vie nous conduit à la mort. A peine voyons-nous le jour, qu'une infinité de maux nous aſſiégent & s'emparent de nous. Et quelle folie de ſe tourmenter pour obtenir des honneurs & des biens qui vont nous échapper !

Quid tam ſollicitis vitam conſumimus annis ?
Torquemurque metu, cæcaque cupidine rerum
Æterniſque ſenex curis, dum quærimus ævum
Perdimus, & nullo votorum fine beati

Victuros agimus semper, nec vivimus unquam?
Pauperiorque bonis quisque est, quo plura requirit,
Nec, quod habet, numerat: tantum quod non habet, optat,
Cumque suis parvos usus natura reposcat,
Materiam struimus magnæ per vota ruinæ,
Luxuriamque lucris animus, luxuque rapinas;
Et summum census pretium est, effundere censum.

(Liv. IV, v. 1.)

Un peu plus bas, le tableau eſt plus ſatisfaiſant. Il peint la dignité de l'homme, élevé infiniment au-deſſus des autres êtres, doué d'une intelligence parfaite, image de la Divinité ſur la terre, & ne devant chercher ſon origine que dans le ciel.

Exemplumque Dei quisque est in imagine parva.
An quosquam genitos, nisi cœlo credere fas est
Esse homines, &c.

(Liv. IV.)

Le même Livre préſente encore un paſſage excellent ſur l'étendue de nos connoiſſances.

Quid mirum noſcere mundum
Si homines poſſunt, quibus eſt & mundus in
ipſis?
Exemplumque Dei quiſque eſt in imagine
parva.

On admire l'art & la nobleſſe avec laquelle il a ſu exprimer les mœurs des hommes, & l'on pourroit citer pluſieurs morceaux que les grands Orateurs & les excellens Philoſophes ne déſavoueroient pas.

Voici l'idée ſublime qu'il donne de Dieu.

Deus eſt qui non mutatur in ævo.

Rien ne prouve mieux, ſelon lui, ſon exiſtence que la ſtructure admirable de l'univers. Qui ſeroit aſſez fou pour croire que ce ſoit l'effet d'un haſard aveugle?

Quis credat tantas operum ſine numine moles
Ex minimis cæcoque creatum fœdere mundum?

Le préſent le plus agréable que nous puiſſions faire à la Divinité, c'eſt celui de notre cœur.

Quid cælo dabimus, quantum eſt, quid veneat
omne
Impendendus homo eſt, Deus eſſe ut poſſit in
ipſo.

§. LXIV.

PHEDRE.

In fictis collige verum.

Sans tirer de l'eſprit un éclat emprunté,
Le vrai plaît en ſes vers par ſa ſimplicité !—

PHEDRE naquit en Thrace. Il fut d'abord Eſclave, enſuite affranchi par *Auguſte*. Il eut le triſte ſort de vivre long-temps ſous *Tibère*, & de tomber dans la diſgrace de ce Prince. *Séjan* le perſécuta long-temps. Il ſe plaint beaucoup de ce Miniſtre, dans le Prologue de ſon IIIe. Livre. » Si j'avois, » dit-il, un autre accuſateur que *Séjan*, » un autre témoin que lui, un autre juge, » je me croirois coupable & digne des maux » que je ſouffre.

Quod ſi accuſator alius Sejano foret,
Si teſtis alius, judex alius denique,
Dignum faterer eſſe me tantis malis,
Nec his dolorem delinirem remediis.

Phèdre ne nous apprend pas la cauſe de ſa diſgrace; tout ſon crime étoit peut-être d'avoir été aimé d'*Auguſte*, & d'avoir pu-

blié quelques fables où l'injuſtice, la violence, la cruauté & l'abus du pouvoir étoient peints avec des couleurs propres à les faire déteſter. L'application étoit facile : le Prince & ſon indigne Favori avoient intérêt de perſécuter tous ceux qui aimoient la vertu, & qui n'étoient pas d'humeur à leur faire la cour.

On ne ſait ni le temps, ni le lieu, ni aucune particularité de ſa mort. Il y a apparence qu'il ſurvécut à ſon perſécuteur, & qu'il eut la ſatisfaction de voir ſa fin tragique.

Son caractere étoit honnête & droit; ſa plus grande ambition étoit de porter les hommes au bien, en leur offrant, ſous le voile d'une allégorie ingénieuſe, une morale douce & aimable, en la mettant en action, & en lui donnant un air plus attrayant & plus vif que les préceptes débités d'un ton dogmatique : différent de ces cenſeurs ſéveres dont on n'appréhende pas moins les regards que les reprimandes, *Phèdre* en vouloit aux vices, & reſpectoit les perſonnes.

Neque enim notare ſingulos mens eſt mihi,
Verum ipſam vitam & mores hominum oſtendere.

Il étoit preſqu'aſſuré de l'immortalité de ſes Ouvrages.

In litterarum plauſum ire deſidero . . .
Latinis dum manebit pretium litteris
Chartis nomen victurum meis.

Il déclare que ſi ſes productions rencontrent pour juges des perſonnes injuſtes qui veuillent faire quelqu'obſtacle à ſa réputation, il ſe munit d'avance d'une conſtance ſtoïque, pour attendre le retour des ſuffrages dont il ne ſemble pas douter.

Si livor obtrectare curam voluerit,
Fatale exitium corde durato feram,
Donec fortunam criminis pudeat ſui.

Le goût commençoit à s'éteindre à Rome, lorſque *Phèdre* publia ſes Fables: auſſi n'eut-il pas beaucoup de partiſans. On lui reprochoit préciſément ce qui auroit dû exciter l'admiration, ſon naturel, ſa briéveté, ſa clarté & ſes graces. On cherchoit à l'avilir, en diſant qu'il n'étoit revêtu que des dépouilles d'*Eſope*. Mais il eſt certain qu'il a beaucoup plus inventé qu'il n'a pris; c'eſt lui-même qui nous en aſſure.

Quaſi paucas oſtenderit ego plures differo,
Uſus vetuſto genere ſed rebus novis.

On prétendoit même qu'il avoit gâté son original; on peut dire au contraire qu'il l'a perfectionné.

Invenit ille, noſtra perfecit manus.

Il éprouva le ſort des Gens de Lettres qui ont un vrai mérite; & l'envie fut ſi ardente à le perſécuter, que dès le temps de *Sénèque*, ſon Ouvrage étoit déja oublié.

Il demeura long-temps caché dans les bibliothéques. *Avienus*, fabuliſte qui vivoit du temps de *Théodoſe*, eſt le ſeul qui ait fait mention de lui. Ce n'eſt qu'en 1596 que ſon Livre ſortit de l'obſcurité où il étoit demeuré pluſieurs ſiécles. *François Pithou* le trouva le premier. Enſuite *Nicolas Rigaud* le publia en 1600, & le dédia au Préſident de *Thou*.

II.

Phèdre a donné aux fables d'*Eſope* tous les ornémens dont elles étoient ſuſceptibles. Il ne s'agit pas de le couronner de lauriers; mais il a des droits à la gloire, pour avoir donné du luſtre à l'Apologue Grec. Il eſt l'*Eſope* des Latins, comme *Virgile* en eſt l'*Homère*, & *Horace* le *Pindare*.

Un Ecrivain ingénieux (qui croyoit ſurpaſſer les Anciens, parce qu'il dédaignoit de les imiter) a fait de vains efforts pour le dégrader. Les vrais connoiſſeurs préfére-

ront toujours l'aimable naïveté du Poëte Latin, au ſtyle affecté du bel eſprit moderne. On lira *Phèdre* tant que le goût de l'Antiquité ſe conſervera parmi nous, & les fables de *la Motte* ſont pour ainſi dire oubliées.

La latinité de *Phèdre* eſt parfaite & reſpire le véritable caractere de la Langue Romaine. C'eſt un petit portrait de *Térence*, pour la pureté, la douceur & le naturel. *Eſope* raconte ſimplement & ſans art; ſon ſtyle eſt dénué d'ornemens; c'eſt un Philoſophe qui n'eſt occupé que de la vérité. *Phèdre* au contraire penſe que les traits délicats ne doivent pas être bannis de l'Apologue, & que ce tableau des mœurs & de la vie des hommes, eſt ſuſceptible de tous les tréſors de la Poëſie. Il y met de l'élégance, ſans cependant rendre ſes couleurs & ſes tours moins naturels, ſans ôter au ſtyle ſa naïveté, & aux images leur fidélité. Le Fabuliſte Phrygien eſt trop auſtere, trop ſec, trop concis; il ne ſacrifie point aſſez aux Graces, quoiqu'il ait reçu de la nature le vrai don de la Fable. L'Affranchi d'*Auguſte* a plus de politeſſe que de génie, plus de naturel que de naïveté. Son imagination eſt plus gracieuſe que riante; ſa préciſion & ſa ſimplicité ne l'empêchent pas d'aſſaiſonner ſes petites Fables de ſel attique, de les ſoutenir quelquefois par des expreſſions très-nobles & très-élevées, de répandre des fleurs ſur ſa route, de va-

rier agréablement les couleurs de ſe: bleaux, & de préſenter des narrations complies.

III.

On regarde communément la Fabl Loup & de l'Agneau comme le chef-d'œ de *Phèdre*.

LUPUS ET AGNUS.

Ad rivum eundem Lupus & Agnus venei
Siti compulſi : ſuperior ſtabat Lupus,
Longèque inferior Agnus : tunc fauce imp
Latro incitatus, jurgii cauſam intulit :
Cur, inquit, turbulentam feciſti mihi
Iſtam bibenti ? Laniger contra timens,
Qui poſſum, quæſo, facere quod quere
Lupe ?
A te decurrit ad meos hauſtus liquor :
Repulſus ille veritatis viribus,
Ante hos ſex menſes malè, ait, dixiſti m
Reſpondit Agnus : equidem natus non era
Pater Hercule tuus, inquit, maledixit m
Atque ita correptum lacerat injuſtâ nec

La Fontaine a imité une trentaine de bles de *Phèdre* : le mérite de ſes ir tions eſt généralement reconnu. Il a

l'Auteur Latin ſans affectation, comme ce dernier a orné l'Auteur Grec. *Eſope* eſt trop ſec, *Phèdre* trop ſimple. *La Fontaine* tient un juſte milieu; il eſt plus égayé, plus libre, plus rempli de graces, d'intérêt & de chaleur.

IMITATION.

Un Agneau ſe déſalteroit
Dans le courant d'une onde pure,
Un Loup ſurvint à jeun qui cherchoit aventure;
Et que la faim en ces lieux attiroit.
Qui te rends ſi hardi de troubler mon breuvage,
Dit cet animal plein de rage?
Tu ſeras châtié de ta témérité.
Sire, reprend l'Agneau, que votre Majeſté
Ne ſe mette pas en colere:
Mais plutôt qu'elle conſidere
Que je vais me déſalterant
Dans le courant
Plus de vingt pas au-deſſous d'elle,
Et que par conſéquent, en aucune façon,
Je ne puis troubler ſa boiſſon.
Tu la troubles, reprit cette bête cruelle,
Et je ſais que de moi tu médis l'an paſſé.
Comment l'aurois-je fait, ſi je n'étois pas né?
Reprit l'Agneau, je tette encor ma mere.
Si ce n'eſt toi, c'eſt donc ton frere?
Je n'en ai point. C'eſt donc quelqu'un des tiens;

Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers & vos chiens :
On me l'a dit, il faut que je me vange.
Là-dessus, au fond des forêts,
Le Loup l'emporte, & puis le mange
Sans autre forme de procès.

I Ve.

La Fable XVIIe. du IIIe. Livre a été imitée par un Homme de Lettres, mort il y a quelques années, & connu avantageusement par un *Recueil de Fables*, traduites en-partie de *Gellert* & de *Gay*.

FAB. XVII.

Arbores in Deorum tutelâ.

Olim, quas vellent esse in tutelâ sua,—
Divi legerunt arbores, &c.
Les Immortels du haut des airs
Parcouroient les arbres divers,
Dont ils vouloient entr'eux distribuer l'empire.
Un chêne, dont le front sembloit toucher les cieux,
Eut les premiers regards du Souverain des Cieux.
Vénus, avec un doux sourire,
Choisit le myrthe ; & l'amant de *Daphné*
Se vit par les Amours de lauriers couronné.
Hercule, montrant sa massue,
Voulut de peuplier avoir une statue ;

Mais la ſœur antique du Temps,
La vieille *Dyndimène*, ou la bonne *Cybèle*,
Préféra le pin chargé d'ans
Qui lui plut fort par ſon encens
Et par ſa verdure éternelle.
Minerve dit alors : vos arbres faxonis
Ne ſe couvrent jamais que de feuilles ſtériles.
Nous n'avons point voulu mettre l'honneur à prix.
Pour venger l'olivier d'un injuſte mépris,
Je donne mon ſuffrage à ſes rameaux utiles.
Ah ! ma fille, tu nous inſtruis,
Répartit *Jupiter*, embraſſant la Déeſſe ;
Tu ſais apprécier les choſes par leurs fruits,
Et l'Olympe, à ton choix, reconnoît la ſageſſe.

(M. DE. RIVERY.)

V.

Phèdre fait ſentir dans la Fable ſuivante que nous devons avoir plus d'obligation à ceux qui prennent ſoin de notre éducation, qu'à notre pere même.

FAB. XV.

Inter capellas Agno balanti canis
Stulte, inquit, erras, non eſt hæc mater tua, &c.

IMITATION.

Un pauvre Agneau, par un ſort déplorable,
De ſa mere, en naiſſant, ſe vit abandonné ;

Mais une Chevre charitable
Recueillit, alaita le pauvre infortuné;
Comme ſi d'elle il étoit né.
L'Agneau reconnoiſſant, aux champs comme à l'étable,
La ſuivoit avec ſoin. Tu te méprends, Thibaut,
Lui dit un chien, prends garde au poil, & conſidere:
La Chevre que tu ſuis ne fut jamais ta mere.
Je ſais ce que je fais, répondit-il tout haut,
Et n'examinons point comment ma mere eſt faite:
Ma véritable mere eſt celle qui m'alaite.

(*Le P.* DUCERCEAU.)

VI.

Richer a imité la Fable VIIIe. du IIIe. Livre, dont le but moral eſt qu'on eſt aſſez beau, quand on poſſede un bon cœur & des vertus.

Habebat quidam filium turpiſſimam,
Idemque inſigni, & pulchrâ facit filium, &c.

IMITATION.

Jadis un pere de famille
Eut un fils beau comme le jour;
Il eut au contraire une fille
Sans nuls attraits, vrai remede d'amour;

Ces enfans badinoient, comme font d'ordinaire
Ceux de leur âge ; & trouvant un miroir
A la toilette de leur mere,
Le Narciſſe nouveau prit plaiſir à s'y voir.
Devenu tout-à-coup amoureux de lui-même,
Il vante ſes attraits : vanité dont ſa ſœur
Reſſentit un dépit extrême,
Croyant à chaque mot qu'il taxoit ſa laideur ;
Elle n'entendoit point là-deſſus raillerie :
Quoique fort jeune encor, l'amour-propre & l'envie
S'en étoient emparé. Elle va promptement
Trouver ſon pere à ſon appartement.
Mon petit frere a la manie
De ſe mirer, dit-elle ; il ſe croit un ſoleil,
Et ſon orgueil eſt ſans pareil.
Défendez-lui, mon pere, je vous prie,
D'approcher du miroir, & de s'y regarder.
Le pere, loin de les gronder,
Les embraſſe tous deux, tour-à-tour les careſſe ;
Et leur partageant ſa tendreſſe,
Mes chers enfans, dit-il, je veux
Que vous vous aimiez tous les deux.
Vous, mon fils, afin que l'image
De la beauté, dont Dieu prit ſoin de vous parer,
Vous donne horreur du vice & du libertinage
Qui pourroient la déshonorer.

Et vous, ma fille, afin qu'en cette glace,
Appercevant votre diſgrace,
Et que vous n'ayez pas ces attraits enchanteurs
Dont brille ſouvent la jeuneſſe,
Vous répariez ce défaut par vos mœurs:
Rien n'eſt ſi beau que la ſageſſe.

VII.

La Fable du Loup & de la Grue eſt admirable pour la poëſie de ſtyle & l'harmonie artificielle des vers.

Os devoratum fauce quum hæreret Lupi,
Magno dolore victus, cæpit ſingulos
Illicere præmio ut illud extraherent malum.
Tandem perſuaſa eſt jurejurando Gruis,
Gulæque credens colli longitudinem,
Periculoſam fecit medicinam Lupo;
Pro quo quum facto flagitaret præmium,
Ingrata es, inquit, ore quæ noſtro caput
Incolume abſtuleris & mercedem poſtulas!

VIII.

Preſque toutes les Fables de *Phèdre* ſont écrites avec cette élégance & cette charmante ſimplicité digne des plus beaux génies du ſiécle d'*Auguſte*. Tous les âges, toutes les conditions peuvent y trouver d'ex-

cellentes choſes pour la conduite de la vie, & tous les hommes de goût peuvent le conſulter comme un modele de latinité.

Malgré le mérite de cet Auteur, nous l'emportons encore ſur les Anciens pour la Fable ; & l'on ne peut s'empêcher de convenir que *La Fontaine* eſt ſupérieur au Poëte Latin en bien de choſes. *Phèdre* eſt plus ſoigné, plus pur, plus précis. *La Fontaine* eſt plus délicat, plus varié, plus ſéduiſant, plus ingénieux, plus riant, ſans rien perdre de la naïveté qui fait le charme de l'Apologue. On peut ſe donner encore le plaiſir de comparer la maniere des deux Fabuliſtes. Voici comme *Phèdre* peint l'orgueil de la Grenouille, qui veut ſe faire auſſi groſſe que le Bœuf.

Inops, petentem dum vult imitari, perit.
In Prato quondam Rana conſpexit Bovem,
Et, tacta invidiâ tantæ magnitudinis,
Rugoſam inflavit pellem : tum natos ſuos
Interrogavit, an Bove eſſet latior.
Illi negarunt. Rurſus intendit cutem
Majore niſu ; & ſimili quæſivit modo,
Quis major eſſet. Illi dixerunt Bovem.
Noviſſime indignata, dum vult validius
Inflare ſeſe, rupto jacuit corpore.

(L. I, Fab. XXIV.)

Cette Fable eſt ſimple, naturelle & ſans ornemens ſuperflus; c'eſt un modele admirable pour le choix des expreſſions. Voyons maintenant l'imitation de *La Fontaine.*

Une Grenouille vit un Bœuf
Qui lui ſembla de belle taille;
Elle qui n'étoit pas groſſe en tout comme un œuf,
Envieuſe, s'étend, & s'enfle & ſe travaille
Pour égaler l'animal en groſſeur,
Diſant: *Regardez bien, ma ſœur,*
Eſt-ce aſſez? Dites-moi, n'y ſuis-je point encore?—
Nenni—m'y voilà donc?—Point du tout.—M'y voilà?—
Vous n'en approchez point. La chetive pécore
S'enfla ſi bien qu'elle creva.

La Fontaine eſt ici ſupérieur à ſon modele. La ſcène s'offre devant vous avec une vérité parfaite. On voit la grenouille faire de vains efforts pour atteindre à la groſſeur du bœuf. Les degrés ſont nuancés avec un art infini. Il y a plus de détails & plus de vivacité.

En admirant en général la préciſion & l'élégante ſimplicité de *Phèdre*, on ne peut s'empêcher d'avouer qu'eu égard au différent génie des Langues, des Fables auſſi conciſes feroient difficilement fortune parmi nous. C'eſt ce qu'obſerve très-bien un homme

de goût *. Des traits réunis, ſerrés, & pour ainſi dire enveloppés dans un petit nombre d'expreſſions, ne peignent pas diſtinctement les objets. On aime aujourd'hui les détails néceſſaires : on pardonne difficilement aux Auteurs de les avoir omis. Or c'eſt par les détails que *La Fontaine* paroît l'emporter ſur ſes prédéceſſeurs. Il s'eſt ouvert une carriere toute nouvelle & toute parſemée de fleurs. Pour rendre cette vérité plus ſenſible, nous finirons par comparer encore les deux Poëtes.

VULPIS ET CICONIA.

Vulpes ad cœnam dicitur Ciconiam
Prior invitaſſe, & illi in patina liquidam
Poſuiſſe ſorbitionem, quam nullo modo
Guſtare eſuriens potuerit Ciconia,
Quæ vulpem quum revocaſſet, intrito cibo
Plenam lagenam poſuit : huic roſtrum inſerens
Satiatur ipſa : & torquet convivam fame :
Quæ quum lagenæ fruſtra collum lamberet :
Peregrinam ſic locutam volucrem accepimus :
Sua quiſque exempla debet æquo animo pati.

IMITATION.

Compere le Renard ſe mit un jour en frais,
Et retint à dîner commere la Cicogne.
Le regal fut petit, & ſans beaucoup d'apprêts,
Le galant pour toute beſogne

* L'Auteur des principes pour la lecture des Poëtes.

Avoit un brouet clair : il vivoit chichement.
Ce brouet fut par lui ſervi ſur une aſſiette ;
La Cicogne à long bec n'a pu attraper miette ;
Et le drôle eut lappé le tout en un moment.
Pour ſe venger de cette tromperie,
A quelque temps de là la Cicogne le prie.
Volontiers, lui dit-il ; car avec mes amis,
Je ne fais point cérémonie.
A l'heure dite, il court au logis
De la Cicogne ſon hôteſſe,
Loua très-fort la politeſſe,
Trouva le dîner cuit à point.
Bon appétit ſur-tout : Renards n'en manqu
point.
Il ſe réjouiſſoit à l'odeur de la viande
Miſe en menus morceaux, & qu'il croyoit fri
On ſervit, pour l'embarraſſer,
En un vaſe à long col, & d'étroite embou
Le bec de la Cicogne y pouvoit bien paſſe
Mais le muſeau du Sire étoit d'autre meſ
Il lui fallut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un Renard qu'une po
pris,
Serrant la queue, & portant bas l'ore
Trompeurs, c'eſt pour vous qu
Attendez-vous à la pareille.

§. LXV.

ALPHIUS AVITUS.

Ut pridem Avitus Alphius
Libros Poëta pluſculos,
Uſus dimetro perpeti,
Conſcripſit excellentium.

(Maur. Terent.)

Ce Poëte floriſſoit ſous *Auguſte* & ſous *Tibère*. Il ſe diſtingua dans ſa jeuneſſe par une éloquence mâle & ſublime. Tous les Romains le ſuivoient avec admiration. Mais, ſi l'on en croit *Sénèque*, il énerva la force de ſon ſtyle, en s'appliquant à la Poëſie, dans laquelle il ne réuſſiſſoit pas auſſi bien. *Naturalis tamen illa vis eminebat, quæ poſt multos annos tamet ſi deſidiâ obruto, & carminibus enervata, vigorem tamen ſuum tenuit.* Il écrivit en vers deux Livres des vies des grands Hommes. *Priſcien* cite quelques vers de cet Auteur, au ſujet de ce Maître d'Ecole des Faliſques, qui voulut livrer à *Furius Camillus* les enfans dont il avoit ſoin.

Tum litterator creditos
Ludo Faliſcûm liberos,
Cauſſatus in campi patens
Extraque mari ducere,
Spatiando paulatim trahit,
Hoſtilis ad valli latus.

QUATRIEME AGE.

Siécle de J. C.

LUCAIN, JUVENAL.

§. XLVI.

SÉNÆQUE.

Evenit non nunquam ut aliquid grande inveniat qui ſemper quærit quod nimium eſt.
(Quint. Lib. II, cap. 12.)

Les Tragédies que nous avons ſous le nom de *Lucius-Anneius Sénèque*, paſſent pour être véritablement de ce célebre Philoſophe. *Tacite*, *Juvenal*, *Martial*, &c. ne nous donnent cependant aucunes lumieres à ce ſujet. Ce qui paroît autoriſer le ſentiment des modernes, c'eſt que *Quintilien* cite un vers de la *Médée* de *Sénèque*, & nous

aſſure qu'il avoit écrit des Ouvrages
genre, des Oraiſons, des Poëmes, des
gues, des Lettres, des Livres de Pl
phie. Il parle de quelques-unes de ſe
gédies. Sans prétendre fixer ces point
dition, & entrer dans des minuties
cuſſions avec les *Scaliger* & les *He*
pour attribuer tantôt une Tragédie
nèque le Philoſophe, tantôt une autr
fils, à ſon frere, ou à ſon neveu ;
croyons, avec les Critiques les plus
rés, qu'on ne doit rejetter du théâ
Sénèque que l'*Octavie*, l'*Hercule*
& la *Thébaïde*, & que les ſept autre
gédies appartiennent au Gouverneur
ron.

Juſte Lipſe, admirateur outré de *Sé*
a écrit en latin une vie de ce grand
me, qu'on peut conſulter, ſi l'on eſt c
de détails. Nous nous contenterons
cer ici ce qu'elle offre de plus intér

Sénèque naquit à Cordoue, ancien
lonie Romaine, d'une grande répu
Il étoit de la famille *Annæus*, maiſ
ginaire d'Italie, & tranſplantée en Eſ
Son pere, *Marcus Annæus Sénèqu*
meux par ſon éloquence, vint à Rom
ſa famille, lorſque les ſciences, la l
ture & les arts floriſſoient par les
d'*Auguſte*, dans cette capitale de l'e
Notre *Sénèque* étoit alors très-jeune.

Les talens merveilleux qu'il avoi

la Poëſie, l'Eloquence & la Philoſophie, s'annoncerent de bonne heure. L'élégant Traducteur des *Penſées de Sénèque* obſerve qu'il joignit à l'eſprit le jugement, au clinquant le ſolide, à l'ampoulé le ſublime, à la délicateſſe l'énergie, aux graces la juſteſſe, à la douceur la vivacité, aux ſaillies de l'imagination la force du raiſonnement, aux figures de mots les figures de penſées, au bel-eſprit le ſavoir, à l'éloquence la philoſophie. Plein de beautés raviſſantes & de défauts agréables, il ne reconnoît d'autres loix que ſon génie; & il l'avoit le plus fin, le plus élevé, le plus vif que la nature ait encore produit, &c.

Son pere fit ſes efforts pour l'attacher au Barreau, & lui faire abandonner les Muſes & la Philoſophie. Il ſe rendit à ſes ſollicitations plutôt par obéiſſance que par goût, & ſe diſtingua par ſes plaidoyers; mais l'étude de la ſageſſe faiſoit toujours ſes délices. Les ſpéculations frivoles n'étoient point de ſon goût, comme il paroît par ſes lettres. Il vouloit des choſes, & n'étoit pas homme à ſe contenter de mots. La morale eut pour lui les attraits les plus ſéduiſans. Il profita de toutes les lumieres de ſa raiſon, & en étudia tous les mouvemens; & par là il ſut perfectionner les qualités de ſon eſprit & de ſon cœur. Il s'attacha plus à ſe rendre ſage qu'à philoſopher, à bien faire qu'à bien dire.

Semita certè
Tranquillæ per virtutem patet unica vitæ.

Ses traités de Philoſophie naturelle ſont le fruit d'un voyage qu'il fit en Egypte avec un oncle maternel, qui en fut nommé Gouverneur. On y trouve d'excellentes obſervations, quoique tout ne ſoit pas de la derniere exactitude.

On dit que *Sénèque* donnoit à Rome des leçons publiques de Philoſophie, que ſa réputation lui attiroit un grand auditoire, dont les Dames Romaines faiſoient partie, & qu'*Helvia* ſa mere, le modele des femmes aimables & vertueuſes, y aſſiſtoit avec plus d'aſſiduité que les autres.

L'Empereur *Claude*, pour arrêter les débordemens de la fille de *Germanicus*, jugea à propos de bannir les perſonnes qui paroiſſoient avoir eu des intrigues avec cette Princeſſe. *Meſaline*, voulant ſe venger du mépris que *Sénèque* avoit montré pour elle, l'enveloppa dans la condamnation commune, & l'accuſa d'être un des amans de *Julie*. Il fut relégué dans l'Iſle de Corſe, à l'âge d'environ quarante ans. Il perdit dans ce même temps un de ſes enfans: & pour comble de malheur, il apprit que ſa chere *Helvia* étoit inconſolable de ſa diſgrace. Il ſe hâta de lui écrire. Cette lettre, que nous poſſédons, eſt un chef-d'œuvre au gré des

connoiſſeurs. Elle eſt pleine de ſentimens, de tendreſſe & de ſaine Philoſophie : elle fait honneur à ſon cœur. Nous en rapporterons quelques fragmens.

» Au lieu de vous affliger de ma perte, ma chere mere, réjouiſſez-vous de la proſpérité de mes freres. Tant qu'elle durera, vous n'aurez pas lieu de vous plaindre de la fortune : leurs différentes vertus vous doivent combler de joie. L'un eſt parvenu aux honneurs par ſon habileté, l'autre les a mépriſés par un principe de ſageſſe. Réjouiſſez-vous des dignités éminentes du premier, du loiſir philoſophique du ſecond, de l'amitié de l'un & de l'autre. Je connois toute leur tendreſſe pour vous. L'un n'aime la grandeur à laquelle il eſt élevé, qu'autant qu'elle ſert à votre gloire ; l'autre a préféré la tranquillité d'une vie privée, pour être plus à vous .... Vos enfans s'empreſſeront à l'envi de vous plaire : leur cœur volera au-devant des déſirs du vôtre. L'amour de mes freres vous dédommagera de mon abſence : & j'oſe vous promettre qu'il ne vous manquera que le nombre. Mon fils *Marcus* vous tiendra lieu de moi-même : c'eſt un aimable enfant ! Quelle triſteſſe peut tenir contre le plaiſir de ſa préſence ? Quelle douleur ſi vive & ſi nouvelle qu'elle ſoit, ne s'évanouit point par les charmes de ſes careſſes enfantines ? Quelles larmes ne tariſſent pas à la vue de ſa gaîté ? Quel front ſourcilleux ſes gentilleſſes ne déridents-elles point ? Qui peut ne pas s'amuſer de ſes innocentes eſpiégleries, & n'être point enchanté de ſon ingénieux caquet ? O Dieu ! conſervez-moi ce cher fils ! Qu'il ſurvive à ſon pere ! que toute la cruauté des deſtinées s'épuiſe ſur moi ! que j'eſſuie moi ſeul tous les traits qui doivent tomber ſur ſa mere & ſur la mienne ! Je ne me plaindrai

point, pourvu que je ſerve de victime pour to
ma famille. . . ».

» Je ne ſuis point malheureux, dit-il ailleu
& qui plus eſt, je ne ſaurois le devenir, non q
je prétende me donner pour ſage, car ſi je pe
vois me flatter de mériter ce titre, je me croir
le plus heureux de tous les mortels ; mais
me ſuis livré à des amis ſages, & c'en eſt aſſez pe
adoucir tous ſes maux : leurs avis me ſervent
défenſes, & m'apprennent à repouſſer tous
traits de la fortune ».

Fortuna opes auferre, non animum poteſt.
(Medea.)

Il finit ſa lettre par ces belles paroles.

» Voici quelle eſt l'idée que vous devez av
de moi. Je ſuis tout auſſi gai, tout auſſi cont
que ſi j'étois à Rome. Peut-on ne pas l'être, qu
l'eſprit, exempt de toute idée étrangere, ne s'
cupe que de lui-même ? Je m'amuſe tantôt à
ouvrages d'eſprit, tantôt, avide du vrai, je r
dite ſur la nature de l'homme & celle de l'u
vers. Je prends l'eſſor vers les objets divins.
jouis de ce ſpectacle délicieux. Mon eſprit ne p
point de vue ſon immortalité : & je le nourri
tout ce que la nature a de plus curieux & de p
intéreſſant ».

Meliùs latabam procul ab invidiæ malis
Remotus, inter Corſici rupes maris :
Ubi liber animus, & ſui juris, mihi
Semper vacabat, ſtudia recolenti mea, &
(Octav. Act. II)

Sénèque languit huit années dans l'Iſle de Corſe. Pendant ce temps, les Muſes le conſolerent ; ce fut dans ſon exil qu'il écrivit les Tragédies que l'on lui attribue ordinairement.

Agrippine, convaincue de ſon innocence, obtint ſon retour, l'éleva à la Préture, & lui confia l'éducation de ſon fils. *Sénèque* vécut à la Cour en homme extrêmement puiſſant. Le produit de ſon patrimoine, les revenus de ſes emplois, les bienfaits de l'Impératrice, les graces de *Néron*, mirent le Philoſophe au rang des plus riches citoyens de Rome. Ses biens alloient à une trentaine de millions.

Néron ſe montra d'abord digne éleve de *Sénèque ;* mais une fois affermi ſur le trône, il s'ennuya de la vertu, & découvrit inſenſiblement ſon malheureux génie. Le Gouverneur commença à perdre ſon autorité : on n'écoutoit plus ſes conſeils : les ſentimens de clémence & d'humanité qu'il tâchoit d'inſpirer à ſon Eleve, n'alloient plus juſqu'à ſon cœur. Il fit de vains efforts pour étouffer le germe de ſcélérateſſe qui étoit en lui.

Naturam expellas furcâ, tamen uſque recurret.

Enfin le Philoſophe put ſe dire ces vers

que *Racine* met dans la bouche de *Burrhus*:

Cette férocité que tu croyois fléchir,
De tes foibles liens eſt prête à s'affranchir,
&c.

Néron étoit trop méchant pour ſe réſoudre à porter avec patience le joug de *Sénèque* *. Il commença à prêter l'oreille aux malignes inſinuations des ennemis de ſon Gouverneur. Il crut l'obliger par là à une retraite honorable de la Cour.

Mais *Sénèque* ne lui donna point cette ſatisfaction. Il voulut en venir à une rupture ouverte : il lui offrit tous les biens qu'il avoit reçus de ſa libéralité, & ſe borna à une penſion modique. *Néron*, tout *Néron* qu'il étoit, ne voulut point accéder à cette propoſition. Il en fut alarmé ; il diſſipa les ſoupçons de *Sénèque*, il lui promit la continuation de ſon amitié, & lui jura qu'il périroit plutôt que de lui nuire en aucune maniere.

Sénèque ne fut point la dupe de ſes proteſtations. Il démêla ſes deſſeins à travers ſa feinte cordialité. Il change de maniere de vivre : plus de faſte, plus de citoyens qui lui faſſent la cour. Il paroît rarement en

* Vie de Sénèq. par M. A. D. L. B.

public, ſous prétexte tantôt qu'il eſt malade, tantôt qu'il étudie.

Eraus ſublimi regnat in aulâ.
(*In Hypp.*)

Sa prudence ne lui fut pas inutile; car *Néron* gagna un de ſes Affranchis pour l'empoiſonner; mais ce moyen ne lui réuſſit pas, ſoit que l'Affranchi eût tout découvert à *Sénèque*, ſoit que l'exceſſive frugalité de celui-ci, qui ne vivoit que de fruits & de l'eau de riviere, vînt de la crainte qu'il avoit du poiſon.

L'Empereur voyant que dans ſa premiere tentative il avoit échoué, prit une voie plus ſûre. Les crimes ne lui coûtoient rien. Il jugea à propos de le traiter comme criminel de lèze-majeſté, & de l'envelopper dans la conjuration de *Piſon*.

L'ordre * eſt auſſi-tôt donné de ſe défaire de *Sénèque*. Un Centurion le lui porte. Notre Philoſophe n'eſt point frappé d'une ſi triſte nouvelle: familiariſé avec l'image de la mort, il la regardoit comme la fin de tous les maux, & comme un paſſage à une vie plus heureuſe; il demande froidement de l'encre & du papier pour ajouter un codicile à ſon teſtament. L'Officier les lui re-

* *V. Tacit.* lib. XIII.

fuſe. Mais lui, ſe retournant vers ſes *amis* : » Puiſqu'il ne m'eſt pas permis, leur *dit-il*, » de vous laiſſer des gages de mon amitié » & de ma reconnoiſſance, je vous laiſſe » en mourant l'image de ma vie : c'eſt le » plus beau préſent que je puiſſe vous faire ; » mais quoiqu'unique, ſon ſouvenir ſuffira » pour vous inſpirer l'amour des beaux arts » & de la ſaine morale. *Quando meritis eorum gratiam referre prohiberetur, quod unum jam tamen & pulcherrimum habebat, imaginem vitæ ſuæ relinquere teſtatur, cujus ſi memores eſſent, bonarum artium famam tàm conſtantis amiticiæ laturos, &c.*

Ses parens, ſes amis, ſes domeſtiques, s'attendrirent à un tel adieu. *Sénèque* les conſole, tantôt par ſes diſcours, & tantôt les raſſure par ſa fermeté, & leur dit : » Où » ſont ces maximes de ſageſſe dont votre » eſprit & votre cœur paroiſſoient pénétrés ? » Où eſt la force de cette raiſon que les » réflexions ſembloient avoir préparée à tous » les événemens ? Qui de vous ne connoît » point la barbarie de *Néron ?* N'eſt-il » point naturel qu'il ajoute la mort de ſon » Gouverneur à celle de ſon frere, & » qu'après avoir percé le ſein qui l'a porté, » il n'épargne pas celui qui l'a nourri ? Vos » yeux doivent être faits à de ſemblables » Tragédies.

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.

(LA FONT.)

Après ces mots, il embraſſe *Pauline* ſa vertueuſe épouſe. Cet embraſſement réveille ſa ſenſibilité. Il en coûte à la nature de ſe ſéparer pour jamais d'une femme tendrement aimée... Il la conjure de ſupporter héroïquement cette ſéparation. » Au lieu » de vous livrer, lui dit-il, à un chagrin » éternel, coulez des jours heureux dans » la pratique de la vertu; conſolez-vous » par des plaiſirs honnêtes de la perte d'un » mari, qui bientôt ne ſera plus à vous, » mais qui portera ſes ſentimens au-delà mê- » me du tombeau.

Pauline, vivement touchée de ſes paroles, auſſi paſſionnées que ſages, lui répond qu'il ne doit pas la confondre avec ces femmes qui n'aiment que dans la proſpérité. Elle veut mourir avec lui. Le Philoſophe ne s'oppoſe point à ſa gloire. On leur ouvre la veine. Le corps de *Sénèque* étoit uſé par l'âge & épuiſé par la vie trop frugale qu'il avoit menée. Le ſang couloit trop lentement, de ſorte qu'il fut obligé d'ouvrir les veines des jambes & du jarret. Il ſouffroit extrêmement; mais pour ne point amollir le courage de ſa femme, & pour prévenir les mouvemens d'impatience & de foibleſſe que devoit cauſer à l'un & l'autre la vue de leurs ſouffrances mutuelles, il la pria de paſſer dans une autre chambre.

Pauline obéit. *Sénèque* fit entrer des

Ecrivains, & ſon eſprit prenant l[a]
leur dicta des maximes ſententieuſ[e]
lement pleines d'eſprit & de jug[e]
d'éloquence & de ſageſſe. Il donna [ſ]
dernier ſoupir des leçons au ge[n]
main.

Néron, qui ne haiſſoit point *F*
dont il craignoit qu'on ne lui imp[u]
mort, ordonna qu'on la rappellât, s
poſſible, à la vie. On arrêta le c
ſon ſang; on lui lia les bras, on
de vivre: mais elle ne ceſſa de ple
mari, & de traîner une vie languiſ

Cependant *Sénèque*, ennuyé de
teur de ſa mort, voulut la hâter
mande un poiſon ſûr à *Statius A*
ſon Médecin & ſon ami. On le lui
mais il l'avale en vain. *Ses membres*
déja froids, & ſon corps étoit fermé
les impreſſions du venin. Il entre en
un bain chaud; il arroſe ceux de
meſtiques qui ſont le plus près de
dit d'une voix foible: *J'offre ceci*
piter libérateur. A ces mots, il
dernier ſoupir. C'eſt ainſi que finit c
homme (dit l'Auteur moderne qu
ſa vie) digne d'une deſtinée plus he
ſi la vertu pouvoit l'être ſur la terre
l'honora de ſes regrets; & la joie
Néron d'être délivré d'un Miniſtre q
ritoit ſi peu, fait l'éloge de *Sénèque*.

Libera ſi dentur populo ſuffragia, quis tam
Perditus, ut dubitet, Senecam præferre Neroni?
Cujus ſupplicio non debuit una parari
Simia nec ſerpens unus, nec culeus unus?
(Juvenal, Sat. VII.)

I.

Notre plan ne nous permet pas de conſidérer *Sénèque* comme moraliſte. Il mérite ſous cet aſpect les éloges de tous les hommes, & c'eſt ſans contredit le plus grand Philoſophe du Portique. Les Ouvrages de *Cicéron* même ne préſentent point en morale les beautés mâles, fortes, touchantes de ce célebre Stoïcien. S'il étoit auſſi grand en Poëſie, il diſputeroit à *Sophocle* la palme dramatique.

L'éloquence & la poëſie perdirent à Rome leur naturel & leur ſimplicité, lorſque pluſieurs Ecrivains eurent l'ambition de ſe faire un nom par un ſtyle étudié & affecté. L'eſprit s'étant accoutumé à ſe dégoûter de ce qui étoit d'un commun uſage, trouva miſérable tout ce qui n'étoit que ſimple & naturel, & chercha dans le diſcours une élocution éclatante, de l'extraordinaire & du nouveau.

On ne peut ſe diſſimuler que cette réflexion, que *Sénèque* nous fournit, ne lui

ſoit applicable. Il s'étoit tellement emparé de l'eſprit des jeunes Littérateurs de ſon temps, qu'il en fut le Coriphée & l'oracle. Il imita la politique de ces hommes dont parle *Corneille*, qui, déſeſpérant d'arriver aux premieres places par leur mérite,

Si tout eſt renverſé, ne peuvent ſubſiſter.

Sénèque traitoit fort mal les Auteurs les plus reſpectables, cherchoit à renverſer tout ce qui s'oppoſoit à ſa réputation, & prenoit plaiſir à s'ouvrir un chemin par les ravages qu'il faiſoit lui-même.

Impellens quicquid ſibi ſumma petenti
Obſtaret, gaudenſque viam feciſſe ruinâ.

Sénèque n'auroit point corrompu l'Eloquence & la Poëſie Romaine, s'il n'eût été qu'un homme médiocre; mais malheureuſement il avoit beaucoup d'eſprit: il réuniſſoit une infinité de qualités brillantes. Son imagination vive, ardente & déréglée gâta tout. Elle va chez lui beaucoup au-delà du vrai; & ce qu'elle exagere, n'a ſouvent qu'une vaine apparence de grandeur. Il ſe laiſſe emporter à cette fureur qui tient du délire, & qui fait dire ſouvent tant d'extravagances.

Il ne ſe contenta pas de vouloir briller dans l'Eloquence, dans l'Hiſtoire, dans la

Philoſophie morale, dans la Phyſique, il voulut encore être Poëte Tragique. Il ne ſuivit que foiblement les pas d'*Eſchyle*, de *Sophocle* & d'*Euripide*; & l'on chercheroit vainement dans ſes Piéces la noble ſimplicité, le naturel, le pathétique qui régnent dans les chefs-d'œuvres de la Scène Grecque. C'eſt le ſentiment de *Racine*, de *Boileau*, du P. *Brumoy*, & de tous les hommes de goût.

La fable des Piéces de *Sénèque* n'eſt pas réguliere: ſes plans ſont mal tracés. Il entend foiblement les mœurs, & toutes ſes beautés ſont hors d'œuvre. Il veut ſans ceſſe dire de belles choſes; il débite de longues maximes, des penſées ingénieuſes, des vers bruyans. Il eſt guindé dans bien des endroits, & fait éclater les tranſports des paſſions par des traits de raffinement, par des métaphores ampoulées, par de faſtueuſes hiperboles. C'eſt un beau parleur qui remplit l'oreille, & qui touche rarement. Sa verſification eſt d'ordinaire d'une grande beauté: mais ſouvent elle eſt trop peignée, trop fleurie. Il outre ſouvent le langage juſqu'à le bouffir. A le juger comme Poëte Dramatique, c'eſt un Rhéteur inſupportable. Tout ce qu'il dit pourroit plaire dans un autre lieu, mais ne convient pas à la Tragédie. Sa Melpomène ne marche point avec aſſez de modeſtie: & c'eſt ſur-tout à cet Auteur qu'on peut appliquer le mot de

Plutarque. Tu tiens ſans propos de très-beaux propos.

Cependant ce Poëte étincelle de grandes beautés. On trouve dans ſes Piéces des traits forts & magnifiques, des ſentences admirables, des chœurs pleins de verve & de ſublimité, des images vivantes & pleines de poëſie.

II.

Des Pièces de Sénèque.

Médée.

Médée, abandonnée par *Jaſon*, à qui par ſes enchantemens elle avoit donné le moyen d'enlever la toiſon d'or, ſe venge de ſon infidélité, en envoyant à Créüſe une robe empoiſonnée, & en tuant de ſa propre main les deux enfans qu'elle avoit eu de *Jaſon*.

Ce ſujet eſt très-célebre chez les Anciens. *Euripide* le traita avec plus de ſageſſe que *Sénèque*. Ses caracteres ſont plus ſoutenus, le chœur eſt plus uniforme & plus d'accord avec l'action. *Sénèque* ne voulut point ou ne ſut point faire uſage des beautés du Poëte Grec. Son ſtyle eſt magnifique: ſes ſentences ſont ſublimes & exprimées avec force; mais on déſire ſouvent ce langage touchant & pathétique, cette ſimplicité majeſtueuſe, ce jeu de théâtre délicat, ces beautés vraies & puiſées dans la nature, en

un mot ce talent rare de ne dire ni trop ni trop peu, connu ſeulement de deux ou trois Poëtes Dramatiques anciens & modernes.

Nous avons deux *Médées* Françoiſes : une de *Corneille*, qui n'a pu reſter au Théâtre, quoiqu'elle renferme le germe des grandes beautés qui brillent dans les autres Piéces du même Auteur : l'autre de *Longepierre*, que l'on joue ſouvent, lorſqu'une Actrice, telle que Mademoiſelle *Dumeſnil*, veut ſe charger du rôle de *Médée*, qui eſt très-impoſant, & qui fait le plus grand effet. *Corneille* a ſuivi *Sénèque*, & *Longepierre* s'eſt modelé ſur *Euripide*. La *Médée* de *Sénèque* eſt ſans contredit ſon meilleur Ouvrage. Il y a des traits de génie, des ſcènes très-chaudes, des ſituations heureuſes, & deux ou trois morceaux puiſés dans la paſſion : le reſte eſt indigne de la majeſté du cothurne. Vous voyez preſque toujours l'eſprit ſubſtitué au ſentiment. Preſque tout ſe paſſe en déclamations, en deſcriptions hiſtoriques & géographiques, qui ne tendent jamais à avancer l'action, à la développer. Le morceau copié d'*Ovide*, dans le IVe. Acte, eſt tout-à-fait hors du ſtyle de la Tragédie, & n'intéreſſe point.

Le commencement du Monologue de *Médée*, qui ouvre le premier Acte, a été imité par le grand *Corneille*.

Dii conjugales ; tuque genialis tori
Lucina cuſtos : quaque domitorum freti , &c.

Souverains protecteurs des loix de l'hyme
Dieux, garans de la foi que *Jaſon* m'a don
Vous qu'il prit à témoins d'une immorte
deur,
Quand par un faux ſerment il vainquit
deur,
Voyez de quel mépris vous traite ce parju
Et m'aidez à venger cette commune injur

Le Pere du Théâtre François, qui a
les beautés & les défauts du Poëte l
a rendu auſſi la priere de *Médée* a
leil, ſans adoucir le ton de *Sénèque*
offre en cet endroit un exemple frapp
l'enflure de l'élocution. *Médée* s'excitan
même à ſe venger de *Jaſon* & des con
de ſon infidélité, s'écrie avec empha

» Quoi, l'auteur de notre race, le Sol
ce qui ſe paſſe, il le voit, & ſe laiſſe voi
ſur ſon char, il parcourt ſa route ordinai
le ciel, qu'aucun nuage n'obſcurcit! Il
tourne pas en arriere, & ne reporte pas
aux lieux qui l'ont vu naître! O mon pere!
laiſſe-moi voler dans les airs ſur ton char ;
en les rênes à mes mains ; permets qu'a
guides enflammés, je conduiſe tes courſie
portent le feu de toutes parts «.

Spectat hoc noſtri ſator
Sol generis & ſpectatur? Et curru inſidens, &c.

Un peu plus loin, *Médée* s'apoſtrophe elle-même.

Per viſcera ipſa quære ſupplicio viam,
Si vivis, anime, &c.

» O mon eſprit, ſi tu vis encore, ouvre-moi par mes propres entrailles un chemin au ſupplice de *Jaſon*; & toi, mon cœur, s'il te reſte encore quelque choſe de ton ancienne force, bannis les craintes, qui ne ſont faites que pour les femmes; arme-toi de toute la barbarie du Caucaſe . . . . . Mon eſprit roule au-dedans de lui-même des maux cruels inconnus, horribles, également redoutables pour le ciel & pour la terre: des plaies, des meurtres, des membres déchirés, des funérailles éparſes, &c. «.

Effera, ignota, horrida,
remenda cælo pariter ac terris mala
ens intus agitat, vulnera, & cædem, & vagum
nus per artus, &c.

On ne peut guères pouſſer plus loin l'enie des mots. Le Poëte, emporté par ſon gination vive & chaude, préfere à une on ſimple, facile, mâle & majeſtueuſe, angage bouffi, qui ne convient nulle- à la ſituation de *Médée*. On eſt fâché Poëte, qui a de l'ame, qui penſe for- t, & que la nature avoit formé pour

s'élever au grand, manque de ce goût ſage de cette correction de ſtyle & de cette décence qui régnent chez les maîtres de l'art. *Ne errare quidem debet in melius.*

Que de morceaux qu'on citeroit comme de génie, s'ils n'étoient point gâtés par la maniere dont ils ſont écrits! On connoît le *Medea ſuper eſt*, du ſecond Acte. *Sénèque* a énervé ce grand ſentiment, par des vers qui ſentent l'enflure & la déclamation. Il ſuffit de copier, pour s'en convaincre, quelques vers de cet Acte.

NUTRIX.

Abiere Colchi, conjugis nulla eſt fides:
Nihilque ſuper eſt opibus è tantis tibi.

MEDEA.

Medea ſuper eſt. Hîc mare & terras vides,
Ferrumque & ignes, & Deos & fulmina,
&c.

S'il s'étoit arrêté au *Medea ſuper eſt*, la penſée ſeroit très-belle, au lieu qu'elle devient une rodomontade extravagante. Son célebre Imitateur n'eſt pas exempt de ce reproche.

NÉRINE.

pays vous hait, votre époux eſt ſans foi;
un ſi grand revers, que vous reſte-il?

MÉDÉE.

Moi.

dis-je, & c'eſt aſſez.

NÉRINE.

Quoi! vous ſeule, Madame?

MÉDÉE.

tu vois en moi ſeule, & le fer, & la flame,
terre, & la mer, & l'enfer, & les cieux,
ſceptre des Rois, & la foudre des Dieux.

n'en eſt pas de même de la Scène II
même Acte. *Créon* reproche à *Médée*
oir trahi ſa patrie. Sa réponſe eſt puiſée
le ſentiment.

Imitation de Corneille.

uſſe eu de l'horreur de tant d'énormes fautes,
devenoient *Jaſon* & tous vos Argonautes!
moi ce vaillant chef que vous m'avez ravi,
péri le premier, & tous l'auroient ſuivi...
ous les ai ſauvés, je vous les cède tous:
'en veux qu'un pour moi, n'en ſoyez point
jaloux.

Pour de ſi bons effets, laiſſez-moi l'infide
Il eſt mon crime ſeul, ſi je ſuis criminelle
Aimer cet inconſtant, c'eſt tout ce que j'
Si vous me puniſſez, rendez-moi mon fo

C'eſt dans cette Scène qu'on tro
beau vers.

Si judicas, cognoſce: ſi regnas, jube.

N'es-tu que Roi? commande. Es-tu Jug
mine. (Vc

L'entrevue de *Jaſon* & de *Médée*, d
IIIe. Acte, mérite encore des éloge

Fugimus, Jaſon, fugimus, hoc non eſt novum, Mutare ſedes, &c.

Ne fuyez pas, *Jaſon*, de ces funeſtes lieux:
C'eſt à moi d'en partir, recevez mes adieux
Accoutumée à fuir, l'exil m'eſt peu de ch
Sa rigueur n'a pour moi de nouveau que ſa
C'eſt pour vous que j'ai fui, c'eſt vous q
chaſſez.
Où me renvoyez-vous, ſi vous me banniſſ
Irai-je ſur le Phaſe, où j'ai trahi mon per
Appaiſer de mon ſang les manes de mon
&c.

Et ces vers;

JA

JASON.

Il eſt aiſé de fuir, mais il n'eſt pas facile
Contre deux Rois aigris de trouver un aſyle.
Qui leur réſiſtera, s'ils viennent à s'unir ?

MÉDÉE.

Qui me réſiſtera, ſi je te veux punir ?

Et ce trait de rage, au moment où *Médée*, contrainte de ſubir l'exil, redemande au moins ſes enfans. *Jaſon* ne peut ſe réſoudre à ſe priver d'un gage ſi précieux : *Médée.*

Sic gnatos amat :
Bene eſt : timetur : vulneri patuit locus.

Il aime ſes enfans, ce courage inflexible :
Son foible eſt découvert, par eux il eſt ſenſible ;
Pour eux mon bras armé d'une juſte rigueur,
Va trouver des chemins à lui percer le cœur.

III.

Hippolyte.

Sénèque, dans ſon *Hippolyte*, n'obſerve ni conduite ni caractere, & s'écarte entierement d'*Euripide*, qui a traité ſupérieurement ce ſujet. La Piéce du Poëte Latin, qui n'eſt qu'un tiſſu de ſentences brillantes, de deſcriptions poëtiques, placées hors d'œuvre, mérite à peine le nom de Tra-

gédie. On n'aime point les détails *géographiques* du premier Acte. On a peine à s'accoutumer à voir *Phèdre* à ſa toilette dans le ſecond Acte : & la ſatire contre les Femmes eſt on ne peut plus déplacée.

Dans la IIe. Scène du premier Acte, la Nourrice détourne du crime l'épouſe de *Théſée*, parce que les Dieux voyent & connoiſſent ſon intention ; mais quand même, lui dit-elle, les Dieux favoriſeroient votre inceſte, auriez-vous le ſuffrage de votre conſcience ?

Quid pœna preſens, conſcius mentis pavor?
Animuſque culpâ plenus, & ſemet timens?
Scelus aliqua tutum, nulla ſecurum tulit, &c.

Phèdre répond à ces beaux ſentimens.

Quæ memoras, ſcio
Vera eſſe, Nutrix : ſed furor cogit ſequi
Pejora : vadit animus in præceps ſciens,
Remeatque, fruſtra ſana conſilia appetens, &c.

Pourquoi la Nourrice, après avoir parlé beaucoup mieux que ſon caractere ne le demande, ſe rend-t'elle tout-à-coup aux foibles raiſons de *Phèdre?* Pourquoi ne combat-elle pas davantage ſa paſſion forcenée ?

hèdre feint de ſe vouloir tuer : alors
: Nourrice, qui donnoit à ſa maîtreſſe
:çon la plus ſage, quitte bruſquement
ıorale pour lui dire :

ımen protervus incubat mentii furor,
temne famam, &c.

n'y a nul art dans ce changement ſubit :
: n'eſt pas ainſi que *Racine* conduit cette
on.
e caractere de *Théſée* paroît plus fort
; *Sénèque* que dans *Euripide* & *Racine.*
Poëte Latin lui fait dire de très-belles
ſes.

ita fallax! abditos ſenſus geris,
miſque pulchram turpibus faciem induis.
'or impudentem celat, audacem quies,
'as nefandum, &c.

Racine met à peu près les mêmes ſentimens
s la bouche de ſon *Théſée.*

t-il que ſur le front d'un profane adultere
le de la vertu le ſacré caractere,
ıe devroit-on pas, à des ſignes certains,
onnoître le cœur des perfides humains ?

.e Poëte moderne a puiſé dans l'*Hippo-*
: de *Sénèque* pluſieurs beaux morceaux,

qu'il a ſu rendre encore plus be
goût exquis & par une diction i
Telle eſt entr'autres cette belle
Phèdre fait à *Hippolyte* l'aveu de
adultere. Cette entrevue, qui e
vention de *Sénèque*, eſt un che
Le Poëte Latin y a jetté le plus
térêt. *Racine* n'a pas manqué d'ir
tement toute la conduite de cett
d'en traduire une partie : * mais
plus d'ordre, plus de bienſéanc
délicateſſe.

On ne voit point deux fois le rivage
Seigneur, &c.

Non unquam ampliùs
Convexa tetigit ſupera, qui merſus
Adiit ſilentem nocte perpetuâ domu

Et l'avare Achéron ne lâche point ſa

Regni tenacis dominus & tacitæ S
Nullam relictos fecit ad ſuperos

Racine s'eſt preſque contenté
la déclaration d'amour de *Phèd*
lyte.

---

* V. *Sénèq.* Act. II, Sc. III, &
Sc. V.

lippolyte, ſic eſt : Theſei vultus amo
llos priores, quos tulit quondam puer ;
:um prima puras barba ſignaret genas, &c.

(Act. II. Sc. II.)

)ui, Prince, je languis, je brûle pour *Théſée.*
e l'aime, non point tel que l'ont vu les enfers ;
olage adorateur de mille objets divers,
)ui va du Dieu des morts déshonorer la couche ;
lais fidele, mais fier, & même un peu farouche,
harmant, jeune, traînant tous les cœurs après
ſoi,
'el qu'on dépeint nos Dieux, ou tel que je vous
vois.
l avoit votre port, vos yeux, votre langage,
:ette noble pudeur coloroit ſon viſage,
orſque de notre Crète il traverſa les flots,
)igne ſujet des vœux des filles de *Minos* ;
)ue faiſiez-vous alors? Pourquoi, ſans *Hippolyte*,
es Héros de la Grèce aſſembla-t'il l'élite ?
ourquoi, trop jeune encor, ne pûtes-vous alors
ntrer dans le vaiſſeau qui le mit ſur nos bords ?
ar vous auroit péri le monſtre de la Crète,
algré tous les détours de ſa vaſte retraite.
our en développer l'embarras incertain,
a ſœur, du fil fatal, eût armé votre main,
&c.

Jamais la Poëſie n'a peint avec
leurs auſſi vives & auſſi naturelles, l
l'égarement, l'ivreſſe de l'amour. I
n'eſt pas également beau, dans *Sé*
caractere de *Phèdre* ne ſe ſoutie
Il en fait une forcenée *, une
énergumene, ſans lui donner des
On n'apperçoit pas ce combat du
d'un amour involontaire; c'eſt
défaut dans ce Poëte, de n'avoir
Phèdre plus vacillante, plus inq
ſon crime . . . C'eſt ſon retour à
ce ſont ſes remords, ce ſont ces
ſubits d'un amour aveugle au dev
intéreſſent, qui touchent, qui arra
larmes dans *Euripide* & *Racine*.

Le Poëte Latin n'a pas plus co
nature dans le récit de la mort d'*Hip*
a le défaut de prodiguer les figu
ornemens, lorſqu'il n'eſt queſtion
faire parler la douleur.

Curæ leves loquuntur; ingentes ſtup

Si *Théſée* avoit été bien pénétré d
de ſon fils, auroit-il demandé à
vient la lui apprendre, la deſcription
tre qui fit périr ce héros?

Quis habitus ille corporis vaſti fuit?

* *V. le P.* BRUMOY.

Dans *Racine*, la demande de *Théſée*,

el coup me l'a ravi ? quelle foudre ſoudaine ?...

ſemble plutôt à une exclamation douloue qu'à une ſimple interrogation ; & ſans tendre excuſer la pompeuſe & brillante cription de *Théramene*, nous oſons avanque les défauts de *Racine* dans ce récit, it même ſupérieurs aux beautés de *Séque*.

IV.

Nous placerons ici quelques belles ſenices de *l'Hippolyte*. *Sénèque* en a ſemé ondamment dans toutes ſes Piéces, & c'eſt adroit par où il brille le plus.
La Nourrice de *Phèdre* tâche d'amollir courage du vertueux *Hippolyte*, & de lui pirer le goût des plaiſirs.

Hoc equidem reor
viſſe ritu prima quos miſſos Deis
ofudit ætas ... nullus in campo ſacer
viſit agros arbiter populis lapis
ndum ſecabant credulæ pontum rates.

Ce Prince, qui aimoit la vie champêtre, neure ferme dans ſa réſolution. Il ne mande qu'une retraite. C'eſt là, dit-il,

où l'innocence vit en paix ; c'eſt là où
eſt à couvert de l'avarice & de l'en
Libre de crainte & d'eſpérance, elle ne
point ſa cour aux Rois, & ne s'expoſe pe
à leurs caprices. Elle mépriſe les vains h
neurs, & la faveur d'un peuple infid
Les crimes qui ſe commettent dans
Villes lui ſont inconnus ; & comme
conſcience ne lui reproche rien,
auſſi ne l'épouvante.... On ne voit c
l'heureux habitant des Campagnes ni
lonnes de marbre, ni lambris dorés, ni
tels teints du ſang des victimes ; ſa richl
ne conſiſte pas dans un métal, ni ſa p
dans un certain nombre de bêtes ; ma
voir comme il jouit de la campagne
diroit qu'elle eſt toute à lui, & l'air
y reſpire eſt auſſi pur que ſa vie... Là
ramage des oiſeaux & le bruit des feuil
que le zéphir agite doucement, charmen
oreille d'un concert auſſi agréable qu'il el
turel, &c.

Non alia magis eſt libera, & vitio carens
Rituſque meliùs vita quæ priſcos colat,
Quam quæ relictis mœnibus ſylvas amat,

L'illuſtre *Rouſſeau* paroît avoir imi
paſſage dans les vers ſuivans.

O rivages chéris, vallons aimés des cieux,
D'où jamais n'approcha la triſteſſe importune,
Et dont le poſſeſſeur tranquille & glorieux
Ne rougit point de ſa fortune...

Jouiſſez en repos de ce lieu fortuné:
Le Calme & l'Innocence y tiennent leur empire,
Et des ſoucis affreux le ſouffle empoiſonné
N'y corrompt point l'air qu'on reſpire.

Pan, *Diane*, *Apollon*, les Faunes, les Sylvains
Peuplent ici vos bois, vos vergers, vos montagnes:
La Ville eſt le ſéjour des profanes humains,
Les Dieux régnent dans les Campagnes.

C'eſt là que l'homme apprend leurs myſteres ſecrets,
Et que contre le ſort muniſſant ſa foibleſſe,
Il jouit de lui-même, & s'abreuve à longs traits
Dans les ſources de la Sageſſe.

Quiſquis in primo obſtitit
Repulitque amorem, tutus ac victor fuit. &c.

Quiconque réſiſte à l'amour, eſt aſſuré de le vaincre; quiconque l'écoute & le nourrit dans ſon cœur, n'eſt plus le maître de s'en défendre, il faut qu'il ſubiſſe ſon joug.

Les remords de la conſcience ſont des peines toujours renaiſſantes pour les criminels. Un cœur

coupable ſe craint lui même : il peut cacher ſes crimes aux hommes, mais il ne le peut à lui-même.

C'eſt commencer à recouvrir la ſageſſe, que de ſouhaiter de la recouvrir.

La fortune gouverne, ſans aucun ordre, les richeſſes humaines ; elle diſpenſe ſes bienfaits en aveugle ; elle favoriſe les méchans, & leur fournit les moyens d'accabler les honnêtes gens. La fraude & l'impoſture régnent dans les cœurs Le peuple eſt gouverné par des magiſtrats criminels qu'il craint & qu'il hait. La triſte vertu n'eſt point récompenſée : la pauvreté accable les gens chaſtes, & les adulteres jouiſſent d'un heureux deſtin.

Les foibles douleurs ſe plaignent, les grandes ſont muettes.

O nature ! que tes droits ſont puiſſans ſur nos cœurs, & que les liens du ſang nous paroiſſent reſpectables ! nous les reſpectons même malgré nous.

L'heureux ſuccès rend quelquefois des crimes légitimes, &c.

V.

L'Œdipe.

Il n'y a point de ſujet dramatique qui ait été traité plus ſouvent que celui d'*Œdipe*. On connoît une vingtaine d'Auteurs qui l'ont mis ſur la Scène. *Xenoclès*, *Sophocle*, *Euripide* chez les Grecs ; *Jules-Céſar* & *Sénèque* chez les Latins ; *Briſſon*, *Garnier*, *Prevoſt*, *Bedouin*, Pierre *Corneille*,

M. *de Voltaire*, *de Longepierre*, *Lamotte*, *Folard* en France, &c. Tous ces Auteurs ont ſuivi à peu près le même plan de *Sophocle*.

Pluſieurs Critiques ont préféré l'*Œdipe* de *Sénèque* à celui du Poëte Grec : il faut être dépourvu de goût, de ſentiment, & connoître bien peu le Théâtre, pour oſer ſeulement mettre en parallèle deux Poëtes ſi différens.

La maniere de *Sénèque* eſt par-tout la même ; il ne cherche que les ornemens : il ne parle que d'oracles, de ſacrifices ſymboliques, de manes évoquées, &c. Ses perſonnages ne font que haranguer ; il n'y a preſque point d'action. Le ſecond Acte eſt tout en ſpectacle. Le ſacrifice de *Tyréſias* feroit un grand effet, ſi le ſtyle ampoulé de *Sénèque* ne le gâtoit pas.

Rien n'eſt plus fatiguant que ſes deſcriptions continuelles. Eſt-il néceſſaire, par exemple, que *Créon*, qui doit expliquer au malheureux *Œdipe* le ſecret de ſa naiſſance, vienne lui dire de ſang-froid :

Amara baccis Laurus, & Tiliæ leves,
Et Paphia myrtus, & par immenſum mare
Motura remos Alnus, & Phœbo obvia
Enode Zephiris Pinus opponens latus? &c.

(Act. III. Sc. I.)

Nous citerons à ce ſujet un endroit d'*Ho-*

race, qui peint parfaitement le défaut où tombe presque toujours le Poëte Latin.

Incœptis gravibus plerumque & magna profes-
sis, &c.

» Vous prétendez faire un Poëme. Le début en est magnifique, & ne promet rien que de grand; puis vous vous amusez à décrire le Rhin, l'arc-en-ciel, un autel de *Diane*, un bois sacré, ou les détours d'un ruisseau qui s'échappe avec un doux murmure au travers d'une campagne délicieuse. Ce sont deux ou trois bandes de pourpre qui jettent un grand éclat, je l'avoue; mais ce n'est pas là leur place. Peut-être excellez-vous à peindre un cyprès: c'est un talent. Mais que fait un cyprès dans un tableau, quand celui qui vous paye veut que vous le représentiez au milieu d'un naufrage, se sauvant sur une planche des débris de son vaisseau, après avoir tout perdu. »

Le but moral d'*Œdipe* est présenté dans ces vers célébres *.

Fatis agimur : cedite fatis ;
Non sollicitæ possunt curæ
Mutare rati flumina fusi.
Quidquid patimur mortale genus.

* Act. V, Chor.

Quidquid facimus, venit ex alto
Servatque ſua decreta colûs
Lacheſis, durâ revoluta manu.
Omnia certo tramite vadunt;
Primuſque dies dedit extremum.
Non illa Deo vertiſſe licet,
Quæ nexa ſuis currunt cauſis.
It cuique ratus, prece non ulla
Mobilis, ordo: multis ipſum
Timuiſſe nocet. Multi ad Fatum
Venêre ſuum, dum Fata timent.

» Nous ſommes ſoumis aux Deſtins: nos ſoins, notre prévoyance ne peuvent changer leurs arrêts: tout ce que nous faiſons a été réglé par le ciel, dont les décrets ſont irrévocables. Nos jours ſont comptés, & rien ne ſauroit empêcher l'impitoyable *Lacheſis* d'en couper la trame. Le premier de nos jours régle le dernier, & les Dieux n'en changent jamais l'ordre. Les prieres n'obtiennent rien de la deſtinée, les précautions concourent ſouvent à l'accompliſſement de notre ſort &c. &c. »

Ces principes découlent naturellement du ſtoïciſme qui étoit alors en vigueur à Rome. On ne ſera pas fâché de trouver ici le beau morceau de *Corneille* ſur la fatalité; c'eſt ce qu'il y a de meilleur dans ſon *Œdipe*.

Quoi! la néceſſité des vertus & des vices
D'un aſtre impérieux doit ſuivre les caprices,

Et Delphes, malgré nous, conduit nos actions,
Au plus bizarre effet de ſes productions?
L'ame eſt donc toute eſclave? Une loi ſouveraine
Vers le bien ou le mal inceſſamment l'entraî
Et nous ne recevons ni crainte ni déſir
De cette liberté qui n'a rien à choiſir,
Attachés, ſans relâche, à cet ordre ſublime
Vertueux ſans mérite, & vicieux ſans crime
Qu'on maſſacre les Rois, qu'on briſe les aut
C'eſt la faute des Dieux, & non pas des mo
De toute la vertu, ſur la terre épandue,
Tout le prix à ces Dieux, toute la gloire eſt
Ils agiſſent en nous, quand nous penſons agi
Alors qu'on délibere, on ne fait qu'obéir;
Et notre volonté n'aime, hait, cherche, é
Que ſuivant que d'en haut leur bras la préci

Voici quelques penſées ſoutenues par
très-belle verſification.

Quiſquam ne regno gaudet: ô fallax bonu
Quantum malorum fronte quam blanda teg
&c.

Quel eſt le Roi qui ſe puiſſe dire heur
Sa fortune n'eſt qu'un bien trompeur, & ſa
ronne ne ſert qu'à cacher les chagrins qui l'
blent. De même que le ſommet des hautes
tagnes eſt toujours frappé des vents, & qu
rochers qui ſe trouvent dans la mer ſont ſans

le jouet des flots: de même auſſi ceux qui ſont ſur le trône ſont toujours en bute aux coups de la fortune.

Qui ſceptra duro ſævus imperio regit,
Timet timentes: metus in authorem redit.

Un Prince qui gouverne ſes états avec un ſceptre de fer, craint lui-même tous ceux qui le craignent: il eſt le premier à reſſentir la frayeur qu'il inſpire.

Laiſſons caché dans une nuit éternelle ce que la fortune veut nous cacher: ſouvent la découverte d'une vérité a cauſé de grands malheurs.

Sæpe eruentis veritas pavuit malo, &c.

On trouve dans le premier Acte ce trait ſublime.

Quodque in extremis ſolet,
Periere lachryma.—

VI.

La Troade.

Voici le ſujet de la *Troade* de *Sénèque*. rès la deſcription de Troye, l'ombre *chille* apparut à *Pyrrhus*, & lui demanda n immolât ſur ſon tombeau *Polixène*, d'*Hector*, qu'il devoit épouſer; mais ne il étoit dans le Temple prêt à lui er la main, *Pâris*, pour venger la mort

de ſon frere *Hector*, tué par *Achille*, tua lui-même d'un coup de flèche au t *Agamemnon*, qui étoit amoureux d *lixène*, s'oppoſa à la demande de Py *Calchas*, ayant été conſulté, dit qu'il loit non-ſeulement immoler *Polixène*, encore le jeune *Aſtyanax*, pour rend Dieux propices au retour des Grecs. U découvrit l'endroit où la mere de ce j Prince l'avoit caché. Il fut précipité porte Scée, & *Pyrrhus* immola lui-m *Polixène*.

Si l'on s'en rapportoit au jugemen *Heinſius*, on regarderoit la *Troade* co une Tragédie divine. *Troades divina.* il y a long-temps qu'on n'ajoute plu aux éloges hyperboliques des Com tateurs, toujours prêts à déifier indiſti ment tous les Auteurs de l'Antiquité.

Hécube ouvre la ſcène, & vient g ſur les malheurs de ſa famille. Ma qu'elle dit eſt-il capable d'exciter la p Son langage annonce-t'il une mere i tunée? Ecoutez-la un inſtant.

Qui frigidum
Septena Tanaïn ora pandentem bibit;
Et qui renatum pronus excipiens diem
Tepidum rubenti Tigrin immiſcet freto,

C'eſt au ſujet de ces vers ampoulés que *Boileau* dit :

Que devant Troye en cendre, *Hécube* déſolée
Ne vienne pas pouſſer une plainte ampoulée,
Ni ſans raiſon décrire en quels affreux pays
Par ſept bouches l'Euxin reçoit le Tanaïs.
Tous ces pompeux amas d'expreſſions frivoles
Sont d'un déclamateur amoureux de paroles.
Il faut dans la douleur que vous vous abaiſſiez :
Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez.
Ces grands mots dont alors l'Acteur emplit ſa bouche,
Ne partent point d'un cœur que ſa miſere touche.

Dans le ſecond Acte, *Sénèque* fait la peinture de l'apparition de l'ombre d'*Achille*. On y trouve des expreſſions, des vers, de la poëſie, de l'eſprit, mais peu de jugement.

Vidi ipſe, vidi. Summa jam Titan juga
Stringebat; ortus viceſat noctem dies :
Cum ſubito cæco terra mugitu fremens
Concuſſa, &c.

Lafoſſe s'eſt ſervi du récit de *Sénèque*, en le rectifiant.

. . . . . .

Nos champs alloient rougir d'un carnage nouveau,
D'*Achille* entre les camps s'élevoit le tomb
Pyrrhus y jette l'œil. *O héros dont la vie,*
Par la haine des Grecs fut jadis poursuivie,
Soutiens mon bras, dit-il, *qu'il nous venge tous*
A peine il achevoit, ô prodiges affreux!
Sous nos pieds chancelans tremble soud
terre,
De son sein ébranlé sort un bruit de tonne
Le ciel en retentit. Les rivages troublés
En font entendre au loin les éclats redoubl
Sur la croupe des monts, les forêts dans les
Flottent en mugissant comme vagues émue
Tandis que des rochers, de leur place en
tés,
Tombent dans les vallons à bonds précipit
Troublés de tant d'horreurs les camps se ré
sent.
Alors avec un bruit, dont les plus fiers fr
sent,
La tombe ouvre en son sein un abyme sans f
Et nous montre un passage aux royaumes
fonds.
D'*Achille*, en cet instant, sort l'ombre épo
table;
Il a cet air encor menaçant, redoutable,

Tel que, lorſque ſon bras, forçant nos bataillons,
Faiſoit de ſang Troyen ruiſſeler les ſillons.
Les Grecs, les élémens, tout ſe tait à ſa vue.
Et quelle eſt de *Pyrrhus* la terreur imprévue,
Quand s'adreſſant à lui, d'un ton plein de courroux,
Son pere par ces mots s'explique devant tous?
Contre les Grecs, mon fils, cette fureur eſt vaine;
C'eſt du ſang ennemi que j'exige en ce jour:
Et pour la flotte en Grèce il n'eſt point de retour,
Si ton bras en ce lieu n'immole Polixène, *&c.*

(Polixène, Act. II, Sc. IV.)

Lafoſſe fait plaiſir, lorſqu'il eſt oppoſé à *Sénèque*: mais quoique cette peinture renferme des beautés, *Tragica ampullatur in arte.*

La *Troade* préſente quelques beaux morceaux: telle eſt la réponſe d'*Agamemnon* à *Pyrrhus*, qui demande vivement que *Polixène* ſoit immolée aux manes d'*Achille.*

Juvenile vitium eſt, regere non poſſe impetum, &c.

» L'impétuoſité eſt un défaut impardonnable à la jeuneſſe. Dans les hommes ordinaires, c'eſt l'effet d'un âge bouillant; dans *Pyrrhus*, c'eſt l'eſprit de ſon pere qui l'anime. J'ai ſupporte l'impatiente ardeur d'*Achille*. Plus on eſt élevé, plus on eſt complaiſant. Mais pourquoi voulez vous déshonorer par le carnage l'ombre d'un héros ſi

révéré ? Il faut, croyez-moi, disce
convient aux vainqueurs de faire, &
de souffrir. La modération seule ren
nement durable : la violence le per
tune est favorable, plus on doit la c
victoires m'ont appris qu'il est d'affre
écrasent en un instant les plus pu
Troye renversée, nous a trop enorg
geons que nous sommes au même p
Troyens sont déchus à nos yeux. M
l'avouerai, j'ai quelquefois passé les
légitime empire La fierté m'emp
cette même prospérité, qui enivre
brisé mon orgueil. *Priam* m'a rendu fi
Puis-je regarder autrement le sceptr
ronne que comme un vain éclat
peut anéantir, sans y employer ni m
ni dix ans. L'adversité ne vient pas t
tement. J'ai voulu (j'en convien
& humilier Troye. Mais pardonne,
j'aurois empêché la ruine de ta rival
d'un assaut & une victoire nocturne a
cevoir un frein. Tout ce qui s'est pa
& d'inhumain, c'est la fortune, ce f
bres, si capables d'animer la fureur r
l'on a exécuté. Revenus à nous-mêm
le peu qui reste de Troye. Assez &
avons assouvi notre vengeance No
mettrai point un crime ! Quoi ? qu
Roi périsse, qu'on l'immole de sang
tombeau, que son sang arrose des c
sibles, qu'on ose nommer hymenée
pareille ; non, encore une fois, je n
pas. L'attentat de l'armée retomber
& quiconque n'arrête pas l'exécution
quand il le peut, est censé l'ordonn

» Quel prix aura donc *Achille*, di
gloire, répond *Agamemnon*, &c. ».

Racine, qui connoiſſoit le prix de ce paſſage, l'a imité avec goût dans le premier Acte de ſon *Andromaque*. *Pyrrhus* refuſe *Aſtyanax* à *Oreſte*.

Tout étoit juſte alors : la vieilleſſe & l'enfance
En vain ſur leur foibleſſe appuyoient leur défenſe.
La victoire & la nuit, plus cruelles que nous,
Nous excitoient au meurtre & confondoient nos coups.
Mon courroux aux vaincus ne fut que trop ſévere ;
Mais que ma cruauté ſurvive à ma colere,
Que malgré la pitié dont je me ſens ſaiſir,
Dans le ſang d'un enfant je me baigne à loiſir !
Non, Seigneur, que les Grecs cherchent quelqu'autre proye,
Qu'ils pourſuivent ailleurs ce qui reſte de Troye.
De mes inimitiés le cours eſt achevé :
L'Epire ſauvera ce que Troye a ſauvé.

Le chœur, dans le IIe. Acte de la *Troade*, fait une eſpéce d'Ode ſur la mort, pour montrer que tout meurt, lorſque nous mourons, ame & corps. Cette doctrine, peu conſolante, eſt préſentée en très-beaux vers. Lorſqu'il s'agit de philoſopher & de débiter des maximes de politique & de morale, *Sénèque* a de la force & de l'énergie, & peut paſſer pour un modele.

Verum eſt ? an timidos fabula decipit,
Umbras corporibus vivere conditis ?
Cum conjux oculis impoſuit manum,
Supremuſque dies ſolibus obſtitit,
Et triſtes cineres urna coërcuit, &c.

IMITATION DE HÉNAULT.

Lorſque dans les yeux des humains
Une éternelle nuit ſuccede à la lumiere,
Et que les conjugales mains
Baiſſent notre foible paupiere ;

Que nos corps entrent au tombeau,
Ou que l'urne en reçoit la cendre,
Eſt-il vrai qu'aux enfers il nous faille deſcendre
Et que notre ombre paſſe en un monde nouveau ?
Ou n'eſt-ce qu'une hiſtoire feinte
Que mettent en crédit l'ignorance & la crainte ?

Quand par un trépas généreux
Un malheureux s'arrache au pouvoir de l'envie,
Cet héroïque malheureux
Perd-t'il ſa mort avec ſa vie ?

Rencontre-t'il encore ailleurs
Les malheurs dont il ſe délivre ?
Ou mourant une fois pour jamais ne revivre,
Dans le ſein du néant porte-t'il ſes malheurs ?

Et ſon ame, en l'air échappée,
ec le dernier ſouffle eſt-elle diſſipée ?

Tout ce qu'environne la mer,
que voit le ſoleil de ſes routes ſublimes,
Le Temps, d'un pied vîte & léger,
L'emportera dans ſes abymes.

Ces errans miniſtres du ſort,
Dont la courſe régle la nôtre,
s aſtres ſans repos tournent d'un pôle à l'autre,
ns repos tous leurs pas nous menent à la mort,
Et ſur la redoutable rive
i fond dans le néant auſſi-tôt qu'on arrive.

Comme ſe perd en un moment
tte portion d'air dans le corps enfermée,
Que le plus actif élément
Développe & pouſſe en fumée.

Comme au ſouffle des aquilons,
On voit bientôt évanouie
ne groſſe nuée, ou de grêle, ou de pluie,
ui d'un déluge affreux menaçoit les vallons :
Ainſi s'épand cette ame vaine
ui meut tout les reſſorts de la machine humaine,

Tout meurt en nous, quand nous mourons.
a mort ne laiſſe rien, & n'eſt rien elle-même.
Du peu de temps que nous durons,
Ce n'eſt que le moment extrême.

Ceſſe de craindre ou d'eſpérer
Cet avenir qui la doit ſuivre;
Que la peur d'être éteint, que l'eſpoir de revi
Dans ce ſombre avenir ceſſe de t'égarer;
L'état, dont la mort eſt ſuivie,
Eſt ſemblable à l'état qui précede la vie.

Nous ſommes dévorés du Temps,
La nature au cahos ſans ceſſe nous rappelle;
Elle entretient à nos dépens
Sa viciſſitude éternelle.

Comme elle nous a tout donné,
Elle auſſi reprend tout notre être.
Le malheur de mourir égale l'heure de naître,
Et l'homme meurt entier, comme entier il eſt n
La mort, ſans ſouffrir de partage,
Confond l'ame & le corps, & leur fait même o
trage.

Tout ce qu'on nous dit des enfers
Et du tyran qui régne en ces royaumes ſombre
Ces cachots, ces feux & ces fers,
Où ſont ces criminelles ombres,
Ces monſtres ſi prodigieux,
Et ce portier ſi redoutable,
Qui rend du noir palais l'entrée épouvantable,
Et qui fait fuir bien loin les mortels curieux;
Tout cela n'eſt ou qu'un menſonge
Ou qu'un diſcours en l'air, ou que l'horreur d'
ſonge.

Une ſcène, qui devoit produire de l'effet le Théâtre Latin, eſt celle dans laquelle *dromaque* fait entrer *Aſtyanax* vivant dans tombeau de ſon pere, pour le cacher aux ix des Grecs. *Sénèque* dans ce moment ſe ntre le rival d'*Euripide*.

ccede tumulo, nate. Quid retro fugis,
reſque latebras ſpernis? agnoſco indolem.
let timere; ſpiritus magnos fuge
imoſque veteres, &c.

» Entrez dans ce tombeau, cher enfant, lui dit nere; pourquoi frémir? Pourquoi dédaigner riſte aſyle? Je reconnois le fils d'*Hector*. Il roude craindre ſes ennemis. Mets bas cette anme fierté qui ne nous ſied plus. Prends des timens conformes à ta fortune, Vois ce qui e de notre grandeur paſſée, un tombeau, un nt, une eſclave. Il faut céder à tant de maux. s entrer dans le ſanctuaire des manes de mon for. Si les deſtins nous favoriſent, il te ſervira yle; s'ils ont réſolu ta mort, ce ſera ton ſéchre, &c. «.

I. de *Châteaubrun* a profité de ce morceau, s ſa belle Tragédie des *Troyennes*.
.e trouble, la pitié devoient s'emparer cœur des ſpectateurs, lorſqu'*Andromaappelloit *Aſtyanax* du tombeau où elle oit caché, & lui ordonnoit de ſe jetter pieds d'*Ulyſſe*, d'oublier *Hector* & ſes ux; & s'il étoit encore trop jeune pour

ſentir ſes malheurs, d'imiter du moins les pleurs de ſa mere.

Si tua nondum funera ſentis,
Matris fletus imitare tuæ.

Nous ne devons point paſſer ſous ſilence la *Troade* de *Robert Garnier*, Piéce imitée de *Sénèque*. Ce Poëte qui méritoit d'écrire dans un ſiécle où les régles euſſent été bien connues, s'éleva au-deſſus de tous les Poëtes Dramatiques qui l'avoient précédé. Il compoſa huit Tragédies, qui furent l'admiration de ſon temps. Ses vers ſont coulans & châtiés : ſes ſujets de Tragédie nobles. Il fut le premier qui obſerva ſcrupuleuſement la coupe maſculine & féminine des vers à rimes plates dans les Tragédies. *Ronſard* lui donna la palme ſur tous les autres Poëtes; il dit dans un Sonnet :

Par toi, *Garnier*, la Scène des François
Se change en or, qui n'étoit que de bois.

La *Troade* paſſe pour le chef-d'œuvre de *Garnier*. On ſera peut-être curieux de voir comment ce vieux Poëte s'exprime. *Hécube* s'adreſſe ainſi au chœur qui gémit ſur les malheurs de Troye.

Ceſſez, filles, ceſſez vos langoureuſes plaintes,
Etouffez les ſoupirs de vos ames contraintes;
Laiſſez, laiſſez vos pleurs, vos gémiſſables pleurs;
Laiſſez vos triſtes chants, & les tournez ailleurs.
Le deſtin de *Priam* ne ſemble lamentable,
Le deſtin de *Priam* ne lui eſt miſérable;
Priam eſt bien heureux, qui bornant ſon ennui,
Vieil a vu trebucher ſon royaume avec lui.
Maintenant aſſuré de tous humains encombres,
Il erre aux Eliſées entre les ſaintes ombres,
Sous les feuillages frais des myrthes odoreux,
Recherchant ſon *Hector*: ô qu'il eſt bien heureux!
O bien heureux celui qui mourant en la guerre,
De ſoi-même héritier ne laiſſe rien ſur terre:
Ains voit tout conſommer devant que de mourir.
Et avecques ſa mort toute choſe périr! &c.

VII.

Agamemnon.

L'ombre de *Thyeſte*, voulant ſe venger des cruautés d'*Atrée*, excite *Egiſte* à tuer *Agamemnon*. Ce qu'il exécute dans un feſtin, du conſentement de *Clitemneſtre*. Il fait enſuite mettre *Electre* en priſon, parce qu'elle avoit fait ſauver ſon frere *Oreſte*.

Eſchyle a traité ce ſujet en homme de génie*. La Piéce de *Sénèque* ne peut ſouf-

* *V. la vie d'Eſchyle, Poëtes Grecs, tom. II.*

frir de comparaiſon. C'eſt, dit M. *pignan*, une déclamation dramatic née quelquefois d'aſſez beaux vers rieux, mais languiſſante, froide, dé d'action & d'intérêt. Il y a dans ce une deſcription de tempête de cent vers. *Eſchyle* n'en a employé que vin pour décrire la même tempête. Ma différence de force & d'expreſſion ! perçoit déja dans l'*Agamemnon* Gre qu'il ne ſoit pas de *Sophocle*,

Cette hauteur divine
Où jamais n'atteignit la foibleſſe Latin

Dans *Sénèque*, l'ombre de *Thyeſ* ſur le théâtre, & ouvre la ſcène pa nologue très-long. Le chœur des A arrive après que *Thyeſte* eſt rentré enfers. Ce chœur débite des penſ lantes & vraies ſur les dangers & dont les Rois ſont environnés, & ſur heur ineſtimable de la vie privée.

O Regnorum magnis fallax
Fortuna bonis, in præcipiti
Dubioque nimis excelſa locas
Nunquam placidam ſceptra quietei
Certumve ſui tenuêre diem...
Metui cupiunt, metuique timent.

Non nox illis alma receſſus
Præbet tutos ; non curarum
Somnus domitor pectora ſoluit, &c.

Placet in vulnus
Maxima cervix, quidquid in altum
Fortuna tulit ; ruitura levat.
Modicis rebus longius ævum eſt.
Felix mediæ quiſquis turbæ
Sorte quietus
Aura ſtringit litora tuta ;
Timiduſque mari credere cymbam,
Remo terras propiore legit.

VIII.

Thyeſte.

L'*Atrée* de *Crébillon* fait aſſez connoître ce ſujet terrible. Ce grand Poëte a altéré la fable pour rendre la vengeance moins » affreuſe. » Il s'en faut bien, dit-il, que mon a *Atrée* ſoit auſſi cruel que celui de *Séné-* » *que*. Il m'a ſuffi de faire craindre pour » *Thyeſte* toutes les horreurs de la coupe que » ſon frere lui prépare, & il n'y porte pas » ſeulement les lèvres ». Au lieu que chez le Poëte Latin, *Thyeſte* mange dans un feſtin les membres de ſon fils. Rien n'égale l'horreur du Ve. Acte. Il eſt impoſſible de

lire ſans frémir, ſans être révolté, l
qui commence ainſi :

Hoc quoque exiguum eſt
Ex vulnere ipſo ſanguinem calidum
Diffundere ora debui, &c.

La Piéce de *Crébillon* eſt infin
périeure à celle du Poëte Latin.
eſt vrai, emprunté quelques beau
combien l'imitateur eſt au-deſſ
original ! Quel pinceau vigoureu
force ! quelle chaleur ! quel pathéti
Sénèque, à l'exception d'un ou de
& de quelques traits ſublimes &
tragiques, tel que le mot de *Thyeſt*
fratrem, le reſte n'eſt pas ſupporta
Y a t'il rien de plus extravaga
premier Acte ? *Mégère* tire des en
bre de *Tantale*, pour ſemer la h
fureur dans le palais des Pélopide

Quis me furor nunc ſede ab infauſta extra
Avido fugaces ore captantem cibos ? &c.

» Pourquoi, dit-il, me fait-on ſ
lieux où ma bouche eſt le jouet des v
tives qu'elle veut ſaiſir ? Eſt-ce qu'o
mon ſupplice ? Va-t'on me faire tou
d'*Ixion* ? Va-t'on m'étendre ſur le mo
la place de *Promethée*, & faire dévorer
tour mes entrailles toujours renaiſſa
que veut-on de moi ?

Mégère lui répond qu'il faut aller ſemer la haine & la diſcorde parmi ſes triſtes enfans, & leur inſpirer le noir courage d'enfanter des crimes nouveaux.

» Que le meurtre & le deuil régnent dans ta maiſon; que le frere épouvante le frere; que le pere & le fils ſoient l'un & l'autre des objets d'horreur; que les Princes de ta race périſſent miſérablement, & que de leurs cendres déteſtables naiſſent des monſtres dévoués aux enfers; que le feſtin impie s'apprête: nous t'avons donné ce jour libre, & nous avons bien voulu que tu fuſſes délivré de ta faim enragée pour venir à cette table. Viens t'y dédommager de tes longs jeûnes On y boira en ta préſence du ſang mêlé avec le vin: enfin j'ai trouvé des viandes que tu fuirois de toi-même, &c. ».

Cette pompeuſe & effrayante déclamation n'eſt rien en comparaiſon du reſte de la ſcène. Jamais on n'a pouſſé plus loin l'extravagance & le délire.

IX.

Des penſées ſublimes, des ſentences admirables, un ſtyle plein de force & d'harmonie, voilà ce qu'on trouve dans le chœur du ſecond Acte, dont nous allons donner une imitation.

Tandem regia nobilis,
Antiqui genus Inachi,
Fratrum compoſuit minas, &c.

La nature à la fin fait ceſſer nos alarmes ;
Aux enfans d'*Inachus* elle arrache les armes ;
Nous n'aurons plus à craindre en nos Rois de
rans.
O Dieux ! quelle fureur anime
Les parens contre les parens,
Et les pouſſe à gagner un ſceptre par un crim

Que vous connoiſſez mal, ambitieux eſprits
En quoi doit conſiſter la puiſſance ſuprême !
Ce n'eſt point le palais, ce n'eſt point le lan
Ni la pourpre & le diadême,
Qui font, & qu'on paroît, & qu'on eſt un g
Roi,
C'eſt l'empire qu'on a ſur ſoi.

On eſt Roi, quand on ſe maîtriſe,
Quand on ſoumet ſes paſſions ;
Quand des folles ambitions
On ne ſe ſent point l'ame épriſe,
Et quand d'un vain peuple on mépriſe
Les vaines acclamations.

On eſt Roi, lorſque d'un même œil
On regarde & l'or & l'argile ;
Lorſque content de ſon ſoleil,
On voit, ſans l'envier, un climat plus fertile
Lorſque riche au dedans de ſes propres tréſors
On ſait compter pour rien tous les biens de
hors.

On eſt Roi, quand on peut, ſans craindre pour ſa tête,
Voir ſerpenter en l'air le foudre menaçant;
Quand, tel qu'un roc, d'un orage impuiſſant,
On eſt inébranlable aux coups de la tempête;
Et quand dans un vaiſſeau que diſputent les flots,
On ne connoît la peur qu'au front des matelots.

On eſt Roi, quand on voit ſans crainte
Eclater du ſoldat le fer & la fureur;
Quand on s'eſt mis ſi haut au-deſſus du malheur
Que l'on n'en reçoit point d'atteinte;
Et quand, ſans quereller le ſort,
On va d'un pas égal au-devant de la mort.

Diſputez de grandeur, ô Rois de l'univers!
Vous Rois qui pourſuivez en de vaſtes déſerts
Des Daces diſperſés la nation ſauvage,
Ou vous qui d'une mer dont les flots ſont rougis
Par l'éclat d'un lit de rubis...
Poſſédez le riche rivage...

Mais que diſputez-vous, & quelle eſt votre ardeur?
Si toute grandeur cède à la grandeur de l'ame,
Connoiſſez mieux, ô Rois! l'objet qui vous enflame;
Sachez, vains ſpectres de grandeur,
Qu'à l'empire du monde en vain une ame aſpire,
Et que la plus grande ame a le plus grand empire,
&c.

La fin de ce chœur eſt un des beaux mor-
ceaux de *Sénèque*.

Stet quicunque volet potens
Aulæ culmine lubrico :
Me dulcis ſaturet quies.
Obſcuro poſitus loco,
Leni perfruar otio.
Nullis nota Quiritibus
Ætas per tacitum fluat.
Sic cum tranſierint mei
Nullo cum ſtrepitu dies,
Plebeius moriar ſenex.
Illi mors gravis incubat,
Qui notus nimis omnibus,
Ignotus moritur ſibi.

S'éleve qui voudra par force ou par adreſſe
Juſqu'au ſommet gliſſant des grandeurs de la Cour ;
Moi, je veux, ſans quitter mon champêtre ſéjour,
Loin du monde & du bruit rechercher la ſageſſe.

Là, ſans crainte des Grands, ſans faſte & ſans triſteſſe,
Mes yeux, après la nuit, verront naître le jour.
Je verrai les ſaiſons ſe ſuivre tour-à-tour,
Et dans un doux repos j'attendrai la vieilleſſe.

Ainſi, lorſque le temps viendra rompre le cours
De ces heureux momens qui compoſent mes jours,
Je mourrai chargé d'ans, inconnu, ſolitaire.

Qu'un homme eſt miſérable à l'heure du trépas,
Lorſqu'ayant négligé le ſeul point néceſſaire,
Il meurt connu de tous, & ne ſe connoît pas, &c.

(HÉNAULT.)

X.

Pour juger de la ſupériorité de l'*Atrée* de *Crébillon* ſur le *Thyeſte* de *Sénèque*, il ſuffit de comparer la ſcène de la coupe dans les deux Poëtes. La maniere de *Sénèque* eſt auſſi ridicule que celle du Tragique moderne eſt grande & ſublime.

Sénèque conſerve toute la fable, ſans aucun égard pour les bienſéances. *Thyeſte* dévore les membres de ſes enfans. *Atrée*, dans le Ve. Acte, lui préſente la coupe comme le gage d'une union parfaite.

Feſtum diem, germane, conſenſu pari
Celebremus: hic eſt ſceptra qui firmet mea,
Solidamque pacis alligit certæ fidem.

Thyeſte la reçoit avec confiance; mais il déſire que ſes enfans ſoient témoins de leur réconciliation. Le cruel *Atrée* diſſimule un inſtant, & lui dit:

Heic eſſe natos crede in amplexu patris
Heic ſunt, eruntque ; nulla pars prolis
Tibi ſubtrahetur : ora, quæ exoptas, d
Totumque turba jam ſua implebo patrem

A peine *Thyeſte* va-t'il porter les
à la coupe, que ſa main tremble, ſon
chanceſle : mille préſages funeſtes vie
l'effrayer : le ciel s'obſcurcit, les aſtr
paroiſſent, &c. Un ſentiment incon
fait déſirer la préſence de ſes fils ; ils
demande encore.

Adeſte nati, genitor infelix vocat :
Adeſte : viſis fugiet hic vobis dolor.
Unde obloquuntur ?

ATREUS.

Expedi amplexus pater ;
Venêre, gnatos ecquid agnoſcis tuos ?

THYESTES.

Agnoſco fratrem, &c.

Ce commencement eſt beau, mais l
n'y répond pas. *Thyeſte*, lorſque ſon fr
apprend qu'il vient de dévorer ſes en
s'amuſe à faire des pointes.

Hoc eſt deos quod puduit ! hoc egit diem
Averſum in ortus ! quas miſer voces dabo
Queſtuſque quos ? &c.

Il y a près de cent vers employés à de vaines déclamations plus propres à exciter le rire, qu'à faire trembler.

Crébillon au contraire marche ſur les pas d'*Eſchyle*, & porte la terreur dans l'ame. La ſcéne de la coupe eſt terrible : mais elle ne s'éloigne point du caractere de la vraie Tragédie. Voyez comme il peint les mouvemens que la nature excite au fond du cœur de *Thyeſte*. Seigneur, dit-il, à *Atrée* :

Ne vous offenſez point d'une vaine terreur,
Qui ſemble, malgré moi, s'emparer de mon cœur ;
Je le ſens agité d'une douleur mortelle,
Ma conſtance ſuccombe, en vain je la rappelle :
Et depuis un moment mon eſprit abattu,
Laiſſe d'un poids honteux accabler ſa vertu.
Cependant près de vous un je ne ſais quel charme
Suſpend dans ce moment le trouble qui m'alarme.
Pour raſſurer encor mes timides eſprits,
Rendez-moi mes enfans, faites venir mon fils ;
Qu'il puiſſe être témoin d'une union ſi chere,
Et partager, Seigneur, les bontés de mon frere.

ATRÉE.

Vous ſerez ſatisfait, *Thyeſte*, & votre fils
Pour jamais en ces lieux va vous être remis.
Oui, mon frere, il n'eſt plus que la Parque in
maine
Qui puiſſe ſéparer *Thyeſte* de *Pliſthène*.
Vous le verrez bientôt . . . . . .
. . . . . .
. . . . . Mais peu ſûr de ma
Je vois que votre cœur s'alarme auprès de m
J'avois cru cependant qu'une pleine aſſurance
Devoit ſuivre . . .

THYESTE.

Ah! Seigneur, ce reproche m'offe
. . . . . .

(*On apporte la coupe*)

ATRÉE.

J'apperçois la coupe de nos peres;
Voici le nœud ſacré de la paix de deux freres
Elle vient à propos pour raſſurer un cœur
Qu'alarme en ce moment une indigne terreur.
Tel qui pouvoit encor ſe défier d'*Atrée*,
En croira mieux peut-être à la coupe ſacrée.
Thyeſte veut-il bien qu'elle acheve en ce jour
De réunir deux cœurs déſunis par l'amour?

Pour engager un frere à plus de confiance,
Pour le convaincre enfin, donnez que je commence.

THYESTE.

. . . . . Donnez; laiſſez-moi l'avantage
De jurer le premier ſur ce précieux gage.
Mon cœur, à ſon aſpect, de ſon trouble eſt remis;
Donnez; mais cependant je ne ne vois point mon fils.

ATRÉE.

. . . . . Raſſurez-vous, mon frere!
Vous reverrez bientôt une tête ſi chere;
C'eſt de notre union le nœud le plus ſacré:
Craignez moins que jamais d'en être ſéparé.

THYESTE.

Soyez donc les garants du ſalut de *Thyeſte*,
Coupe de nos aïeux, & vous, dieux que j'atteſte.
Puiſſe votre courroux foudroyer déſormais
Le premier de nous deux qui troublera la paix.
Et vous, frere auſſi cher que ma fille & *Pliſthène*,
Recevez de ma foi cette preuve certaine.
Mais que vois-je, perfide? Ah! grands dieux! quelle horreur!
C'eſt du ſang! tout le mien ſe glace dans mon cœur.
Le ſoleil s'obſcurcit, & la coupe ſanglante

Semble fuir d'elle-même à cette main trem-
blante :
Je me meurs. Ah ! mon fils ! qu'êtes-vous d
venu ?

On vient lui annoncer que *Plisthène* vient de périr. Ce pere infortuné s'écrie :

Mon fils eſt mort, cruel, dans ce même palais,
Et dans le même inſtant où l'on m'offre la paix !
Et pour comble d'horreur, pour comble d'épou-
vante,
Barbare, c'eſt du ſang que ta main me préſente
O terre ! en ce moment peux-tu nous ſoutenir ?
O de mon ſonge affreux, triſte reſſouvenir !
Mon fils ! eſt-ce ton ſang qu'on offroit à ton pere

ATRÉE.

Méconnois-tu ce ſang ?

THIESTE.

Je reconnois mon frere.

ATRÉE.

Il falloit le connoître, & ne point l'outrager,
Ne point forcer ce frere, ingrat, à ſe venger.

THIESTE.

Grands Dieux ! pour quel forfaits lancez-vous l
tonnerre ?
Monſtre que les enfers ont vomi ſur la terre ,

vis la fureur dont ton cœur eſt épris ;
un malheureux pere à ſon malheureux fils ;
manes ſanglans donne cette victime,
t'arrête point au milieu de ton crime.
re, peux-tu bien m'épargner en des lieux
tu viens de chaſſer & le jour & les Dieux ?

XI.

La Thébaïde

cine penſoit que la *Thébaïde* n'étoit une Tragédie, mais que c'étoit plutôt rage d'un déclamateur, qui n'avoit aucune idée de l'art dramatique.

P. *Brumoy* n'en porte point un jugement plus avantageux. Il ſoutient que ce ous reſte de cette Piéce eſt d'un enthouſiaſme ſi extravagant, que ce ſeroit une inutile d'y chercher de la ſuite. Tout ortement de *Lucain*, lors même qu'il plus énergumene, n'eſt qu'un badinage au prix de *Sénèque*. Toutefois il y vrai ſublime. Ce ſont des traits qui pent par haſard à un eſprit très-beau eurs, mais d'un goût dépravé & d'une ination emportée.

qui nous reſte du IVe. Acte, eſt aſſez Les priéres de *Jocaſte* à ſes deux fils touchantes & dignes du naturel & de plicité d'*Euripide*.

XII.

Hercule au Mont Etna.

Sénèque s'éloigne dans cette Piéce, que dans toutes celles qu'il a imitée Grecs, de la noble & inimitable ſimplic *Sophocle.* Ce ſont des vers échaſſés pompeux galimatias, des traits de ra ment.

Hercule ouvre le premier Acte, & trophe ainſi *Jupiter* .

Sator Deorum, cujus excuſſum manu
Utræque Phœbi ſentiunt fulmen domus ;
Secure regna: protuli pacem tibi,
Quacunque Nereus porrigi terras vetat

» Pere des Dieux, tu peux à préſent régr ſureté. Ce bras t'a procuré la paix : il n'eſt pl ſoin de lancer la foudre ſur la terre. Rois per tyrans cruels, j'ai exterminé tout ce qui mé le tonnerre, & toutefois on me refuſe le Mon obéiſſance m'a montré tel que je ſuis, fils de *Jupiter*: *Junon* même, cette implacabl râtre, m'a reconnu pour ton fils. Que tarc donc à me récompenſer ? Craint-on qu'*A* ſuccombe ſous le faix, en portant *Hercule* a ciel ? &c. ».

En écoutant ce début emphatique d *cule*, on eſt tenté de dire avec *Ho*

où aboutira ce prometteur ampoulé? Mais on ſera peut être curieux de voir le commencement de la Scène Latine, adoucie en François par *Rotrou.*

Puiſſant moteur des Dieux, ferme appui de la terre,
Seul être ſouverain, ſeul maître du tonnerre,
Goûte enfin, Roi des cieux, les doux fruits de mes faits,
Qui par-tout l'univers ont établi la paix.
J'ai d'entre les ſujets la trahiſon bannie;
J'ai des Rois arrogans puni la tyrannie,
Et rendu ton renom ſi puiſſant & ſi beau
Que la foudre en tes mains n'eſt plus qu'un vain fardeau,
Des objets de ton bras le mien eſt l'homicide,
Et tu n'as rien à faire après les faits d'*Alcide*;
Tu n'as plus à tonner, & le ciel toutefois
M'eſt encore interdit après tous ces exploits, &c.

Toute la ſcène de *Sénèque* annonce un Energuméne, un Pigmée qui fait des efforts giganteſques. *Rotrou* eſt un peu plus ſenſé. C'eſt par une fauſſe idée de l'héroïſme, obſerve très-bien *Racine* le fils, que le Poëte Latin s'étant imaginé qu'*Hercule*, quoique déchiré par les plus vives douleurs, ne devoit pas parler comme un autre homme, lui a prêté des penſées ſi contraires à la na-

ture, que ſon *Hercule* mourant, au
d'exciter la compaſſion, trouve le ſe
d'exciter l'indignation. Il commence
ſouhaiter qu'au jour de ſa mort le ſoleil c
d'éclairer le monde.

Pereat mundo dies quo moriar.

Il croit que l'univers va être bouleve
ſitôt qu'il ne ſera plus. Les Géans vont
commencer leur guerre contre le ciel. J
piter doit ſonger à ſe tenir ſur ſes gard
Il fait enſuite une deſcription étudiée
la peſte qui le conſume. Elle ne peut p
s'attacher qu'à des os vuides : elle en a c
ſumé la moëlle.

Oſſibus vacuis ſedet.

Elle eſt ſi grande, que le corps d'*Herc*
n'eſt pas aſſez grand pour y ſuffire.

Peſti ſatis Herculea non ſunt membra.

Enfin ce mal reſſemble à *Hercule*, pa
qu'il eſt invincible.

O malum ſimile Herculi! &c.

Sophocle, bien oppoſé à *Sénèque*,
nous préſentant le même objet, nous pr
ſente un héros ſouffrant, gémiſſant & pl

rant. Il nous fait entendre le vrai langage de la douleur, & de la douleur d'un *Hercule*.

XIII.

Sophocle oppoſé à Sénèque.

Une vingtaine de vers des *Trachiniennes* de *Sophocle* valent mieux que toute la Piéce de *Sénèque*. C'eſt la nature même, c'eſt le ſentiment qui s'exprime ainſi.

O ſupplice! ô douleur! ô perfidie! ô crime!
Femme horrible, faut-il que je ſois ta victime?
Plus barbare pour moi qu'*Euriſtée* & *Junon*,
O fille d'*Æneus*, quelle eſt ta trahiſon,
Et quels ſont les tourmens dont tu me rends la proie
Par le fatal préſent que ta fureur m'envoie!
Tu m'as enveloppé de ce voile mortel,
Ce voile que pénetre un poiſon ſi cruel:
Voile affreux qu'ont tiſſu *Mégère* & *Tyſiphone*,
Tout mon ſang enflammé dans mes veines bouillonne.
Je ſuccombe, je meurs, brûlé d'un feu caché
Qu'allume en moi ce voile à mon corps attaché.
Ainſi ce que n'ont pu, dans l'horreur de la guerre,
Centaures, ni Géans, fiers enfans de la terre,
Ce que tout l'univers n'oſa jamais tenter,
Une femme le tente, & peut l'exécuter!
Mon fils, ſoutiens ton nom; ton amour pour ton pere

Doit effacer en moi tout amour pour ta mere,
Va chercher, va ſaiſir celle qui m'a trahie,
Traîne-la juſqu'à moi; va, cours, & m'obéis.
Cours venger... Mais, hélas! que fais-je, miſérable?
Je pleure, & juſqu'ici, d'un front inébranlable,
De tant d'affreux revers j'ai ſoutenu l'horreur.
Mon fils, de ce poiſon vois quelle eſt la fureur;
Oſe approcher: & vous, accourez tous enſemble
Peuples, que dans ces lieux mon malheur vous raſſemble,
Contemplez en moi ſeul tous les tourmens divers.
Ah! précipite-moi juſqu'au fond des enfers;
Termine par ta foudre & ma vie & ma honte.
Grand Dieu! témoin des maux dont l'excès me ſurmonte,
Qu'eſt devenu ce corps que j'ai reçu de toi?
Mes membres t'offrent-ils quelque reſte de moi,
Non, cette main ſi foible, & preſque inanimée,
N'eſt pas la main fatale au lion de *Némée*.
Eſt-ce donc là le bras de *Cerbère* vainqueur?
Ce bras dont le Centaure éprouva la vigueur,
Ce bras qui fit tomber le monſtre d'Erymanthe,
L'hydre, contre mes coups, ſans ceſſe renaiſſante,
Et l'affreux ſurveillant de ce fruit renommé:
Ce bras qu'aucun mortel n'a jamais déſarmé.

Vil rebut des humains, vrai fantôme, ombre vaine,
Je ſuis méconnoiſſable aux yeux même d'*Alcmène*,
Et *Jupiter* en moi ne trouve plus ſon fils, &c.

XIV.

Bel endroit de l'Hercule de Sénèque.

Hercule ne pouvant éteindre le feu qui le dévore, prie *Jupiter* de le foudroyer. Ce paſſage du IVe. Acte eſt ſans contredit le plus beau de la Piéce.

Converte vultus ad meas clades, pater.
Numquam ad tuas confugit Alcides manus, &c.

D'un regard de pitié daigne percer la nuë*,
Et ſur ton fils mourant arrête un peu la vue.
Vois, *Jupin*, que je meurs; mais vois de quelle mort,
Et donne du ſecours ou des pleurs à mon ſort.
J'ai toujours dû ma vie à ma ſeule défenſe,
Et je n'ai point encore imploré ta puiſſance.
Quand les têtes de l'hydre ont fait entre mes bras
Cent replis tortueux, je ne te priois pas;
Quand j'ai dans les enfers affronté la mort même,
Je n'ai point réclamé ta puiſſance ſuprême.

---

* *Rotrou, Hercule mourant*, Act. III, Sc. II.

J'ai de monſtres divers purgé chaque élém[illegible]
Sans jetter vers le ciel un regard ſeulemen[illegible]
Mon bras fut mon recours, & jamais le to[illegible] ne
N'a, quand j'ai combattu, grondé co[illegible]tre l
terre;
Je n'ai rien imploré de ton affection,
Et je commence, hélas! cette lâche action?
Aux prieres enfin ce feu me fait réſoudre,
Et pour toute faveur j'implore un coup de foudre.

Nulla propter me ſacro
Micuere cælo fulmina. Hic aliquid dies
Optare juſſit. Primus audierit preces
Idemque ſummus. Unicum fulmen peto.

Voici quelques penſées qui ont un tou[illegible]
énergique & ſublime.

Felix jacet quicumque quos odit primit.

Rotrou a rendu ainſi ce beau vers.

Et qui tue en mourant, doit mourir ſatisfait.

Sénèque met dans la bouche d'*Hercule* c[illegible]
autre penſée. Le héros s'adreſſe à *Jupite*[illegible]

Semper hæc nobis manus
Votum ſpopondit.

Mon bras me tient lieu de vœu.

Nul

iquam eſt ille miſer cui facile eſt mori.
ces ſequeris, mors, miſeros fugit.

'on ne doit point nommer malheureux
:onque a la liberté de mourir. O mort!
ıe pourſuis que les heureux, tu fuis les
érables.

Vim rara fides ubi jam melior
Fortuna ruit
Tu quicumque es, qui ſceptra tenes,
Licet omne tua vulgus in aulâ
Centum pariter limina pulſet:
Cum tot populis ſtipatus eas,
In tot populis vix una fides, &c.

Ces vers rappellent ceux de *Villiers*, ſur la
terie.

La baſſe flatterie
floges impoſteurs & de fourbes nourrie,
rrompt de l'amitié les devoirs généreux;
malheur aux mortels qui, toujours grands
heureux,
ont pour ſe faire aimer que leur fortune utile!
aſſidus courtiſans le dévouement ſervile
fre à leurs volontés des cœurs toujours ſoumis;
ont mille flatteurs, & n'ont jamais d'amis.

XV.

L'Octavie.

L'*Octavie* eſt l'ouvrage de quelque R teur qui ne connoiſſoit ni les régles du Th tre, ni les reſſources de ſa langue. Elle auſſi mauvaiſe pour le ſtyle, que pour conduite & les ſentimens.

Ce que *Sénèque* dit à *Néron*, dans ſecond Acte, eſt ingénieux.

Volucrem eſſe amorem fingit, immitem Deu
Mortalis error, armat & telis manus,
Arcuſque ſacros miſcuit ſæva face;
Genitumque credit Venere, Vulcano ſatu
Vis magna mentis, blandus atque animi ca
Amor eſt; juventa gignitur; luxu, otio
Nutritur, inter læta fortunæ bona.
Quem ſi fovere aut alere deſiſtas, cadit,
Brevique vires perdit, extinctus ſuas.

On trouve la penſée de ces deux derni vers dans *Corneille*.

Si l'amour vit d'eſpoir, il périt avec lui:
C'eſt un feu qui s'éteint, faute de nourriture

(*Cid.*)

Et dans *Racine*.

Croyez-moi, quelqu'amour qui ſemble vous charmer,
On n'aime point, Seigneur, ſi l'on ne veut aimer.
(*Britannic.*)

On trouve dans un des chœurs quelques vers ſur la deſtinée, qui méritent d'être cités.

Regitur fatis mortale genus,
Nec ſibi quidquam ſpondere poteſt
Firmum & ſtabile : perque caſus
Volvitur varios, ſemper nobis
Metuenda dies.

Regnier offre à peu près la même idée.

L'homme s'oppoſe en vain contre la deſtinée :
Tel a dompté ſur mer la tempête obſtinée,
Qui, déçu dans le port, éprouve en un inſtant
Des accidens humains le revers inconſtant
Qui le jette au danger, lorſque moins il y penſe.

D'après cet examen des Piéces de *Sénèque*, on voit que ce Poëte faiſoit plutôt conſiſter la beauté de la Tragédie dans les ſentences que dans les mouvemens des paſſions & la peinture des caracteres. Il affoiblit les ſenti-

mens, en voulant les orner, & s'en
rement de notre cœur. Rien n'eſt *pl*
que ces paroles de M. de *Fénelon*, q
vent ſervir de leçon aux *Sénèques* mo
» Un homme qui penſe beaucoup, veu
» coup dire: il ne peut ſe réſoudre
» perdre: il ſent le prix de tout ce
» trouvé... On veut trop éblouir & ſu
» dre. On veut avoir plus d'eſprit q
» Lecteur, & le lui faire ſentir, po
» enlever ſon admiration, au lieu qu'
» droit n'en avoir jamais plus que l
» lui en donner même ſans paroître en
» On ne ſe contente pas de la ſimple
» des graces naïves, du ſentiment l
» vif, qui ſont la perfection réelle.
» un peu au-delà du but par amour-p
» On ne ſait pas être ſobre dans la
» che du beau. On ignore l'art de s'a
» tout court en deçà des ornemens
» tieux. Le mieux, auquel on aſpire,
» qu'on gâte le bien, dit un proverb
» lien.... On fait comme ceux qui
» gent une étoffe de trop de broderi
» goût exquis craint le trop en tout
» en excepter l'eſprit même. L'eſprit
» beaucoup, dès qu'on l'affecte & qu
» prodigue.... Les Poëtes qui ont
» d'eſſor de génie, d'étendue de penſ
» de fécondité, ſont ceux qui doiven
» craindre cet écueil de l'excès de l'
» C'eſt, dira-t'on, un beau défaut; c'

faut rare, c'eſt un défaut merveilleux: :n conviens; mais c'eſt un vrai défaut, l'un des plus difficiles à corriger, &c.

§. LXVII.

)MPONIUS SECUNDUS.

Tragicis junxere choris hunc ſæpe diſerti
xus Seneca, & Pomponius ante Secundus.
(Terent. Maur. in Cent.)

) *MPONIUS SECUNDUS*, né à Bo-, ſortit d'une famille illuſtre. Il étoit nporain de *Sénèque*, & le ſurpaſſoit ı Poëſie dramatique. *Pline* le natu- avoit écrit ſa vie, & l'eſtimoit beau- *Quintilien* en porte ce jugement. *nius* eſt de tous ceux que j'ai vu ce- i ſans contredit a le mieux réuſſi ı Tragédie. Les gens de l'ancien ne le trouvoient pas aſſez tragi- ıis ils avouoient que pour la beauté tion & pour l'intelligence du Théâ- toit fort au-deſſus des autres.

en parle encore de lui comme ent Critique. Il eut une petite c *Sénèque*, au ſujet de la pro-

priété de quelques expreſſions du Po
cius. La beauté de ſon ſtyle lui fit
le ſurnom de *Pindare tragique*.

Il ne reſte qu'un très-petit fragn
Ouvrages de *Pomponius*.

Pendeat ex humeris dulcis chelys,
Et numeros edat varios, quibus
Adſonet omnè virens late nemus,
Et tortis errans qui flexibus.

Pomponius Secundus avoit cou
dire, lorſque ſur quelqu'endroit de
ces il n'étoit pas d'accord avec un
confiance : *j'en appelle au peuple*,
lum provoco. Et ſelon que l'endroit
plaiſoit ou déplaiſoit au peuple, il
l'avis de ſon ami ou le ſien, tant il
au jugement de la multitude.

Un homme de Lettres donna, il y
ques années, une petite brochure
avec beaucoup de chaleur, pour
que le ſuffrage de quelques p
éclairées étoit plus ſûr que celui d
Il appuya ſon opinion ſur cette r
qu'une grande aſſemblée ſuppoſe
rement un grand nombre de ſots
Monteſquieu, diſoit-il *, va bien

* M. de Siv.

Il étend cet arrêt juſques ſur les gens ſenſés, du moment qu'ils font troupe. Voici ſes expreſſions. *On diroit que les têtes des plus grands hommes s'étréciſſent, lorſqu'ils s'aſſemblent; & que là où il y a plus de ſages, il y ait auſſi moins de ſageſſe.* C'eſt pourquoi il vouloit qu'on introduisît la méthode de procéder dans les jugemens par le moindre nombre de ſuffrages : méthode dont pluſieurs perſonnages de l'antiquité avoient déja reconnu l'importance. *Horace* nous prévient qu'*il écrit pour peu de lecteurs. Virgile*, ſatisfait de l'admiration d'*Horace*, de *Varius*, de *Mécène* & d'*Auguſte*, ſouffroit avec peine les applaudiſſemens du peuple, qui ſe levoit toujours pour lui faire honneur, lorſqu'il paroiſſoit au Théâtre. Il avoit pour les ſuffrages du vulgaire la même antipathie que les *Mévius* de nos jours ont pour le ſifflet.

M. de *S***** cite un exemple frappant de l'inconſéquence des jugemens du vulgaire. Le fameux *Polyclète*, à qui l'on reprochoit de ne pas aſſez flatter le goût de ſon ſiécle, promit enfin de ſe corriger. Il fit en conſéquence deux *Mercures* de marbre, d'un égal mérite & parfaitement ſemblables. L'un des deux fut deſtiné à être montré au public. Quant à l'autre, il le cacha ſoigneuſement, & le couvrit d'un voile épais. La multitude accouroit tous les jours pour voir la ſtatue qu'expoſoit *Polyclète*, & chacun

diſoit librement ſon avis ſur le nouveau dieu. L'Artiſte eut grand ſoin de recueillir ces différentes déciſions ; & ſe conformant à la pluralité des voix, il retouchoit chaque jour quelque partie de ce bloc bannal juſqu'à ce qu'enfin il en eût fait un véritable groteſque. Le public commença donc à murmurer contre le ſtatuaire. Ce grand Artiſte tirant enfin le rideau dont l'autre ſimulacre étoit couvert, l'expoſa ſans nuage à leurs regards. Le contraſte produiſit un prompt effet, & fut comme un coup de lumiere pour les plus ignorans. Les moindres connoiſſeurs, guidés par la comparaiſon, prononcerent tout d'une voix, que le premier *Mercure* étoit un monſtre, & le ſecond un chef-d'œuvre. *O peuple !* (s'écria alors *Polyclète*) *ces deux morceaux de ſculpture ont en effet des auteurs bien différens. Celui que vous mépriſez, c'eſt votre ouvrage : celui que vous admirez, c'eſt le mien.*

§. LXVIII.

CORNUTUS.

At te nocturnis juvat impallescere chartis :
Cultor enim es juvenum : purgatas inseris aures
Fruge Cleantheâ.

Ce célebre Stoïcien, le plus honnête homme de son siécle, composa plusieurs Tragédies estimées. L'éducation de la jeunesse fit sa plus grande occupation. Il rempliſſoit l'esprit de ses éleves des plus belles maximes de la Philosophie de *Cléanthe*. *Perse* & *Lucain* étudierent sous ce grand homme. Le premier n'eut point de plus intime ami. *Cornutus* le forma sur les maximes de *Socrate*. Il lui donna l'usage de cette régle infaillible qui nous fait connoître ce qu'il y a de vicieux & de bon dans les mœurs, de cette régle qui éclaire la raison, & nous apprend à nous vaincre nous-mêmes.

Perse a immortaliſé dans la Ve. Satire sa liaison avec *Cornutus*. Il ne parle de lui qu'avec les effusions de la reconnoissance la plus vive.

Non equidem hoc ſtudeo, bullatis ut mihi nugis
Pagina turgeſcat, dare pondus idonea fumo, &c.

(Sat. V.)

Non, je n'aſpire point, d'une verve animée,
A donner dans mes vers du poids à la fumée.
Je vous parle en ſecret : je me livre à l'ardeur
De me peindre à vos yeux, de vous ouvrir mon cœur.
Du tendre ſentiment ma Muſe eſt l'interprète ;
C'eſt un ami qui parle, & non pas un Poëte ;
Vous ſavez pénétrer juſqu'à l'intérieur,
Un coup d'œil vous ſuffit pour connoître un flatteur.
Si je voulois cent voix, ce ſeroit pour vous dire
Tout ce que l'amitié la plus vive m'inſpire,
Pour vous développer ce ſentiment profond,
Dont mon cœur eſt pour vous l'inexprimable fond.
Je venois de quitter l'ornement de l'enfance,
Cette robe qui marque encor ſon innocence ;
D'un maître complaiſant, déja moins obſervé,
Je pouvois aux plaiſirs me livrer à mon gré.
J'étois dans la ſaiſon, où ſans route certaine,
On court aveuglément où le penchant entraîne :
Je devins, dès ce temps, un de vos nourriſſons :
Je dois ce que je ſuis à vos ſages leçons.
Guidé par vos clartés, dans une nuit obſcure,
J'ai vu briller l'éclat d'une vérité pure ;

Soumis par la raiſon, mon eſprit ſe rendit:...
C'eſt à vous que je dois les efforts qu'il ſe fit;
Formé par vos vertus, je vous pris pour modele:
J'aimai votre ſageſſe, & je n'écoutai qu'elle.
Que de jours employés en ſolides diſcours!
Cher maître, que de nuits jointes à ces beaux jours!
Une table modeſte, un badinage aimable,
Mêlés au ſérieux, le rendoient agréable, &c. *

Perſe en mourant lui légua ſa bibliothéque & une ſomme de vingt-cinq mille écus; mais ce ſage Philoſophe ſe contenta des livres, & renvoya généreuſement l'argent aux héritiers. Il conſeilla à la mere de ſon ami de ſupprimer quelques Poëſies que ſon fils avoit compoſées dans une extrême jeuneſſe, & qui ne lui auroient pas fait honneur. *Voilà*, dit à ce ſujet un Philoſophe du dernier ſiécle, *voilà une morale à propoſer à ceux qui publient tant de mauvais livres poſthumes, ſous l'eſpérance que la gloire du défunt leur ſervira de ſauf-conduit.*

* Traduction de *Perſe*, par M. D. D. R.

§. LXIX.

C. BASSUS.

Jamne lyra, & tretico vivunt tibi pectine chordæ?
Mire opifex numeris veterum primordia rerum,
Atque maremſtrepitumfidis intendiſſe Latinæ;
Mox juvenes agitare jocos, & pollice honeſto
Egregios luſiſſe ſenes?

Ces vers de *Perſe* annoncent le génie de *Baſſus*. Ce Poëte excelloit dans l'Ode héroïque & l'Ode anacréontique. *Quintilien* lui donne le premier rang après *Horace*. *Pline* le jeune loue auſſi ſes heureux talens pour la Poëſie lyrique. Mais nous en ſommes malheureuſement réduits à le juger ſur parole. Que dire d'un Poëte dont il ne nous reſte que deux vers?

Cæſius Baſſus périt avec ſa maiſon de campagne, dans une éruption du Véſuve. Ce Poëte ſe retiroit vers l'arriere-ſaiſon *dans ſa terre du pays des Sabins, & s'y livroit à l'étude.*

Fragment de Cæſius Baſſus.

Calliope Princeps ſapienti pſallerat ore
Romane Gallis deviſti ſunt victores.

§. LXX.

PERSE.

MULTUM; & veræ gloriæ, quamvis uno libro, meruit Perſius.

(Quintil.)

Deux Provinces, l'Etrurie & la Ligurie, ſe ſont diſputées la gloire d'avoir vu naître ce Poëte. Il naquit ſous *Tibère*. Il étoit Chevalier Romain, parent & allié des perſonnes du premier rang, & joignoit aux qualités de l'eſprit & du cœur beaucoup de richeſſes & une belle figure.

Il annonça dès l'âge le plus tendre une ſageſſe accomplie. A quinze ans il choiſit *Cornutus*, célebre Stoïcien & Poëte Tragique, pour être ſon guide en Philoſophie. L'étude de l'homme ne fut point pour lui une étude vaine & ſtérile. Il fit des efforts *pour ſe connoître*, & ne ſe contenta pas

de remarquer les défauts d'autrui, ſans faire attention aux ſiens.

Ut nemo in ſeſe tentat deſcendere nemo, &c.

L'auſtérité des principes de la Philoſophie ſtoïque régla ſes mœurs, ſans altérer la douceur de ſon caractere.

Il ſacrifia les vains plaiſirs de la jeuneſſe, & ſe livra ſans réſerve à ſon amour pour les Lettres. Rempli d'eſtime pour ſon Mentor, & doué d'une très-grande ſenſibilité, il ne tarda point à ſe lier étroitement avec lui. Il l'aima comme un autre lui-même, & lui donna juſqu'à ſa mort des marques ſinceres de reconnoiſſance.

Perſe déploya toute ſon ame à cet excellent Philoſophe, qui l'avoit formé à la vertu. En liſant la Satire qu'il lui adreſſe, on voit qu'il avoit un cœur excellent, qu'il étoit bien né, qu'il connoiſſoit le prix d'une ſage éducation, &c. Rien n'eſt plus énergique que les expreſſions qu'il emploie pour lui témoigner ſon amitié.

Tibi nunc, hortante camœnâ,
Excutienda damus præcordia, quantaque noſtræ
Pars tua ſit, Cornute, animæ, tibi dulcis amice,
Oſtendiſſe juvat, &c.

(Sat. V.)

Lucain étudia avec *Perſe* ſous le même maître. Le Chantre de la Pharſale admiroit beaucoup les talens de ſon ami. Lorſque *Perſe* récitoit ſes vers, *Lucain* avoit peine à retenir ſes acclamations : *voilà*, diſoit-il, *ce qu'on peut appeller d'excellentes Piéces !* Ces louanges n'étoient dictées ni par l'artifice ni par la vanité qui veut être encenſée à ſon tour. Le ſentiment du beau ſeul les inſpiroit. *Perſe* n'étoit point inſenſible au plaiſir de s'entendre louer ; mais il ſavoit que ces acclamations ſi communes, *cela eſt beau ! cela eſt divin !* n'ont rien de ſolide, lorſqu'elles ne ſont point méritées.

Non ego, cum ſcribo, ſi forte quid à prius exit,
(Quando hæc rara avis eſt) ſi qui tamen aptius exit,
Laudari metuam, neque enim mihi cornea fibra eſt :
Sed recti finemque extremumque eſſe recuſo
Euge *tuum*, Bellè. *Nam bellè hoc excute totum,*
Quid non intus habet ? &c.

Lucain ne fut pas le ſeul admirateur des Ouvrages de *Perſe*. Beaucoup de Poëtes contemporains les honorerent de leurs ſuffrages.

Martial, qui loue peu, en parle avantageuſement dans cette Epigramme.

Sæpius in libro memoratur Perſius uno,
Quam levis in tota Marſus Amazonide,

Valerius Probus rapporte que les Satires de *Perſe* exciterent une admiration générale, lorſqu'elles parurent à Rome, & qu'elles furent promptement répandues. *Editum librum continuò mirari homines & diripere cæperunt.*

Le vertueux *Thraſea*, malgré la différence de l'âge, ſe plaiſoit beaucoup dans la converſation de *Perſe*. Cette heureuſe ſympathie de deux cœurs faits pour s'entendre, les lia étroitement dès le moment qu'ils ſe virent.

Perſe étoit naturellement ennemi du vice & ami de la vertu. L'Auteur de ſa vie lui rend témoignage d'avoir été modeſte, frugal, chaſte, & d'avoir eu une certaine pudeur répandue ſur ſon viſage & dans toutes ſes manieres, qui le faiſoit aimer. Son goût pour l'étude ne l'éloignoit pas des devoirs de la vie civile. Il étoit bon frere, bon ami, bon citoyen. On loue ſa pitié filiale pour ſa mere & ſa tendreſſe pour ſa ſœur. Il compatiſſoit aux peines des malheureux.

Les écrits de *Lucilius* & d'*Horace* lui inſpirent le goût de la ſatire. Il emprunta de l'ami de *Mécène* quelques-unes de ſes beautés *. Il paroît qu'il l'avoit lu & relu, & qu'il le ſavoit par cœur. Mais en le prenant pour modele, il ne renonça pas à cette liberté inſéparable du génie, qui fait créer dans le temps même qu'il imite. *Horace* enfin fut le guide de *Perſe*, comme *Lucilius* l'avoit été d'*Horace*. Formé par l'un & l'autre, il prit le ſtyle de l'ancienne Comédie, & adopta ce dialogiſme intéreſſant & vif qui remplace le Théâtre, l'action & les perſonnages. Craignant que la verſification, voiſine de la proſe, dont s'étoit ſervi *Horace* avec ſuccès, ne lui réuſſît pas de ſon temps comme ſous *Auguſte*, il s'aſſujettit aux agrémens de la Poëſie & à beaucoup plus d'exactitude dans ſes vers. Ce n'eſt plus cette proſe agréable & meſurée qui ne differe ordinairement de la véritable proſe que par le dactyle & le ſpondée, qui ſe font ſentir à l'oreille; c'eſt une vraie poëſie, une meſure ſenſible, une cadence faite pour la verſification, & qui approche quelquefois de la majeſté de l'épique & des graces de *Virgile*.

Le peu d'années de la vie de *Perſe* fut conſacré à compoſer des Satires, & à pour-

---

* *Voyez la nouvelle traduct. de Perſe*, par M. D. D. R.

ſuivre vivement tous ceux qui bleſſoient la vertu.

Nam quis iniquæ
Tam patiens urbis, tam ferreus, ut teneat ſe?

Preſque tous les traits dont il s'armoit tomboient ſur les mauvais Poëtes de ſon temps, ſur les hommes qui offroient aux Dieux des vœux intéreſſés, ſur la folie de ceux qui épargnoient pour enrichir leurs héritiers, &c. Il verſa ſa bile ſur les Grands de la Cour, & railla amerement tout ce qui portoit l'empreinte du vice, &c.

Tout le monde ſait qu'il déſigna *Néron* par ce vers:

Auriculas aſini Mida Rex habet.

Midas, le Roi Midas, a des oreilles d'âne.

Mais le ſage *Cornutus* lui conſeilla de ſupprimer le nom propre, & de ſubſtituer à la place un mot plus général.

Auriculas aſini quis non habet?

On admire l'audace de ce Poëte, qui offrit en plaiſantant, pour modele de *ſtyle*, ces quatre vers ampoulés, tirés d'une *Tragédie* de *Néron*.

Torva mimalloneis implerunt cornua bombis ;
Et raptum vitulo caput ablatura ſuperbo
Baſſaris, & Lyncem Mœnas flexura corymbis
Evion ingeminat ; reparabiles adſonat Echo.

Ils ont rempli l'airain de ſons mimalloniques *,
La fureur les émeut dans les plaines attiques ;
La Baſſaride court, ſe troublant le cerveau,
Pour arracher la tête à quelque illuſtre veau.
De vigne & de lierre elle enchaîne les onces,
Elle appelle *Evion* : & de loin les reponſes
Que rend la Nymphe Echo, des rochers & des bois,
Viennent à ſon oreille en redoublant ſa voix.

Après avoir rapporté ces vers, que tout le monde ſavoit être de l'Empereur, *Perſe* ajoute :

» En bonne foi, eſtimeroit-on ces vers, » s'il nous reſtoit encore un peu de ce bon » ſens, de ce goût fin & délicat de nos an- » cêtres ? de ſemblables productions ne ſont- » elles pas languiſſantes & mépriſables ? Ces » Poëtes cependant prétendent encore les » prononcer d'une voix douce, tendre & » délicate, & avec autant de ſatisfaction, » que ſi elles étoient des chefs-d'œuvre de

* L'Abbé *Marolles* a très-bien rendu le ridicule de ces vers : un Traducteur habile n'auroit pas mieux réuſſi.

» l'eſprit humain. Ces heureux noms, *Mé-*
» *nas*, *Atys* peuvent-ils ſe prononcer d'une
» autre maniere ? Oh ! non, les vers ſont ai-
» ſés . . . naturels. Le Poëte n'a ni rongé ſes
» ongles, ni frappé ſa table en les *compo-*
» ſant, j'en ſuis ſûr.

Néron ne tira aucune vengeance de cette ſatire amere. Ce tyran, dit *Boileau*, ennemi de la raiſon, & amoureux, comme on le ſait, de ſes Ouvrages, fut aſſez galant homme pour entendre raillerie ſur ſes vers, & ne crut pas que l'Empereur, en cette occaſion, dût prendre les intérêts du Poëte.

Perſe mourut à la fleur de ſon âge, environ l'an de Rome 813. Il laiſſa par reconnoiſſance à ſon cher *Cornutus* ſa bibliothéque, & une grande ſomme d'argent. On ſait comment le vrai Philoſophe diſpoſa de ces dons.

I.

Les ſix Satires de *Perſe* ſont précédées d'un Prologue, à l'imitation des Poëtes Dramatiques. On y voit briller l'élévation des ſentimens & l'amour de la vertu. Il y a exprimé les maximes dont il avoit le cœur rempli. Le vers qui commence la premiere Satire eſt très-beau, & renferme le précis de tout l'Ouvrage.

O Curas hominum ! ô quantum eſt in rebus
inane !

Perſe n'eſt jamais plus grand que lorſqu'il exalte la vertu & la juſtice. Il n'annonce point un vain déclamateur. On apperçoit un air de ſincérité & de candeur qui donne un nouvel éclat à ſon diſcours. Il a peut-être cet avantage ſur *Juvenal*, qu'il eſt plus modeſte, plus nourri de choſes, plus perſuadé de ce qu'il dit, & moins emphatique. Il n'eſt pas auſſi heureux, lorſqu'il s'agit d'employer l'eſprit & la fine plaiſanterie. La dignité de ſes ſentimens & la gravité de ſon caractere, ſemblent ſe refuſer à ce genre dans lequel excelloit *Horace*. On peut en voir un exemple dans la premiere Satire.

Heic aliquis, cui, circum humeros hyacinthina lana eſt,
Rancidulum quiddam balba de nare locutus.
Phyllidas, Hypſypylas, vatum, & plorabile ſi quid
Eliquat, & tenero ſupplantat verba palato, &c.

En effet, il eſt beau de voir à nos Ouvrages
Nos Romains enivrés accorder leurs ſuffrages.
Un fat de qualité, ſans ſavoir ce qu'il dit,
Vous fait, en bégayant, un ennuyeux récit :
D'*Hypſypile* ou *Phylis* les triſtes aventures
Sont le ſujet uſé de ſes fades peintures.
Il fait le langoureux, & ſa voix s'attendrit :
A ces tons larmoyans, le convive applaudit,

Assuré d'une place au Temple de Mémoire,
L'heureux Auteur se croit au comble de la gloire.
Quel bonheur pour sa cendre, & que son sort est
beau?
Les roses & les lys naîtront sur son tombeau.

Voyez au contraire comme il dispose de son génie, dans les morceaux qui exigent de la noblesse & de la dignité. Il semble se peindre lui-même dans ces vers.

At vos
Discite Pontifices, in sacro quid facit aurum?
Nempe hoc, quod Veneri donata à virgine puppa, &c.
(Sat. II.)

Prêtres, répondez-moi, vous que l'or éblouit,
Que sert cet or aux Dieux? & que sert la poupée
Que présente à *Vénus* la jeune *Déjopée*?
Ah! laissons-là cet or; offrons, offrons aux Dieux,
Ces dons que *Messala*, honte de ses aïeux,
Ne sauroit leur offrir dans ses grands sacrifices;
Offrons-leur un cœur pur, dégagé d'artifices,
Des principes d'honneur l'exacte probité,
Un esprit ferme, égal, conduit par l'équité:
En présentant aux Dieux une parcille offrande,
Avec trois grains de sel j'obtiendrai ma demande.

Le Préſident *Nicole* a traduit ainſi ce paſſage.

Mais vous, Prêtres ſacrés, à qui les Immortels
Ont commis leur ſecret & le ſoin des autels,
Comment recevrez-vous l'or d'une offrande impure
Qu'un avare appendra ſur l'autel de *Mercure* ?
Cet indigne préſent, pourgagner ſa faveur,
Sera t'il plus puiſſant qu'une ſainte ferveur ?
Non, non, ne craignez pas que des vœux téméraires
Nous rendent la fortune & les deſtins proſperes.
L'éclat de nos préſens ne tente point les Dieux,
C'eſt le cœur qui les touche, exprimé par les yeux, &c. *

Lorſque *Perſe* excite les Romains à l'étude de la ſageſſe, on croit entendre *Platon*, *Montagne*, *Plutarque*, *Marc-Antonin* preſcrire aux hommes les plus importans devoirs de la vie.

* Le Préſident *Nicole* mourut en 1685. Il traduiſit pluſieurs Poëtes de l'Antiquité; il ne manquoit point de génie, & l'on trouve quelques beaux vers dans ces eſſais. Peut-être ne ſeroit-il pas auſſi oublié, s'il eût eu le bonheur de vivre dans la Capitale. Un défaut qu'on lui reproche avec raiſon, c'eſt d'être plus ſouvent paraphraſte que traducteur.

Diſcite, ô Miſeri, & cauſas cognoſcite rerum,
Quid ſumus, & quidnam victuri gignimur, ordo
Quis datus aut metaque mollis flexus, & unde:
Quis modus argento; quid fas optare: quid aſper
Utile nummus habet: patria, cariſque propinquis
Quantum elargire deceat; quem te Deus eſſe
Juſſit, & Humanâ quâ parte locatus es in re
Diſce.

Faites de la raiſon votre premier objet;
Deſcendez par degré de la cauſe à l'effet;
Approfondiſſez l'homme, & ſur ſon exiſtence
Oſez interroger la ſuprême Puiſſance;
Apprenez ce qu'il eſt, & quel eſt ſon deſtin,
Ce qu'il doit devenir, ſon principe, ſa fin.
Sachez de la vertu diſtinguer la richeſſe;
Modérez vos déſirs, réglez votre tendreſſe:
Patriote conſtant, fidele à vos amis,
Et ferme dans le poſte où le ciel vous a mis, &c.

Et lorſqu'il s'éleve contre les vœux impies des hommes qui demandent des richeſſes, des honneurs, des dignités, au lieu d'un cœur pur & exempt de remords.

Hunc, Macrine, diem numera meliore lapillo,
Qui tibi labentes apponit candidus annos;
Funde merum Genio: non tu prece poſcis emaci,
Quæ niſi ſeductis nequeas committere Divis, &c.

(Sat. II.)

Ce jour vous a vu naître, & la douce lumiere
De vos ans fortunés augmente la carriere.
Célebrez ſon retour: des dons qu'on offre aux Dieux,
Un cœur pur & des fleurs ſont les plus précieux.
Par l'éclat impoſant d'un pompeux ſacrifice,
Vous ne prétendez pas ſuborner leur juſtice.
On ne vous verra point, comme nos courtiſans,
Leur offrir en ſecret un criminel encens.
Faire entendre ſes vœux dans ce ſiécle hypocrite,
Parler aux Dieux tout haut, eſt un rare mérite.
Accordez-moi, grand Dieux! la raiſon, l'équité,
La foi: cela ſe dit ſans peur d'être écouté.
Voici l'objet ſecret d'une ardente priere:
Quand verrai-je mon oncle à ſon heure derniere!
Dieux, hâtez ce moment! O ſi, dans mon jardin
Une urne pleine d'or ſe trouvoit ſous ma main?
Quand pourrai-je enterrer ce malheureux pupile?
&c.

Ces avis d'un gouverneur à ſon éleve ſont exprimés avec force.

Ad populum phaleras: ego te intus, & in cute novi
Non pudet ad morem diſcenti vivere Natta?
Sed ſtupet hic vitio, & fibris increvit opimum
Pingue, &c.

Gardez pour le vulgaire
De tous ces riens brillans l'éclat imaginaire,
Du malheureux *Natta* vous aurez le deſtin.
Son eſprit eſt ſans mœurs, ſtupide libertin,
Natta n'eſt pas coupable : il eſt en proie au vice,
Il ſe perd, en aveugle, il court au précipice :
C'eſt un homme noyé qui ne peut ſurnager.
Grand Dieu ! quand d'un tyran tu voudras te ve
ger,
Si tu veux égaler le ſupplice à ſon crime,
Et de tous ſes forfaits le rendre la victime,
Fais-lui voir-la vertu dans toute ſa beauté,
Qu'il ſéche de regrets de s'en être écarté.
Les glaives ſuſpendus, le Taureau de *Périle*,
Toute la cruauté des tyrans de Sicile,
Tous les maux réunis n'approcheront jamais
Des maux d'un ſcélérat qui *connoît* ſes forfai
Qui ſe dit, frémiſſant d'une ſecrète rage :
Je me perds, il n'eſt plus de planche à mon na
frage,
C'en eſt fait, à moi-même, à tout autre odieu
Ma femme me fait peur, & je crains tous
yeux,

II.

Boileau, juſte eſtimateur des Ancien fait l'éloge de *Perſe*, lorſqu'il dit qu'il ſecte dans ſes vers d'enfermer moins mots que de ſens. Il ne dédaigne pas l'imiter.

Perſe préſente dans un Dialogue vif & preſſé la Pareſſe aux priſes avec l'Avarice.

Manè, piger, ſtertis: ſurge, inquit Avaritia: eia, Surge. Negas, inſtat, ſurge, inquit. Non queo. Surge. Et quid agam? Rogitas? &c.

Le Poëte François rend ainſi ce morceau.

Ce Roi des animaux, combien a-t'il de Rois?
L'Ambition, l'Amour, l'Avarice, la Haine,
Tiennent comme un forçat ſon eſprit à la chaîne.
Le ſommeil ſur ſes yeux commence à s'épancher,
Debout, dit l'Avarice, il eſt temps de marcher.
Hé! laiſſez-moi. Debout. Un moment. Tu répliques?
A peine le ſoleil fait ouvrir les boutiques.
N'importe, leve-toi. Pourquoi faire après tout?
Pour courir l'Océan de l'un à l'autre bout,
Chercher juſqu'au Japon la porcelaine & l'ambre,
Rapporter de Goa le poivre & le gingembre.
Mais j'ai des biens en foule, & je puis m'en paſſer;
On n'en peut trop avoir: & pour en amaſſer,
Il ne faut épargner ni crime ni parjure,
Il faut ſouffrir la faim, & coucher ſur la dure.

. . . . . .

Que faire? Il faut partir, les matelots ſont prêts
Ou ſi, pour l'entraîner, l'argent manque d'attraits,
Bientôt l'Ambition, & toute ſon eſcorte,
Dans le ſein du repos vient le prendre à main forte,
L'envoie en furieux au milieu des haſards,
Se faire eſtropier ſur les pas des Céſars.

La fin de la premiere Satire de *Perſe* eſt encore très-bien imitée par le même Auteur.

C'eſt à tels Lecteurs que j'offre mes écrits;
Mais pour un tas groſſier de frivoles eſprits,
Admirateurs zélés de toute œuvre inſipide,
Que, non loin de la place où *Brioché* réſide,
Sans chercher dans les vers ni cadence ni ſon,
Il s'en aille admirer le ſavoir de *Pradon*.

III.

De l'obſcurité des Satires de Perſe.

Après avoir loué le bon ſens & la ſa Philoſophie de *Perſe*, blâmons ſa trop gra préciſion, qui le rend très-ſouvent d' obſcurité impénétrable. Pluſieurs Critiqu déſeſpérés de ne pouvoir l'entendre, pris le parti de le mépriſer. *J. Scaliger* tr *Perſe* d'Auteur impertinent, qui n'a p

eu aſſez de jugement pour voir que c'étoit en vain qu'il prétendoit ſe faire lire, s'il ne vouloit point être entendu. Ce redoutable Critique va même plus loin, & dit que ce n'eſt qu'un fanfaron, qui fait parade d'une érudition fiévreuſe, que ſon chagrin ne le quitte jamais, &c.

Pétau, *Rapin*, *Voſſius*, *Farnabe*, &c. ont auſſi donné leur voix pour la réprobation de ce Poëte. On lui applique les vers ſuivans.

Mon ami, chaſſe bien loin
Cette noire rhétorique;
Tes Ouvrages ont beſoin
D'un Savant qui les explique.
Si ton eſprit veut cacher
Les belles choſes qu'il penſe,
Dis-moi, qui peut t'empêcher
De te ſervir du ſilence?

L'exemple des grands maîtres nous montre que l'obſcurité eſt le plus grand défaut d'un Ecrivain. On ne parle que pour être entendu. La Poëſie ſur-tout, qui a pour objet le plaiſir & l'inſtruction, doit être comme le palais du Soleil.

Clara micante auro, flammaſque imitante pyropo:

(OVID.)

Il eſt étonnant que *Perſe* ait fait prendre ce tour à ſon génie. *Lucilius*, qu'il étudia avec ſoin, étoit naturellement prolixe. *Horace*, dont il ſuivit les traces, eſt clair & élégant La ſecte même que *Perſe* embraſſa, n'aimoit point le ſtyle ſerré & concis. *Sénèque* eſt verbeux & abondant en expreſſions, &c.

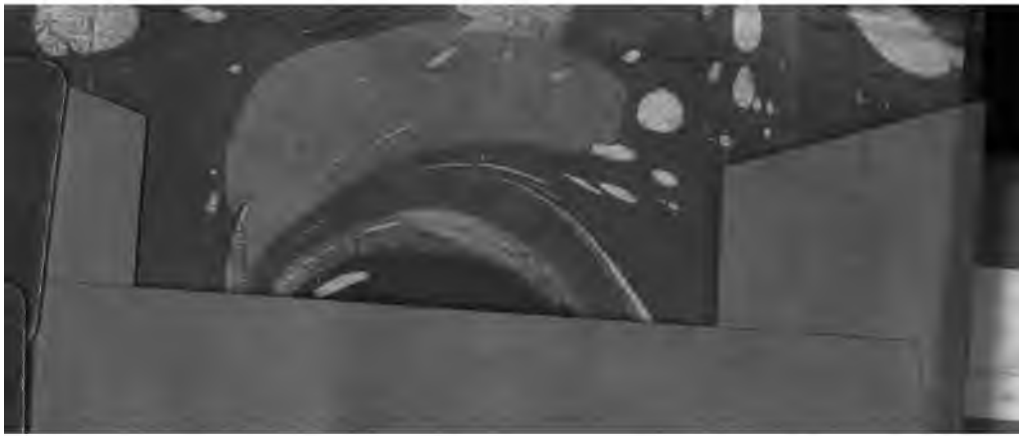
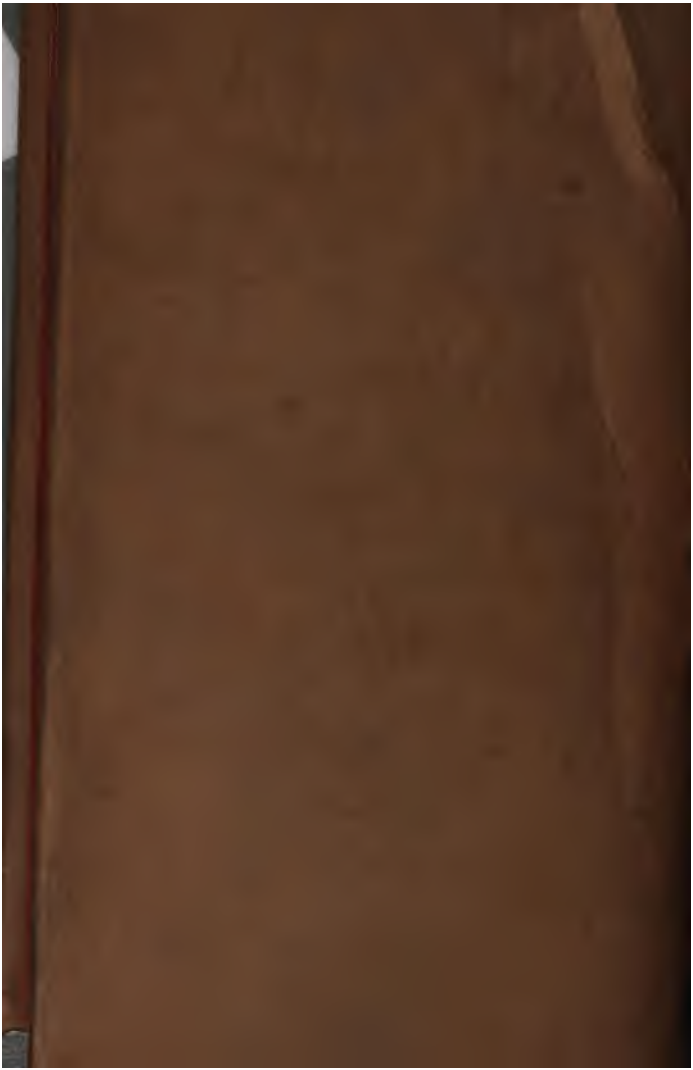
» M. *Lemonier* explique très-bien quelles ſont les cauſes de l'obſcurité dans *Perſe*. Ce Poëte, dit il, quoique d'un caractere doux, écrivoit avec chaleur & véhémence. Il aimoit le ſtyle concis. Jamais il n'a dit en quatre mots ce qu'il pouvoit dire en trois. Ce goût lui a fait choiſir le genre vif & coupé du dialogue. Toutes ſes Satires, excepté la ſeconde & la ſixiéme, ſont autant de petits Drames. Deux interlocuteurs entrent d'abord en ſcène. L'un d'eux, dans le cours de la Piéce, fait intervenir des perſonnages fictifs, avec leſquels il commence un nouvel entretien. Ces acteurs fictifs en appellent d'autres à leur tour. On conçoit aiſément quelle obſcurité, quelle confuſion doivent naître de cet enchaînement de dialogues, les uns principaux, les autres ſecondaires.... Qu'on ajoute à cet embarras grand nombre de métaphores hardies, diſparates & tronquées; des comparaiſons empruntées de tous les arts & de tous les métiers; comparaiſons indiquées par un ſeul mot, & preſque jamais ſuivies; des tranſi-

tions bruſques, des parenthèſes longues & non marquées, qui coupent un dialogue concis & ſerré; l'emploi fréquent d'expreſſions peu uſitées & priſes dans des acceptions peu familieres ».

Il faut convenir que *Perſe* étoit plutôt deſtiné à être Philoſophe que Poëte. Sa triſteſſe & ſa gravité devoient effrayer les Muſes. Il s'étonne d'être devenu Poëte tout-à-coup, & avoue de bonne foi qu'il n'a jamais goûté des eaux de l'Hypocrène, ni dormi dans le ſacré Vallon.

Nec fonte labra prolui caballino,
Nec in bicipiti ſomniaſſe Parnaſſo
Memini ut repentè ſic Poëta prodirem, &c.

Sans vouloir apprécier les ſuffrages & les critiques, nous nous contenterons de dire que les défauts de *Perſe* ſont rachetés par la ſolidité, la beauté de ſa morale, par le tour ſententieux & preſſant dont il le débite, par une expreſſion élevée, vive & énergique qui n'eſt qu'à lui, & qui le caractériſe. En un mot, nous croyons que ſous l'auſtérité de la ſatire, il cache très-ſouvent la ſageſſe de *Platon.*

Scribendi rectè ſapere eſt & principium & fons.

Fin de la IIIe. Partie.